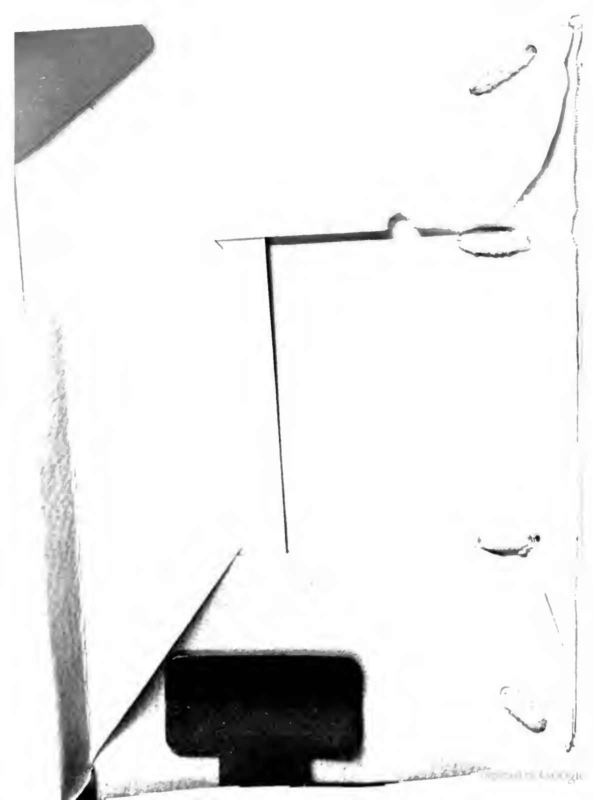




RÉSUMÉ

DE L'HISTOIRE

DES GRECS

MODERNES,

DEPUIS L'ENVAHISSEMENT DE LA GRÈCE PAR LES TURCS JUSQU'AUX DERNIERS ÉVÉNEMENS DE LA RÉVOLUTION ACTUELLE;

PAR ARMAND CARREL.



....
Qu'on leur enseigne la victoire,
Ils ne savent plus que mourir!
Mlle. Delph. Gay, *la Quête*.

PARIS,

LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,
Quai des Augustins, n° 49.
1825.



main, de tirer de ces renseignemens meilleur parti que ne l'a fait M. Rabbe, auteur de cette composition remarquable. Les recherches de M. Rabbe ont souvent facilité et abrégé les miennes. Je dois beaucoup aussi au Voyage de M. Pouqueville en Grèce, ouvrage très-supérieur à l'Histoire de la régénération, et qui renferme épars de nombreux documens dont on n'avait pas encore fait usage.

Je ne prétends pas dresser ici la nomenclature de tous les écrivains qui m'ont été utiles; j'ai cité chacun en son lieu. Pour les événemens modernes, j'ai préféré naturellement les récits de témoins oculaires. J'ai suivi pour l'histoire d'Ali-Pacha M. Pouqueville, en signalant toutefois pour cette partie de son histoire, comme pour divers épisodes de la révolution, des invraisemblances, des inexactitudes, des exagérations intolérables et par trop nombreuses. Pour les événemens de Cydonie, de

Smyrne, d'Echelle-Neuve, et les opérations maritimes des deux premières campagnes, M. Raffenel est reconnu pour le meilleur guide; sa deuxième édition, qui est aujourd'hui l'histoire la plus complète, pousse le récit des événemens jusqu'au milieu de 1825. Je lui ai préféré pour les campagnes de 1821 et 1822, dans la Morée et l'Acarnanie, les excellens Mémoires de M. Raybaud; pour celles de 1823 et 1824, M. Blaquières, seul témoin oculaire de ces derniers événemens, et dont l'ouvrage est précieux, quant à la distinction et l'histoire des partis qui ont malheureusement divisé les Grecs depuis qu'ils s'appartiennent.

Je me suis efforcé de faire connaître les Grecs pour ce qu'ils sont. Les montrer meilleurs ou plus mauvais que ne les a faits le long esclavage sous lequel ils ont vécu, eût été nuire également à leur noble cause. Ayant, autant qu'il a été en moi, rempli la tâche de narrateur, je désire que la simple lecture des faits

A M. Romiguères,

Avocat à la Cour royale de Toulouse.

L'ouvrage que je vous dédie est mon second essai. Pour vous offrir un livre qui fût digne d'un aussi beau talent que le vôtre, j'aurais dû trop attendre, et j'étais pressé de vous donner ce témoignage public de ma reconnaissance. Je ne le mets pas à côté de l'immense service que vous m'avez rendu, mais je serai heureux s'il ajoute quelque prix à l'un de vos plus étonnans succès; si je puis espérer de ces premiers efforts que la satisfaction d'avoir fait triompher une belle cause ne sera pas toujours votre seule récompense.

A. Carrel.





M. TRIANTAPHYLOS s'était chargé de ce Résumé. Des occupations qui importent aux intérêts actuels de son pays l'ont empêché de se livrer à ce travail; mais il a bien voulu me fournir par lui et par ses amis quantité de renseignemens qu'on ne trouve écrits nulle part. La conversation des Grecs instruits, et qui ont vécu long-temps dans ce pays, objet de toutes nos sollicitudes, m'a paru jusqu'à un certain point capable de suppléer au silence de l'histoire. Le beau travail de M. Fauriel a déjà reconstruit ainsi une partie de ces annales encore traditionnelles: j'ai souvent puisé aux mêmes sources que cet habile écrivain; je me suis appuyé de tout ce que lui a appris une connais-

contribue à intéresser à l'affranchissement de la Grèce une nation faite pour sympathiser avec tous les peuples en lutte contre l'esclavage, et que sa propre expérience doit rendre indulgente pour les écarts des passions politiques. Les appels faits à l'opinion publique par MM. de Châteaubriand et Benjamin Constant n'ont malheureusement produit qu'une impression fugitive. Des voix plus capables de concilier toutes les opinions, celle d'un jeune professeur de l'Athénée, M. Artaud, celle d'une femme, Mlle Delphine Gay, auteur du poème de *la Quête*, ont a peine déterminé quelques efforts. On assure que le moment où l'esprit public a pris pour point de manifestation les honneurs à rendre à la mémoire d'un orateur illustre, serait peu favorable à de nouvelles sollicitations en faveur des Grecs. Si ce grand citoyen, que ne trouva jamais insensible aucun peuple combattant pour sa liberté, eût été interrogé sur cette préférence de

nos affections publiques, il l'eût sévèrement blâmée; lui qui sans doute est mort avec cette pensée d'un juste orgueil, que ses fils, dignes de lui, seraient assez riches d'un nom sans tache, et qu'un monument dans l'Elysée de l'opulence honorerait moins sa mémoire que le long veuvage de la tribune. Si le général Foy, par une autre expérience que la sienne, avait su que l'exaltation était capable chez nous de pareils efforts, les dernières paroles de cette bouche toute-puissante eussent été pour nous exciter à sauver la patrie de Blachavas et de Marcos Botzaris!

RÉSUMÉ

DE L'HISTOIRE

DE LA GRÈCE

MODERNE.

CHAPITRE PREMIER.

Les Grecs du Bas-Empire et les populations mahométanes de l'Asie avant l'envahissement de la Grèce par les Turcs.

La Grèce, lentement descendue jusqu'au dernier terme de la dégénération politique, et facilement asservie par un peuple jeune et vigoureux, s'est relevée tout-à-coup après avoir infructueusement lutté pendant plusieurs siècles; elle a recouvré sa liberté sans le secours d'aucune intervention étrangère; à son tour, elle menace aujourd'hui l'existence sociale de ses anciens maîtres, et

sa cause est devenue celle des peuples civilisés. Le dénouement de ce grand drame historique est encore dans l'avenir, et dépend moins peut-être des chances de la guerre que des calculs de la politique européenne. Mais quoi qu'il arrive, la Grèce a recouvré son titre de nation, effacé par la rouille de l'esclavage. L'intérêt le plus vif s'attache aujourd'hui, non-seulement aux prodigieux efforts par lesquels elle s'est affranchie, mais encore aux souffrances et à la longue adversité qui ont précédé sa régénération. Malheureusement la résistance des Grecs, pendant cette période d'asservissement et de misère, quoique toujours soutenue dans les contrées montagneuses, n'est signalée par aucun grand fait historique. Les documens puisés dans les traditions locales et dans les chants populaires suffisent pour prouver que les Grecs ont toujours tenu leurs tyrans en haleine, mais ne peuvent former un récit lié. Pour suppléer à cette absence de faits et caractériser les deux nations dont la lutte sur le sol de la Grèce forme l'objet de cette histoire,

il est nécessaire de les prendre l'une et l'autre avant le temps où elles se trouvent en présence, d'exposer, avec les mouvemens de population qui conduisirent la race conquérante jusqu'aux rives du Bosphore, les causes de dissolution sociale qui livrèrent presque sans défense au sabre ottoman la patrie des anciens Hellènes.

La Grèce, soumise aux Romains depuis la destruction de la ligue achéenne, avait pendant quatre siècles suivi toutes les vicissitudes de leur vaste empire; elle fut entraînée dans leur décadence lorsqu'ils reculèrent devant la réaction des peuples que leurs légions et leurs proconsuls avaient si long-temps opprimés, et devant les émigrations des peuplades barbares accourues presque à la fois des extrémités opposées du Vieux-Monde. Comme elle était admirablement située pour être garantie des inondations de ces barbares, la Grèce devint le refuge de ses maîtres lorsqu'ils furent contraints d'abandonner l'Italie; elle reçut ainsi un accroissement considérable de population et une nouvelle

de J.-C. 328. importance politique. Depuis la fondation de Constantinople, la Grèce s'enrichit de tout ce que perdit successivement l'ancienne métropole. Elle hérita enfin de l'immense fardeau de l'Empire vers la fin du cinquième siècle, lorsque les nations septentrionales le détruisirent dans l'Occident, et commencèrent elles-mêmes à sortir de la nuit profonde qui jusque-là avait couvert leur existence et leur histoire.

364. L'empire d'Orient subsista onze siècles dans un état progressif d'affaiblissement et de décadence, généralement attribué par les historiens du dernier siècle à la dégénération physique, à la dépravation morale des Grecs, et surtout à leur fanatisme religieux. Il est cependant admirable que cet empire, formé des débris incohérens du colosse romain, pressé de tous côtés par des flots de barbares [1], livré à l'anarchie

[1] Les Scythes, les Hérules, les Goths, firent les premières incursions dans l'Orient; sous le règne de Justinien, leurs ravages devinrent aussi périodiques que les saisons. Chaque année de nouvelles peuplades paraissaient sur la scène; et les

militaire résultant de la quantité de forces qu'il était obligé de mettre sur pied pour se défendre, n'ait pas été plus tôt écrasé. Quant à ces querelles religieuses jugées avec tant de sévérité par l'histoire philosophique, elles découlèrent à la fois du caractère sophistique des Grecs et du système de résistance opposé par les chrétiens d'Orient aux prétentions de suprématie spirituelle affectées par l'église de Rome dès l'établissement de la religion chrétienne. On sait en effet que les évêques de Rome, n'ayant primitivement été que des pasteurs élus par les prêtres et les fidèles qui composaient leur église, n'avaient eu sur les évêques élus de la même manière à Corinthe, à Éphè-

Antes, les Huns, les Scytosclaves, qui ravagèrent la Grèce, transformèrent surtout l'Attique et le Péloponèse en une vaste solitude dont on ne parlait plus même à Constantinople que pour en arracher quelques tributs. La patrie des arts était oubliée, lorsque de nouveaux dévastateurs abordèrent à ses rivages. Vénitiens, Normands, Siciliens, tous non moins avides que les hordes d'Alaric, ne se montrèrent que pour dévorer et détruire. (Pouqueville, *Voyage en Grèce.*)

se, à Jérusalem, d'autre avantage que celui de siéger dans la capitale de l'Empire. Cet avantage avait de bonne heure inspiré à l'église de Rome l'idée de se faire pour l'universalité des chrétiens ce que Rome était pour le monde. Lors de la translation du siége de l'Empire, les évêques de Rome tirèrent parti d'une circonstance qui semblait devoir établir à Constantinople le centre de la religion adoptée par l'Etat; ils dirent que le temps où la Jérusalem céleste serait substituée à la ville des gentils, était arrivé; et cet événement, qui n'avait rien de surnaturel, fut présenté par eux comme l'accomplissement d'une prophétie qui favorisait spécialement l'église de Rome.

Bien que nommés pendant trois siècles par les empereurs, et quelquefois même envoyés de Constantinople et forcés de venir assister aux conciles qui se tenaient en Orient, les évêques de Rome poursuivirent leur système de domination spirituelle avec cette étonnante persistance et cette politique astucieuse qui finirent par leur donner la victoire.

Les efforts que firent les églises d'Orient, surtout celle de Constantinople, pour réagir contre les prétentions de l'église de Rome, expliquent l'importance donnée par les Grecs du Bas-Empire à ces disputes théologiques dans lesquelles ils portaient, avec leur esprit de nationalité, le génie controversiste qui avait distingué leurs anciennes écoles philosophiques. Malheureusement ils se divisèrent entre eux dans leur opposition contre Rome, ainsi qu'il devait arriver dans la discussion de matières peu susceptibles de raisonnement et d'analyse; chacun voulut à sa manière expliquer les Ecritures et formuler les dogmes du christianisme; en sorte que les controverses religieuses devinrent à la fois une guerre civile, que des persécutions et des massacres ensanglantèrent et rendirent atroce, et une guerre extérieure contre Rome. Cette guerre de subtilités et de sophismes, peu dignes par eux-mêmes d'exercer les facultés intellectuelles d'une grande nation, eut un but de plus en plus politique à mesure que l'Empire s'affaiblit, que l'église de Rome

se fortifia par ses alliances avec les nouveaux maîtres de l'Occident, et qu'elle parvint à se faire des soldats de tous les peuples barbares qui voulaient embrasser le christianisme.

609. Vers le commencement du septième siècle parut Mahomet ou Moh'ammed, le plus étonnant des imposteurs qui se sont érigés sur la terre en organes de la Divinité. Il s'éleva du milieu des Arabes, nation redoutée des Romains dans les grandes invasions orientales du quatrième siècle, plus tard devenue leur auxiliaire, et célèbre dans leurs armées par l'excellence des cavaliers et des gens de trait qu'elle leur fournissait [1]. Chez

[1] Chez les peuples mahométans de l'Asie, c'est-à-dire chez les Persans, les Arabes et les Turcs, la religion ayant détruit, conformément au principe du Koran, toute histoire qui n'était pas confirmée par ce livre, la certitude historique chez les Arabes ne remonte pas plus haut que le cinquième siècle de notre ère; elle se rattache aux traditions de l'ancien Testament, et plus haut, se perd dans l'incertain et le fabuleux. Antérieurement encore, elle présente des dynasties antédiluviennes et les fables les plus absurdes qui ont

elle, cette nation errante par tribus et sous un soleil dévorant, n'ayant qu'un petit nombre de villes sur le golfe Persique et sur la mer Rouge, livrée à diverses croyances religieuses, n'avait jamais eu d'unité politique dans les vastes déserts où elle était disséminée. Que Mahomet eût ou non calculé ce que pouvaient devenir les Arabes au milieu de la décadence universelle des peuples voisins, son enthousiasme passa chez ses compatriotes pour de l'inspiration, et ses conjectures hardies pour la science de l'avenir. Persécuté d'abord à Médine, où il était né, il eut bientôt pour disciples quarante mille de ces fils du désert, et, à leur tête, il osa sommer les rois des nations voisines de le reconnaître pour l'envoyé de Dieu. Ses forces s'augmentèrent au point que la neuvième année de l'Hégire, il osa attaquer l'empire d'Orient qui possédait encore à cette époque la Syrie, l'Egypte, la Palestine, l'Asie-Mineure et une partie

pris leur source dans les rêveries des Juifs et des cabalistes bien postérieurs. (Klaproth, *Mémoires sur l'Asie.*)

de la Mésopotamie. Mahomet enleva facilement la Syrie qui se trouvait dépeuplée depuis que la secte des Samaritains, fort répandue danscette province, avait été exterminée par ordre de l'empereur Justinien.

Après lui, le mouvement ascendant du peuple arabe se continua sous une succession de califes, hommes de génie et grands capitaines; et telle fut la rapidité de leurs conquêtes, que vers
670. l'année 670, déjà maîtres de la Syrie, de la Perse [1], d'un grand nombre d'îles de la Méditerranée, de l'Egypte et d'une partie de l'Afrique, ils parurent jusque sous les murs de Constantinople. On sait que cette capitale ne fut sauvée que par l'emploi du feu grégeois, dont elle se servit pour brûler en mer les vaisseaux arabes venus des côtes de Syrie et du nord de l'Afrique

[1] Les Arabes ayant subjugué la Perse, contraignirent ses habitans à embrasser l'islamisme; ils anéantirent le culte du feu, et avec lui périrent presque tous les monumens historiques qui existaient avant cette époque. (*Mémoires sur l'Asie.*)

pour la bloquer. Ce qui retarda pour long-temps la chute de l'Empire, ce fut la division qui se mit bientôt entre les Arabes au sujet du califat. D'ailleurs, la manie de commenter la loi du Prophète leur devint aussi funeste que l'avait été aux chrétiens celle d'expliquer les préceptes du Christ; ils tournèrent les uns contre les autres le feu de leur enthousiasme religieux; partagés en deux grandes factions sous le nom d'Omniades et d'Abassides, ils se combattirent jusqu'à ce que les derniers l'emportèrent et formèrent en Asie cet empire 746.
fameux dont Bagdad fut le siége.

Ces Arabes, qui dans leurs premiers débordemens avaient détruit les monumens des arts et brûlé la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, rapportèrent sans doute des pays qu'ils avaient subjugués le besoin de la civilisation. En moins d'un siècle, sous les califes qui régnaient à Bagdad, la culture des sciences et des arts acquit parmi eux un développement prodigieux; mais le génie militaire des Arabes s'éteignit dans cette existence moins active. Deux cents

ans après la mort du Prophète, la dé-
800. génération du peuple créé par le Koran était déjà remarquable. On place communément à cette époque l'apparition d'une horde asiatique [1], qui, partie du pied de l'Imaüs, se dirigea par

[1] Nous n'avons point répété l'opinion généralement accréditée sur l'origine des Turkmans ou Turks; nous avons cru devoir nous en rapporter à un orientaliste distingué, M. Klaproth. Selon lui, les peuples de race turque qui ont embrassé la religion de Moh'ammed, et avec elle l'usage des caractères arabes, ne possèdent rien d'historique avant cette époque. Les annales des diverses dynasties qu'ils fondèrent en Perse, en Asie-Mineure et en Egypte, ont en grande partie été composées, en arabe et en persan, par des hommes natifs de ces pays; la seule maison ottomane qui règne aujourd'hui à Constantinople possède des ouvrages historiques écrits dans sa langue maternelle. Le petit nombre de tribus turques non mahométanes qui ne sont pas sorties de l'intérieur de l'Asie, leur ancienne patrie, semblent avoir perdu, avec la culture des lettres, les traditions de leur origine; du moins rien de relatif à ce sujet ne nous est connu, et nous n'avons aucune espérance fondée de découvrir dans la suite rien de pareil. (*Mémoires sur l'Asie.*)

grandes émigrations vers l'occident et donna des maîtres, ou des esclaves à toutes les nations qu'elle rencontra sur son passage. Cette horde est celle des Turkmans. Les califes, menacés par elle d'une invasion, crurent agir politiquement en lui proposant le Koran; les Turkmans l'acceptèrent et furent incorporés à la nation, d'abord comme milice permanente et simplement chargée de la garde des califes. Les chefs de cette milice, qui avait, sur un peuple énervé par la civilisation, l'ascendant d'un peuple neuf et de mœurs encore vigoureuses, parvinrent insensiblement au gouvernement des provinces, et vers la fin du onzième siècle se déclarèrent sous le nom de sultans, lieutenans des califes, qui ne conservèrent plus qu'une ombre de pouvoir. Plusieurs se rendirent indépendans dans leurs gouvernemens, et d'une de ces révoltes partielles naquit la sultanie ou l'état d'Iconium.

Les progrès des Turcs dans l'Asie-Mineure furent très-rapides, et l'Empire, qui déjà n'avait plus rien en Afrique et avait perdu la Syrie, se vit

enlever successivement tout ce qu'il possédait dans l'Asie-Mineure; sur les frontières de Hongrie et du Danube, il combattait encore contre les Abares et les Bulgares, les derniers et les plus tenaces des peuples conquérans venus de l'est et du nord de l'Asie. Sa situation intérieure était déplorable : pendant un laps de trois siècles la plupart des empereurs étaient morts d'une manière violente, ou avaient été mis sur le trône par l'usurpation et l'assassinat. La force était l'unique loi de succession, et servait tour à tour des tyrans plus ou moins odieux. A ces continuelles révolutions de palais se mêlaient incessamment les disputes religieuses, attachées à l'existence même de ce malheureux empire.

Nous avons vu que les querelles religieuses du quatrième, du cinquième et du sixième siècles avaient eu pour principe la position des églises d'Orient vis-à-vis de l'église de Rome. La guerre contre la conquête mahométane prit à son tour un caractère religieux, et amena un nouvel ordre de dissensions

religieuses. Comme l'un des grands reproches faits à la religion du Christ par les Musulmans, ou sectateurs de Mahomet, était l'idolâtrie, et que ce reproche d'idolâtrie était fondé sur la vénération que les églises tant d'Orient que d'Occident avaient pour les images de leur Dieu en trois personnes et des martyrs de la foi chrétienne, quelques empereurs imaginèrent de réformer le culte des images, et, rencontrant une vive opposition dans les croyances populaires, le proscrivirent tout-à-fait. La persécution des adorateurs des images ensanglanta les deux règnes de Léon l'Isaurien et de Constantin Copronyme; l'impératrice Irène, qui avait assassiné son fils pour régner à sa place, rétablit le culte des images; et, pendant cent trente années que dura cette querelle fameuse, la cour de Constantinople fut alternativement favorable aux adorateurs des images ou à ceux qui les brisaient, suivant qu'il lui fut plus utile de s'unir à l'une ou à l'autre de ces factions.

L'église de Rome, qui ne manquait

jamais l'occasion de se mêler aux affaires de celles d'Orient, intervint dès l'origine de la querelle en faveur des adorateurs des images, et déploya tout son zèle contre les iconoclastes. Il y eut à Nicée jusqu'à sept conciles qui les déclarèrent hérétiques et les excommunièrent. Rome ne parvint toutefois à établir sa domination spirituelle ni sur l'une ni sur l'autre des deux factions; mais un résultat tout aussi avantageux pour elle fut son affranchissement de la suprématie politique des empereurs d'Orient. Dans la dispute des images ces derniers ne purent conserver le droit de nommer les évêques de Rome ou de confirmer leur nomination; cette première séparation, purement politique, conduisit à grands pas au schisme de Photius, qui introduisit en Orient des dogmes rejetés par les papes d'Italie, et commença entre les deux églises une guerre interminable d'excommunications et d'anathèmes réciproques[1]. La querelle se

[1] Dans son introduction aux Mémoires de M. Raybaud, M. A. Rabbe a envisagé sous son

soutint sous les successeurs de Photius, attachés au même système d'opposition contre Rome; elle fut graduellement amortie, d'un côté, par la lutte que les empereurs grecs avaient à soutenir contre les empiétemens des Turcs dans l'Asie-Mineure, de l'autre, par les entreprises ambitieuses des papes sur les princes d'Occident; mais elle subsistait encore lorsque l'opinion religieuse qu'il fallait enlever aux Infidèles la terre appelée Sainte, parce qu'elle possédait le tombeau du Christ, se répandit en Europe.

Au temps où les chrétiens d'Occident résolurent la première croisade contre les Turcs, ces derniers étaient 1096.

point de vue véritablement historique, cette querelle des deux églises grecque et latine, dont le schisme de Photius n'est qu'un grand épisode; nous engageons nos lecteurs à lire, dans l'ouvrage de M. Rabbe, l'exposé de cette lutte, jusque là également défigurée par les hommes qui ont écrit l'histoire en ultramontains, et par ceux des historiens philosophes qui ont pris en pitié les querelles religieuses et ne les ont pas expliquées.

maîtres de Nicée, et l'Empire avait à peine conservé quelques avant-postes au-delà du Bosphore. Sa détresse était si grande, que l'empereur Alexis Comnène, prince supérieur, par son courage et ses talens, au plus grand nombre des empereurs qui avaient régné avant lui, envoya au concile de Plaisance, où délibéraient les chrétiens d'Occident, un message pour presser la détermination qui devait précipiter sur l'Orient une partie de la chrétienté, et exposer l'Empire à une dissolution complète. Constantinople fut le rendez-vous que se donnèrent les princes croisés. Une avant-garde, qu'on porte au nombre effrayant et incroyable de trois cent mille hommes, composée de gens de la dernière et de la plus misérable classe du peuple, d'aventuriers de toutes les nations, de prêtres, de moines et de femmes, courant tous à la délivrance du tombeau du Christ et à la rémission de leurs péchés, prirent leur route par l'Allemagne, la Hongrie, la Thrace et la Thessalie, qu'ils dévastèrent, et parurent sous les murs de Constantinople, où

l'empereur Alexis Comnène s'empressa de leur fournir les moyens de passer le détroit. Ces malheureux enthousiastes allèrent jusqu'à Nicée, où Soliman, soudan des Turcs, les tailla en pièces.

Sur leurs traces marchait une armée disciplinée qui commit les mêmes ravages, et dont les chefs, avant de passer dans l'Asie-Mineure, firent entre les mains d'Alexis Comnène le serment de foi et d'hommage pour toutes les terres qu'ils enlèveraient aux Musulmans. Ce fut la première fois que les formules et les usages de la féodalité qui régnait sur l'Occident pénétrèrent dans l'empire grec. Le succès de l'expédition fut complet; les Turcs furent chassés de l'Asie-Mineure, perdirent le littoral et toutes les villes importantes de la Syrie, et de là furent refoulés jusqu'à l'Euphrate; mais, de tous ces princes qui s'étaient engagés à faire hommage de leurs acquisitions à l'empereur grec, aucun ne tint sa parole : chacun d'eux, suivant ses forces, voulut se rendre indépendant ou dominateur sur la terre con-

quise. Antioche, Jérusalem, Edesse devinrent le siége de plusieurs Etats que se disputèrent les familles les plus puissantes d'entre les croisés. A côté de ces grandes principautés se formèrent de petits domaines ou de simples fiefs, tous parés de titres pompeux, tous rivaux les uns des autres. Il y eut des comtes de Joppé, des marquis de Galilée, des princes de Sidon, de Césarée et d'Acre, qui se firent entre eux la guerre, au lieu de demeurer unis contre les Turcs.

Grâces à cette anarchie, les conquérans chrétiens tombèrent promptement en décadence. Les soudans turcs attaquèrent ces petits royaumes. Deux des principaux, ceux d'Antioche et d'Edesse, furent détruits environ cinquante ans après leur fondation. Pour secourir ceux qui subsistaient encore, une seconde croisade se leva à la voix
1147. de saint Bernard, qui passait en ce temps pour l'oracle des chrétiens d'Occident. L'empereur d'Allemagne, Conrad III, et le roi de France, Louis le Jeune, la commandèrent. Ils se firent

battre en Asie par les Turcs, allèrent presque seuls visiter Jérusalem, et revinrent dans leurs Etats, croyant avoir accompli leur vœu par ce ridicule pélerinage.

Les Grecs, éclairés par l'expérience de ces premières expéditions, et fatigués d'offrir leur pays pour lieu de passage et de ralliement aux émigrations fanatiques des Occidentaux, se trouvèrent enfin, par suite de la terreur que leur inspiraient ces derniers, en communauté d'intérêt avec les Turcs, et traitèrent avec le fameux sultan Salah-Eddin, qui portait les derniers coups aux conquérans latins de la Palestine et de l'Asie-Mineure. Cette alliance, postérieure à la troisième croisade, celle que commandèrent en personne Richard Cœur-de-Lion et Philippe-Auguste, rompit le faible lien qui unissait encore les chrétiens d'Orient et ceux d'Occident. La dissidence religieuse, oubliée lorsque les Turcs avaient été à la veille de passer le Bosphore, éclata par de nouvelles querelles et prit un caractère d'hostilité tellement vio-

lent, qu'en Allemagne et Italie des armemens furent préparés contre l'empire d'Orient.

Une révolution de palais qui chassa de Constantinople le fils de l'usurpateur, Isaac l'Ange, et mit à sa place un autre usurpateur, fit éclater les dispositions des princes latins. Le fils d'Isaac se réfugia chez les Vénitiens et implora leur secours contre son compétiteur, se faisant d'avance leur tributaire s'ils le rétablissaient sur le trône. Venise était la puissance la mieux située pour profiter des dépouilles de l'Empire; toute sa conduite pendant les croisades, auxquelles elle avait été forcée de prendre part, avait eu pour but l'agrandissement de son territoire et de son commerce aux dépens des chrétiens d'Orient; heureuse de pouvoir donner à ses projets d'envahissement le prétexte de la générosité, elle prit fait et cause pour le fils d'Alexis l'Ange, et quarante mille croisés, tant Français qu'Allemands et Anglais, brûlant du désir de satisfaire leur haine contre les Grecs, et de courir à une guerre qui

promettait beaucoup de butin et peu de dangers, s'unirent à elle.

Une flotte vénitienne, commandée par le doge Henri Dandolo, conduisit cette armée de croisés vers le Bosphore, et, pendant le trajet, s'empara pour le compte particulier des Vénitiens de quelques îles dans l'Archipel. Constantinople, assiégée à la fois par terre et
par mer, fut prise après une résistance 1204.
de huit jours; le fils d'Isaac l'Ange fut mis sur le trône par les croisés. Pour satisfaire l'avidité de ses alliés, le nouvel empereur leva sur ses états d'énormes contributions qui firent soulever les habitans de Constantinople, et dans un soulèvement il fut massacré. Les croisés se jetèrent alors sur la ville, qui pendant huit jours fut livrée au pillage, au massacre et à l'incendie; dans cette dévastation périrent un grand nombre de chefs-d'œuvre qui faisaient dans ce temps la seule gloire de l'Empire; peu de monumens furent épargnés par les croisés, et, dans leurs déprédations, ils ne suivirent pas seulement l'instinct de l'avarice et de la cupidité, mais ce-

lui de la haine et de la vengeance; ils joignirent l'insulte et la dérision aux outrages et aux violences de toute espèce. Gorgés de butin et fatigués de crimes, ils proclamèrent enfin empereur, Beaudouin, comte de Flandre, l'un de leurs chefs les plus considérables.

Après cette élection de Beaudouin, la conquête s'étendit rapidement sur tout l'empire grec; il se fit d'abord un grand partage entre les Français et les Vénitiens. Les premiers eurent la Thrace, la Bythinie, la Thessalie, toute la Grèce depuis les Thermopyles jusqu'au cap Iconium. Les Vénitiens eurent les quartiers marchands de Constantinople, les meilleurs ports de l'Euxin et de la Propontide, les îles les plus importantes de l'Archipel, au moyen desquelles ils établirent de Constantinople jusqu'à Raguse, au fond de l'Adriatique, une chaîne de postes, de magasins et de factoreries. Dans l'intérieur, les chefs des diverses nations réunies sous la bannière des latins poursuivirent la conquête de proche en pro-

che, et la fractionnèrent suivant le procédé féodal, et comme avaient fait les premiers croisés en Syrie et dans les provinces de l'Asie-Mineure [1]. Des bandes de cent et de cent cinquante croisés partaient de Constantinople pour aller conquérir à leur compte particulier des portions de territoire; des chefs subalternes parcouraient ainsi le pays, troquant ou vendant leur part de conquête, jouant aux dés des villes autrefois libres; les rançonnant selon leur bon plaisir, ou les érigeant en baronies, en comtés, en marquisats, dont ils faisaient leur apanage. Le plus grand ob-

[1] Les divisions de *thèmes* et d'*éparchies*, qui dataient de l'ère des Césars, de Bysance, furent remplacées par d'autres démarcations. La Grèce eut ses ducs et ses comtes d'Athènes, de Corinthe, de Patras et d'Argos, des barons de Caritène, des sires de Thèbes, etc. Les blasons des preux furent arborés aux portes de l'acropole de Minerve, de la Palamide, de Naupli, de la citadelle de Larissa, tandis que le pavillon de Saint-Marc flottait sur les remparts de Pylos, de Colonis, et celui de Saint-Pierre au donjon de Monembasie. (*Pouqueville, Voyage en Grèce.*)

stacle que rencontra la conquête latine vint de la part des Grecs méridionaux. Athènes fut défendue par un chef nommé Sguros, qui, forcé de se replier sur Corinthe, conserva le château de cette ville et ferma aux Latins le passage de l'isthme. Mais ces derniers, conduits par un Français, Guillaume Villehardouin, l'historien de l'expédition, firent par mer une descente à Methon, petit port au-dessous de Corinthe, et envahirent rapidement toute la Morée, à l'exception du petit pays de Laconie et de l'ancienne ville de Sparte, qui fut défendue par un capitaine nommé Chamarêtès. Villehardouin régna quelques temps en Morée avec le titre de prince; mais il ne put s'y maintenir. Le pays fut bientôt couvert de bandes commandées par des chefs indépendans dont le grand nombre et le peu d'illustration personnelle indiquent, de la part des habitans de la Morée, une résistance populaire et toute nationale.

Ainsi qu'il arrivait dans toutes les conquêtes territoriales de ce temps, le pape de Rome ne manqua pas de s'as-

socier aux succès des croisés; ceux-ci, devenus maîtres de l'Empire, lui avaient écrit pour l'engager à venir établir à Constantinople le siége des apôtres; mais Innocent III, alors souverain pontife, ne se rendit point à cette invitation. Seulement il adressa aux conquérans des instructions dans lesquelles il établissait une ligne hiérarchique partant des Grecs subjugués aux gouvernans latins, de ceux-ci aux membres du clergé romain, et du clergé romain au chef de l'Eglise. En vertu de ces instructions, un Vénitien fut fait évêque de Constantinople, et des prêtres latins furent substitués partout aux prêtres de l'église grecque.

Pendant soixante-trois ans que dura cette domination des Latins, les Grecs ne parvinrent point à exercer l'ascendant naturel de la civilisation sur des vainqueurs ignorans et de mœurs grossières. Les institutions de la féodalité pesèrent sur eux avec tout ce qu'elles avaient d'absurde et d'anti-social[1]. Aux

[1] L'acception féodale que le mot *homme* avait alors dans tous les idiômes de l'Occident passa

vexations brutales des chefs militaires, se mêlèrent constamment les persécutions dirigées par les prêtres latins contre ce qu'ils appelaient l'hérésie ou la rebellion de l'église grecque. Ainsi tout mélange entre les vainqueurs et les vaincus fut impossible. Les habitans de Constantinople et des parties orientales de la Grèce passèrent en foule dans l'Asie-Mineure, et s'y établirent entre les Latins et les Turcs. Un gendre d'Alexis l'Ange, Théodore Lascaris, homme entreprenant, prit le titre d'empereur, et fit sa résidence à Nicée. Un prince de la maison de Comnène éleva entre le Caucase et la mer Noire un autre empire dont le siége fut Trébisonde; enfin, dans les parties occidentales de la Grèce, un Etat qui comprenait l'Etolie et l'Acarnanie se forma sous un pe-

dans le mot correspondant du grec.... Les emplois et les titres devinrent héréditaires; le duel judiciaire, les épreuves par le feu furent substitués à la décision des tribunaux. (Voyez *Discours préliminaire du Recueil des chants populaires de la Grèce moderne*, *par* C. Fauriel.)

tit-fils d'Isaac l'Ange. Quoique chacun de ces petits empires fût extrêmement faible, et qu'il y eût entre eux le germe d'une rivalité dangereuse à la cause des Grecs, ils devinrent le rendez-vous de tout ce qui fuyait la tyrannie des Latins. Ces fugitifs cherchèrent des alliés parmi les nations barbares qui, depuis leur établissement sur le Danube, désolaient le nord de la Grèce; ils s'unirent aux Turcs eux-mêmes, et, pressant de toutes parts l'empire latin, le réduisirent enfin presque aux seules limites de Constantinople.

Les princes de la maison de Courtenai se maintinrent quelques années dans cette capitale par le secours de la marine vénitienne, qui empêchait les Grecs de l'Asie-Mineure de passer le détroit; mais la république génoise, alors en rivalité de commerce et de puissance avec les Vénitiens, ayant fourni des vaisseaux à Michel Paléologue, chef du petit empire de Nicée, celui-ci fit le siége de Constantinople et l'enleva à Beaudouin II, qui fut le dernier des empereurs latins.

1267. Cette restauration de l'empire grec ne fut point complète, car plusieurs des petits États qui s'étaient formés après la conquête latine voulurent demeurer indépendans; ainsi il n'y eut plus d'unité territoriale entre les diverses parties de l'Empire arrachées au joug des croisés. Ce ne fut pas le seul mal que la domination des Occidentaux laissa derrière elle. Une forte empreinte de leurs préjugés, de leurs mœurs, de leur barbarie, resta sur cette terre, qui pendant deux siècles avait été ou leur place d'armes ou leur conquête, et fit presque entièrement disparaître chez les Grecs les sentimens de nationalité attachés, soit aux grandes traditions de l'empire romain, soit aux souvenirs imposans de l'ancienne patrie grecque [1].

[1] Les mœurs et les usages chevaleresques de l'Europe continuèrent à donner le ton aux mœurs et aux usages des classes supérieures à Constantinople. Ainsi, par exemple, les joutes et les tournois, dont les Grecs avaient été exclus par les Francs au treizième siècle, s'introduisirent parmi eux au quatorzième, et devinrent une des pom-

Pour comble de malheur, les Génois, qui avaient contribué à la destruction de l'empire latin et s'étaient fait céder tous les avantages commerciaux perdus par les Vénitiens, ne se montrèrent ni moins ambitieux ni moins avides que leurs rivaux. De leur côté, ces derniers, toujours maîtres des côtes de la Thessalie, de l'Epire et d'une partie des îles de l'Archipel, firent tout pour enlever aux Génois leur influence sur les affaires de l'Empire. Ces deux républiques se combattirent en Grèce par terre et par mer, intriguèrent l'une contre l'autre à la cour de Constantinople, suscitèrent des troubles politiques et des révolutions afin d'en profiter. Lorsque Andronic, fils de Michel Paléologue, fut

pes de la cour.... Les plus illustres familles de l'Empire avouaient la prétention de descendre des plus fameux paladins de France..... Les historiens bysantins du quatorzième siècle, qui nous ont fait connaître ces prétentions généalogiques, les rapportent eux-mêmes sans concevoir le moindre doute sur leur vérité ou sur leur vraisemblance. (C. Fauriel, *Discours préliminaires du Recueil des chants populaires de la Grèce moderne.*)

1328. renversé du trône par Jean Cantacuzène, simple officier du palais, les Génois établis dans le faubourg de Péra, dont ils avaient fait une ville séparée et fortifiée, accueillirent Andronic et s'armèrent pour lui, tandis que les Vénitiens prenaient parti pour Cantacuzène.

Les Turcs, qui, depuis la destruction de l'empire latin, étaient revenus inonder l'Asie-Mineure, entrèrent aussi dans cette querelle et parvinrent à s'introduire en Europe, comme auxiliaires de l'un des compétiteurs. Cette nation, qui n'obéissait plus à un besoin vague d'agrandissement né de la surabondance de vigueur et de population, mais cherchait à s'établir à poste fixe et à fonder sa puissance en Europe, systématisa dès lors ses efforts contre la Grèce, et engagea de plus près avec elle une lutte dont le prix devait être la possession de Constantinople et l'occupation de tout le pays où subsistaient encore les ruines de l'Empire.

CHAPITRE II.

Conquête de la Grèce par les Turcs.

Au nombre des familles turques qui renversèrent le califat et fondèrent en Asie-Mineure des Etats indépendans, se fit remarquer, vers la fin du treizième siècle, celle qui reconnaissait pour chef Othman ou Ottoman, et s'était emparée de la Bythinie. Orchan, fils de cet Othman que l'on considère comme la souche des empereurs Osmanlis, c'est-à-dire fils d'Osman, s'empara de Bursa, l'ancienne Pruse, et peu après de Scutari sur les bords de la Propontide. Cantacuzène, alors en guerre contre Jean Paléologue, son compétiteur, arrêta ce nouvel ennemi en lui donnant sa fille en mariage. Les Turcs, devenus par cette alliance auxiliaires de Cantacuzène, furent reçus au

nombre de dix mille sur des vaisseaux grecs, et débarquèrent à Gallipoli, d'où ils chassèrent les Génois alliés de Jean Paléologue. Ils détruisirent les établissemens de ces derniers, s'emparèrent eux-mêmes de Gallipolli et s'y fortifièrent. Tel fut le premier pas des conquérans turcs sur le sol de la Grèce [1]. Ils s'étendirent rapidement autour de Gallipolli, colonisèrent toute la Chersonèse, et désormais furent maîtres de l'Hellespont. La guerre civile les conduisit dans la Romanie, où ils commirent de grands désordres, envahirent et subjuguèrent pour leur compte particulier. Cantacuzène ayant volontairement
1353. abdiqué et cédé la couronne à son compétiteur, les Turcs continuèrent contre

[1] Il y a plusieurs versions extrêmement différentes sur ce premier passage des Turcs en Europe; on ne s'accorde pas même sur l'époque à laquelle il se fit. Quelques historiens assurent que long-temps avant la guerre entre Paléologue et Cantacuzène, des Turcs s'étaient établis comme marchands sur les côtes de la Grèce, et qu'ils habitaient même un quartier particulier dans Constantinople.

ce dernier leur guerre d'invasion. Sous Amurath Ier, fils d'Orchan, ils s'emparèrent presque sans combattre de toute la Romanie et de la Thrace, depuis l'Hellespont jusqu'au mont Hœmus[1], et se placèrent ainsi entre Constantinople et le reste de la Grèce.

Les populations de la Thrace et des provinces voisines de Constantinople n'opposèrent presque point de résistance aux Ottomans. Ces populations n'avaient point une origine commune; le fond de population primitive avait subi le mélange des hommes amenés

[1] Les géographes anciens n'appelaient du nom d'Hœmus que la haute chaîne des montagnes qui s'étend des sources de l'Hèbre jusqu'au Pont-Euxin, et qui sépare aujourd'hui la Roumilie de la Bulgarie, tandis qu'autrefois elle séparait la Thrace de l'Orient à l'Occident en deux parties égales. L'Hœmus est le noyau de toutes les montagnes de la Grèce; il s'étend depuis la mer Noire, entre la Bulgarie, la Roumilie et la Macédoine, jusqu'en Albanie et en Servie, où il joint les montagnes de la Dalmatie; en sorte qu'il pourrait paraître une continuation ou un grand embranchement des Alpes.

en Grèce par la translation de l'Empire, et de ceux qu'y avaient jetés les diverses émigrations venues en différens temps du Nord et de l'Orient. Le lien de nationalité était très-faible entre elles. Le pays, horriblement dévasté par les croisés, était en ce moment partagé par la guerre des deux empereurs, et d'ailleurs était couvert de monastères d'hommes et de femmes. A l'approche des Turcs, tous ces moines et les plus riches des habitans se sauvèrent à Constantinople ; d'autres se réfugièrent au Nord dans les montagnes de la Bulgarie ; le reste trouvant les Turcs moins durs et plus tolérans que ne l'avaient été les conquérans latins, se soumit à eux.

1360. Jean Paléologue, voyant les Turcs devant et derrière lui, crut qu'il n'y avait plus de salut à espérer que dans une nouvelle croisade. Il alla se jeter à Rome aux pieds du pape Urbain V, reconnut sa suprématie, fit abjuration de ce qu'on appelait à Rome le schisme des Grecs, et sollicita la médiation du père commun des fidèles auprès des rois chrétiens. Mais le zèle

de ces derniers s'était beaucoup refroidi, et d'ailleurs un nouvel ordre d'intérêts commençait à naître en Europe; ainsi Jean Paléologue n'obtint rien. Il retrouva dans Constantinople la haine des habitans et du clergé grec, qui, malgré l'imminence du péril, ne voulaient point entendre parler de réunion à l'Eglise romaine. Cette obstination singulière entretint jusqu'à la chute de l'Empire une hostilité continuelle entre la population de Constantinople, invinciblement attachée à ses croyances religieuses, et les empereurs grecs, qui, s'abusant sur les dispositions de Rome à leur égard, se livraient à l'espoir d'une réconciliation qui leur rendrait leur puissance et refoulerait les Turcs au-delà du Bosphore.

Amurath n'essaya point de se rendre maître de Constantinople qu'il tenait bloquée entre ses états d'Europe et d'Asie. Il se contenta d'imposer à Jean Paléologue et à ses fils la dure obligation de se rendre à sa cour ou dans son camp au premier ordre qu'ils recevraient de lui. Alors il tourna ses armes

vers les provinces septentrionales de l'Empire. Là se trouvaient des populations énergiques et capables, par leur habitude de la guerre et la nature du pays qu'elles occupaient, d'opposer une vive résistance. Les Bulgares, adossés au Danube et séparés des Turcs par une branche de l'Hœmus, étaient comme l'avant-garde de ces populations septentrionales. Originaires des rives du Wolga, ils s'étaient portés sur le Danube au cinquième siècle, et, après avoir désolé jusqu'au septième cette frontière de l'empire d'Orient, étaient parvenus à s'y établir. Soumis au onzième siècle par l'empereur Basile, ils s'étaient promptement affranchis du joug, et depuis lors avaient conservé leur indépendance par rapport à l'Empire. A l'approche d'Amurath ils se liguèrent avec les peuples d'origine esclavone [1],

[1] Plusieurs écrivains n'admettent point la communauté d'origine entre ces différentes populations; c'est un point dont la discussion ne saurait entrer dans un cadre aussi resserré que le nôtre; mais nous engageons nos lecteurs à recourir au *Voyage dans la Grèce*, de

qui habitaient entre le Danube et la mer Adriatique. Malgré leur intrépidité, leur patriotisme et l'exaltation religieuse qu'elles tiraient de leur attachement au catholicisme grec, ces tributs toutes guerrières ne purent résister aux Turcs.

Les grandes institutions militaires de ces conquérans étaient alors dans leur première vigueur. La force principale de leurs armées venait de deux corps réguliers, fameux sous le nom de Janissaires et de Spahis. Tout le monde connaît le singulier mode d'organisation et de recrutement du premier de ces corps; on ne s'accorde pas sur l'époque à laquelle il fut créé; quelques historiens disent qu'Orchan, père d'Amurath, eut le premier l'idée de faire instruire dans l'islamisme et dans l'exercice des armes les plus jeunes et les mieux constitués d'entre les esclaves

M. Pouqueville, dont les dissertations jettent à la fois un grand intérêt et de vives lumières sur l'origine des populations septentrionales de la Grèce.

chrétiens. La puissance de l'éducation et de la discipline firent de ces enfans des chrétiens les plus fermes appuis de la domination musulmane. Les Spahis formaient une cavalerie nombreuse et disciplinée, toujours aux ordres des sultans et payée par eux. Les cavaliers appelés Zaïms et Timariots composaient le reste de l'armée turque. Ces derniers recevaient comme des espèces de fiefs des portions du territoire conquis, et étaient obligés de conduire à la guerre un nombre de cavaliers proportionné à leurs revenus. Ainsi le grand principe des conquêtes territoriales de la féodalité, qui consistait à intéresser au succès général d'une entreprise une foule d'ambitions et d'activités individuelles, se retrouvait parmi les Turcs; mais chez ces derniers le lien d'unité nationale et religieuse était beaucoup plus fort, la dépendance envers le chef suprême instituée d'une manière beaucoup plus vigoureuse. Un écrivain de ce temps peint avec vivacité l'impression de terreur et de découragement que faisait alors éprouver en Europe

l'immense supériorité des Turcs. « Qui » ne tremblera pas sur l'avenir, s'écrie- » t-il, en comparant notre situation à » la leur! De leur côté sont toutes les » dépouilles de l'empire d'Orient, l'ha- » bitude des armes et celle de la vic- » toire, l'union, l'ordre, le nombre, la » frugalité, la force de corps, la disci- » pline et la vigilance; chez nous la » misère publique, et la richesse de » quelques particuliers, des soldats mé- » contens sans discipline, sans expé- » rience des armes ni des fatigues de la » guerre, et, pour comble de malheur, » dégradés par l'habitude de se voir » vaincus [1]. »

A la journée de Cassovo les popula- 1390.
tions principales du nord de la Grèce, réunies sous Lazare, despote de Servie, Marc, prince de Bulgarie, et quelques-uns des principaux seigneurs de l'Albanie, furent vaincues par les Turcs. Après la bataille, Amurath fut assassiné par un soldat servien, mais son fils,

[1] Cité par Alix, *Histoire de l'Empire ottoman.*

Bajazet Ier, poursuivit la conquête. Il entra dans les cantons méridionaux de l'Albanie, vainquit Jean Castriot, despote du pays, soumit les habitans à un tribut, leur commanda d'embrasser la religion du Prophète, et prit comme otages les fils de Jean Castriot, qu'il fit élever parmi les janissaires. Les habitans des montagnes septentrionales de l'Albanie, distingués de ceux de la basse Albanie, ou des plaines, par le nom de Mirdites [1], résistèrent avec énergie,

[1] Ces deux divisions d'Albanais de la plaine et d'Albanais des montagnes sont tout-à-fait sommaires. Il résulterait des observations que la connaissance des localités et des divers idiômes parlés en Albanie ont fournies à M. Pouqueville, qu'un plus grand nombre de distinctions, soit d'origine, soit de culte, soit d'état social, pourrait être établi sur la population des divers cantons de l'Albanie. Quoique, dans un ouvrage qui n'admet que des divisions larges et faciles à saisir, cet ordre de considération puisse être négligé, nous croyons indispensable de donner ici au moins une rapide analyse de recherches de M. Pouqueville. La race albanaise jouant un grand rôle dans la suite de cette histoire, étant partagée en grandes familles, qu'

et leur pays ne put être entamé. Ainsi que les Albanais des basses terres, les

importe de distinguer, parce que leur destinée politique n'a pas été la même, se présentant d'ailleurs sous plusieurs dénominations qui l'ont fait confondre avec d'autres races, il est nécessaire de prévenir toute obscurité qui pourrait résulter d'une complication semblable. Le nom de Schypetars est la dénomination générique de la nation albanaise. On ne peut affirmer s'ils sont indigènes dans la Grèce. M. Pouqueville, se fondant sur des analogies de langage, les croit originaires de la région située entre le pont Euxin et l'Arménie, et venus en Grèce au temps des grandes émigrations asiatiques. Pendant plusieurs siècles ils durent être enveloppés dans la dénomination générique de Macédoniens et d'Illyriens. Appelés Albanais par les Européens, Arvanités par les autres Grecs, Arnautes par les Turcs et les Arabes, ils se connaissent eux-mêmes sous le nom de Schypetras, qui s'applique à quatre grandes familles parlant chacune un dialecte particulier de la même langue, et répandues à l'occident de la Grèce, depuis les bouches de Cataro jusqu'à la Theïsa. Le premier dialecte appelé Guégari s'étend depuis Budua, frontière de Cataro, en suivant le Montonegro jusqu'aux limites de l'Herzegovine, et au Midi jusqu'à la ligne du Drin; il est parlé par les Guégues dont les

Bulgares furent obligés de se soumettre, mais le conquérant ne les contraignit point à changer de religion.

Au nord de la Bulgarie était le pays des Valaques et des Moldaves, compris entre le cours du Danube et celui du Dniester, entre les monts Karpaths

villes principales sont Antivari, Dulcigno, Scutari, et par les Mirdites ou braves qui forment la presque totalité du Pachalik de Croïa. Le second dialecte commence à la rive droite du Genussus, et comprend tout le Musaché appelé Roskaria, par les habitans, qui eux-mêmes portent le nom de Toxides. Le troisième dialecte est parlé dans la Japouria, canton qui relève des Sangiaks de Berat et de Deloino; les habitans se donnent le nom de Japys et paraissent avoir eu des frères d'origine sur la partie de la côte orientale d'Italie, en face de laquelle ils sont placés, et qui portait autrefois le nom d'Iapygie. Viennent enfin les Chamides ou Shumiks; leur *langue* ne comprend que les Massarakiens, les Aïdonites ou peuple de Pluton, habitans des bords de l'Achéron; les Souliotes et les Parguinotes qu'on voit paraître entre le quatorzième et le quinzième siècle dans la région peuplée autrefois des Pelasges. (Voy. *l'Essai sur les Schypetras*. Pouqueville.)

et le Pont-Euxin [1]. Ce vaste territoire, qui pendant près de huit siècles avait été pour les émigrations barbares un lieu de passage et une arène ensanglantée par le choc de leurs masses, était alors réuni sous un seul prince ou crâle nommé Etienne. Bajazet, maître du pays des Bulgares depuis la journée de Cassovo, passa le Danube pour attaquer le chef des Valaques, et le vainquit sur les bords du Sereth, l'un des affluens de la rive gauche du Danube. Mais dans une seconde bataille, les

[1] On ne parle guère des Valaques comme nation avant le dixième siècle. A cette époque on les voit aux prises avec les empereurs grecs désolant la Thrace et la Macédoine, parfois vaincus et plus souvent vainqueurs, mais conservant toujours leur indépendance..... Ce sont eux qui, unis aux Bulgares, portent les derniers coups à l'empire latin vers le commencement du treizième siècle. On n'est pas d'accord sur leur origine; plusieurs savans les regardent comme les descendans de colons romains établis dans ce pays conquis sur les Daces, et attribuent la même descendance aux habitans de la Moldavie et de la Transylvanie.

Turcs furent moins heureux; Etienne les repoussa jusqu'en Bulgarie. A la suite de cet échec, Bajazet fut obligé d'aller se montrer dans ses Etats d'Asie, pour faire rentrer dans le devoir quelques émirs révoltés, et, pendant ce temps, il se forma chez les chrétiens occidentaux, qui avaient le plus à craindre des progrès des Turcs, une ligue offensive à l'image des anciennes croisades. Sigismond, chef du vaste royaume de Hongrie, se mit à la tête de l'expédition, et conduisit cent mille hommes vers le Danube.

Bajazet, surnommé le Foudre, à cause de son extrême activité, revint d'Asie assez tôt pour arrêter les chrétiens au passage du fleuve; et, en avant de Nicopolis, ville située sur la rive droite,
1394. les écrasa dans une seule bataille. Avant le combat et dans les transports de sa colère, il avait juré d'aller porter la guerre jusqu'en Italie, et de faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de St.-Pierre de Rome. Mais après la victoire, au lieu de rentrer dans le pays des Valaques, il se tourna vers Cons-

tantinople. Son attention était attirée de ce côté par les divisions qui existaient entre les princes de la famille impériale. Il entra dans la querelle, appuya tantôt Andronic contre son père Jean Paléologue, et tantôt releva le père et se déclara contre le fils. Pendant ce temps, il resserrait continuellement Constantinople, qui ne possédait plus sur la presqu'île, baignée par la Propontide et par la mer Noire, qu'un petit territoire d'environ douze lieues carrées; et pour empêcher qu'elle ne reçût par mer des secours, il faisait croiser, au détroit de Gallipolli, des vaisseaux qui balayaient l'Hellespont.

Pendant le temps où la puissance mahométane avait acquis en Europe cet immense développement, un autre colosse s'était formé dans la haute Asie. Timour, qu'on fait descendre du fameux Tartare Genzis-Kan, et qui, des derniers rangs d'une horde tartare, s'était élevé jusqu'au commandement d'une armée conquérante de la Perse, du Kaptshack, et d'une partie de l'Asie centrale, eut bientôt pour frontière de son vaste

empire celles qui bordaient les provinces asiatiques des Etats de Bajazet. On dit que l'empereur de Constantinople, Manuel Paléologue, qui, vainement avait été en Italie, en France et en Angleterre, solliciter l'appui des princes occidentaux, se décida à implorer l'assistance de Timour. Bajazet reçut de ce dernier une ambassade à laquelle il répondit par une déclaration de guerre. Sur-le-champ il quitta la Grèce et passa en Asie avec la plus grande partie de ses forces, marchant contre Timour qui s'avançait avec une armée double de la sienne. Bientôt les deux géans furent aux prises; ils se livrèrent, entre
1399. Césarée et Ancyre, une bataille fameuse, dans laquelle Bajazet fut vaincu et fait prisonnier.

L'armée victorieuse traversa rapidement l'Asie-Mineure, mais fut arrêtée par le faible bras de mer qui sépare l'Asie de l'Europe. Les capitaines que Bajazet avait laissés dans la Grèce, défendirent les deux passages du Bosphore et de l'Hellespont; ayant fait inutilement quelques efforts pour s'en empa-

rer, Timour reprit la route de Samarcande, sa capitale. Ainsi, l'intervention du plus puissant empire de l'Asie, dans la lutte entre les Grecs et les Turcs, ne dura qu'un instant, et n'entraîna point de résultat décisif. Seulement la nouvelle de la défaite de Bajazet produisit, de la part des diverses populations de la Grèce, une réaction énergique qui fit perdre beaucoup de terrain aux conquérans. Ils abandonnèrent une partie de la Bulgarie, de la Servie et de l'Albanie; ils furent chassés de l'Attique, où ils commençaient à pénétrer, et l'Empire lui-même, sortant de sa torpeur, essaya de recouvrer quelques villes sur les côtes de la Propontide et de l'Archipel. L'empereur Manuel, qui régnait alors, prit Thessalonique, et presqu'aussitôt la vendit aux Vénitiens, qui de leur côté profitaient du revers de fortune des conquérans turcs, pour se raffermir dans leurs possessions sur les côtes de la Thessalie, de l'Epire et de la Morée.

Les fils de Bajazet, par leurs querelles domestiques, rendaient périlleux le

mouvement rétrograde de la conquête musulmane, et l'empereur Manuel se mêlait à leurs divisions assez adroitement pour en profiter et secouer la dépendance que lui avaient imposée les Turcs; mais lorsque Mahomet Ier parvint à ressaisir tout l'héritage de son père, Constantinople retomba dans l'avilissement. Manuel ne put se conserver sur le trône qu'en s'engageant à payer un énorme tribut.

Sous Mahomet Ier et sous son successeur Amurath II, les Turcs rentrèrent successivement en possession de
1432. Thessalonique, de Verria, d'un grand nombre de villes importantes dans la Servie, la Livadie et les autres provinces du nord et de l'occident de la Grèce. Les habitans de l'ancienne Epire les arrêtèrent dans les gorges et les défilés du Pinde, frontière orientale de leur pays, et qui de ce côté fut quelque temps la limite de la conquête turque. Mais épouvantés par une sommation menaçante qu'Amurath leur adressa de son camp de Thessalonique, les Epirotes consentirent à recevoir les Turcs

dans leur pays sur la garantie d'une capitulation qui leur promettait de ne point les chasser de leurs villes. Les Serviens, après avoir quelque temps résisté, firent une capitulation à peu près semblable; et Georges, despote de cette province, donna sa sœur en mariage à Amurath. Cette alliance avec le conquérant ne lui rendit pas le joug plus facile à supporter; il s'arma contre les Turcs qui vinrent en forces, emportèrent d'assaut Semembrie sa capitale, et ayant mis sa tête à prix, le forcèrent à se réfugier à la cour de Ladislas, roi de Pologne et de Hongrie. Amurath marcha avec une armée puissante sur les traces de son beau-frère, le poursuivit jusqu'à Belgrade qui était la dernière et la plus importante place de la Servie. A l'approche des Turcs, Huniade, vayvode ou prince de Transylvanie, se jeta dans la ville avec un corps de Hongrois et de Transylvains. Belgrade, située dans une position très-forte au confluent de la Save et du Danube, se défendit avec de l'artillerie, arme nouvelle pour les Turcs et qui

leur tua beaucoup de monde. Après six mois d'un siége inutile, Amurath leva son camp et rentra dans l'intérieur de la Grèce. Huniade sortit de Belgrade, le poursuivit et lui fit grand nombre de prisonniers dans sa retraite. Toute la Servie fut évacuée par les Turcs, et Georges y fut rétabli sous la protection des Hongrois. Cette première campagne se termina par une trève de dix ans jurée par Amurath et par Ladislas.

Sur la foi de ce traité, Amurath, dès l'âge de quarante ans, fatigué de régner, fit proclamer sultan son fils Mahomet, et voulut passer sa vie dans une retraite consacrée à la stricte observance de la loi du Prophète. Pendant qu'il prenait cette pieuse résolution, une vaste conjuration se formait en Allemagne, en France, en Italie, et jusqu'au sein de l'Asie-Mineure contre la puissance ottomane. La Bulgarie, redevenue indépendante en vertu du dernier traité, aussi bien que la Moldavie, la Servie, la Valachie étaient secrètement entrées dans cette ligue sous la protection des

Hongrois. Un des lieutenans d'Amurath, chef de la province de Caramanie, entraîné par de séduisantes promesses, devait se jeter à main armée dans l'Anatolie, pendant que l'empereur de Constantinople, Jean Paléologue, envahirait la Thrace, et qu'une flotte composée de vaisseaux français, vénitiens et génois, s'emparerait de l'Hellespont. Une armée de terre se formait en Pologne et en Hongrie, de tous ceux que le projet aventureux de chasser les Turcs de la Grèce et le désir de combattre sous Ladislas et Huniade, tous deux capitaines renommés, attirait des diverses parties de l'Europe.

Pour se rendre compte de cette intelligence inaccoutumée entre les Grecs et les chrétiens d'Occident, il faut savoir que les efforts constans des empereurs, depuis Michel Paléologue, c'est-à-dire, depuis la restauration de l'empire grec, pour opérer la réunion des deux églises, avaient enfin produit un résultat; que dans un concile tenu à Florence, l'empereur Jean Paléologue et plusieurs évêques d'Orient étaient venus se mettre à la

merci des Latins. Par une présomption inconcevable dans l'état désespérant de faiblesse où était réduit l'Empire, les prélats grecs, en partant de Constantinople pour se rendre au concile, s'étaient flattés d'amener l'église latine, qu'ils appelaient aussi schismatique, à reconnaître la suprématie de celle d'Orient. Quand, à leur retour, ils annoncèrent qu'eux-mêmes s'étaient soumis, l'indignation la plus vive éclata contre eux. Le peuple déserta les églises, où des évêques et des prêtres officiaient suivant le rite latin. Les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, alors soumis politiquement à la domination musulmane, mais encore liés par la religion à l'église de Constantinople, rompirent avec cette dernière, protestèrent contre tout ce qui s'était fait au concile de Florence, et menacèrent l'empereur des censures de l'église orientale.

Le pape Eugène IV ne s'alarma pas de cette résistance, mais tâcha de la désarmer par des services effectifs. Avec une grande adresse et une égale activité, il fit jouer tous les ressorts de la

diplomatie romaine afin d'exciter un armement général contre les Turcs. Son légat, le fameux cardinal Julien Cœsarini, parcourut l'Allemagne, la Pologne, la Hongrie, prêchant dans les diètes ou assemblées politiques la formation d'une ligue sainte contre les Turcs. Le roi de Pologne et de Hongrie, Ladislas, qu'on voulait mettre à la tête de l'expédition, était le même qui avait juré la paix pour dix années au sultan Amurath. Ses scrupules pour rompre ce traité furent vaincus par les sophismes de Julien Cœsarini, qui, de son autorité, comme légat du saint siége, le releva d'un serment fait aux ennemis de Jésus-Christ.

Les Grecs de Constantinople apprenant que Ladislas et le légat romain marchaient sur le Danube, sortirent de leur ville pour coopérer à leur propre délivrance, et marchèrent à l'envahissement de la Thrace. Mais le défaut de simultanéité dans cette conjuration puissante, dont Julien Cœsarini était l'âme, et qui devait frapper à la fois l'empire turc, en Asie, en Grèce et sur l'Helles-

pont, donna le temps à Amurath de revenir de sa sécurité. On le vit sortir de sa retraite, écraser en Asie Caraman Ogli, passer en Europe, concentrer rapidement toutes ses forces autour d'Andrinople, obliger l'empereur Paléologue à rentrer dans Constantinople, et marcher au-devant de l'armée que commandaient Ladislas, Huniade et Julien Cœsarini. Cette armée passa le Danube, dévasta sur son passage la Bulgarie qu'elle venait délivrer, et, n'osant passer de front la branche de l'Hœmus, aujourd'hui nommée le mont Balkan, se dirigea par le littoral de l'Euxin vers la Thrace. Amurath suivit ce mouvement et joignit les chrétiens près du port de Warna. Son armée, plus nombreuse et mieux disciplinée, remporta une victoire complète mais chèrement payée. On dit qu'au plus fort du combat, voyant plier ses soldats, Amurath tira de son sein le traité signé par Ladislas, et attesta le Prophète des chrétiens de la justice de sa cause. Le cardinal Julien et Ladislas furent trouvés sur le champ de

bataille; tous deux, ayant combattu intrépidement, avaient succombé sous le nombre. Des trois chefs chrétiens, Huniade resta seul; il rallia les débris de l'armée vaincue, et fit devant les Turcs une retraite de grand capitaine.

Cette sanglante journée de Warna n'eut point pour la conquête mahométane les grands résultats qu'elle devait produire. Amurath, toujours épris des douceurs de la vie paisible, abdiqua une seconde fois l'Empire, et se retira à Magnésie. Sous son fils, Mahomet II, les Turcs travaillèrent à consolider leur domination dans les pays que la défaite des chrétiens à Warna laissait sans défense. Ils rentrèrent dans la Bulgarie qu'ils avaient déjà possédée et perdue plusieurs fois. Le Danube redevint leur frontière septentrionale; au Midi, ils poussèrent des partis sur la Corinthie et la Morée; à l'Occident ils entreprirent d'achever la soumission de l'Albanie. La partie de ce pays qui, sous Bajazet, avait été forcée d'embrasser la religion des vainqueurs, n'avait point fait d'efforts pour secouer le joug lors-

des invasions hongroises. Sa population belliqueuse ayant pris rang dans les *ortas* ou hordes des janissaires, avait combattu à Warna contre les chrétiens; mais la partie habitée par les Mirdites, et qui répondait à l'ancienne Illyrie macédonienne, avait conservé sa religion et son indépendance. Les Mirdites attachés fortement au christianisme, étaient la seule population de la Grèce qui professât le catholicisme romain. Leur pays avait de tout temps été le foyer des missions latines qui cherchaient à empiéter sur l'église de Constantinople, et à s'établir dans la Grèce. La présence de ces missionnaires, hommes austères et énergiques, entretenait parmi les Mirdites une exaltation religieuse qui les disposait merveilleusement à une guerre nationale contre les Turcs. Aussi ces derniers trouvèrent-ils, dès leur première invasion, une résistance invincible au pied des montagnes. Après la bataille de Warna, les Turcs prirent quelques bourgades, détachèrent plusieurs cantons du territoire des Mirdites, et leur im-

posèrent, comme aux Albanais des basses terres, le Khoran et le service militaire dans les ortas. Leur immense supériorité numérique et la férocité qu'ils déployaient dans cette guerre eût peut être enfin entraîné la totalité des Mirdites dans l'apostasie générale des Albanais, lorsque Georges Castriot, plus connu sous le nom de Scanderbeg, brisa ses fers et courut au secours des Mirdites ses compatriotes.

Georges Castriot, livré dans sa jeunesse en otage par son père au sultan Bajazet, ayant embrassé le Khoran, avait combattu dans les armées turques contre les Bulgares, les Moldaves, les Valaques et les Hongrois. Lorsque la défaite de ces derniers, à Warna, porta contre les Mirdites d'Albanie l'effort principal des conquérans, Castriot abandonna l'armée turque, où ses qualités pour la guerre, son courage et sa grande force de corps l'avaient élevé à un commandement important. La ville principale des Mirdites, Croïa était tombée entre les mains des Turcs. Scanderbeg, avec une poignée d'aven-

turiers, s'en empara par un stratagème, et déploya l'étendard chrétien contre les Turcs. Abjurant le mahométisme, il se fit sous le simple titre de soldat du Christ, chef d'une confédération militaire, composée des seigneurs latins qui tenaient des duchés, des comtés, des principautés dans la haute Albanie, et à laquelle se joignirent quelques cantons de l'Albanie moyenne, habitée par les Toxides. Parmi ces derniers, il y eut bientôt insurrection générale et abjuration de la croyance imposée par Bajazet. La ligue chrétienne couvrit tout le territoire compris entre Croïa, Lessa, Dyrrachium et la rive droite de l'Apsus; elle s'étendit jusqu'aux portes de Berat. Mais les Turcs conservèrent cette capitale de l'Albanie moyenne.

Amurath avait laissé l'Empire victorieux entre les mains du jeune Mahomet son fils; il lui fallut une seconde fois sortir de la retraite et reparaître à la tête des conquérans qui tremblaient que dans chaque province soumise ne s'élevât tout-à-coup un Scanderbeg. Une armée de cent mille hommes mar-

cha contre l'Albanie. Toutes les forces de la ligue chrétienne montaient à peine à quinze mille hommes; mais la république vénitienne avait fourni de l'argent et de petits canons de montagnes. Le parti que tira Scanderbeg de ces ressources, les seules que les chrétiens d'Occident lui fournissent, est vraiment extraordinaire. Ici, nous ne prétendons point donner place aux fables que la reconnaissance des nationaux et l'imagination de quelques historiens ont répandues sur ce chef albanais; mais le personnage historique de Scanderbeg, tel que les annales turques comparées au témoignage encore vivant des localités le font connaître, est bien supérieur au héros de roman. Avec des forces quintuples, Amurath échoua complétement contre lui en Albanie, et ce ne fut point une de ces guerres entre barbares où les opérations se font à l'aventure et où le hasard décide quelquefois à l'avantage du faible contre le fort. Amurath, qui s'était montré habile général contre le Hongrois Huniade, le fut aussi contre Scanderbeg.

Profitant avec célérité de sa supériorité numérique et de la terreur qu'inspiraient ses armes, il entra brusquement dans le pays insurgé, et marcha droit sur Croïa, espérant l'enlever par surprise, et d'un seul coup terminer ainsi la guerre.

On peut juger aujourd'hui, par la situation militaire de cette ville, combien il était facile à Scanderbeg de la défendre contre l'armée la plus nombreuse. Se contentant d'y laisser une garnison de six mille hommes, il s'en était éloigné afin de laisser Amurath rassembler toutes ses forces au pied des hauteurs sur lesquelles elle est située. Effectivement, Amurath concentra sa nombreuse armée dans le vaste bassin formé par la chaîne de montagnes qui s'étend circulairement autour du rocher de Croïa. Pendant ce temps, Scanderbeg se portant sur les derrières des Turcs, s'établissait dans les gorges des montagnes qui communiquaient de l'Albanie à la Macédoine, et interceptait les convois de vivres et de munitions qui se rendaient par ces routes au camp d'A-

murath. Sa petite armée se grossissait continuellement de déserteurs albanais et de montagnards qu'il insurgeait en parcourant le pays. Quelquefois il se rapprochait de Croïa, et parvenait à combiner avec les assiégeans une attaque du côté de la ville et de la campagne. Après six mois d'efforts inutiles, l'armée assiégeante, ne recevant point de vivres, n'ayant point de canons pour répondre à ceux que les assiégés tiraient avec grand avantage des hauteurs de Croïa, harcelée continuellement par les coureurs de Scanderbeg, se trouva dans une telle détresse, qu'Amurath fut contraint de lever le siége. Il avait perdu beaucoup de monde, et il en perdit plus encore dans sa retraite. Au passage des montagnes, il retrouva Scanderbeg devant lui sur ses flancs et sur ses derrières; et ce ne fut qu'à force d'hommes qu'il parvint à franchir les passages difficiles occupés d'avance par le général albanais.

Amurath, avec son activité ordinaire, répara le malheur de cette désastreuse campagne. Il abandonna à Scanderbeg

la basse Albanie et le revers des montagnes du côté de la Macédoine; puis, réunissant une nouvelle armée, il marcha vers le Danube, que Jean Huniade avait franchi pendant le siége de Croïa. Cette guerre d'Huniade, dont l'importance militaire est assez grande, n'offre point, comme celle de Scanderbeg, la vive empreinte de la résistance nationale des Grecs contre la conquête musulmane; ainsi nous nous bornerons à dire quel en fut le résultat : à la bataille de Cassovie, qui dura trois jours, et fut livrée dans le même champ où la ligue des Serviens avait été vaincue par Amurath Ier, Huniade ayant perdu la moitié de son armée et tué aux Turcs près de vingt mille hommes, fut forcé de faire retraite, et repassa le Danube.

1450. Amurath mourut peu après cette bataille. Il laissa la conquête victorieuse, mais sans limites déterminées du côté du nord, bornée à l'occident par les montagnes de l'Albanie, au midi par le Penée, au-delà duquel la résistance des montagnards du Pinde, du Pélion,

de l'Œta, des habitans de la Thessalie, de l'ancienne Doride et de la vallée du Sperchius, avait servi de rempart à l'Acarnanie, à l'Etolie, à l'Attique et à la Morée tout entière. Au milieu de la vaste étendue de pays déjà conquise, Constantinople semblait ne devoir sa conservation qu'au bon plaisir des sultans; elle était devenue sans importance pour les provinces qui résistaient encore à l'occident et nord de la Grèce, et n'avait plus qu'une ombre de suprématie sur celles qui composaient l'ancien Péloponèse. Cette presqu'île, aujourd'hui connue sous le nom de Morée, après avoir été tour à tour indépendante, possédée par les Vénitiens, soumise aux Français, avait été reprise sur ces derniers par les deux empereurs Michel Paléologue et Andronic II. Théodore Porphyrogenète, frère d'Andronic, y avait été établi sous le nom de despote de Sparte, et depuis lors cette branche de la famille impériale s'était maintenue dans le Péloponèse. Constantin Dragozès, descendant de Michel Paléolo-

gue, régnait à Sparte, lorsque le droit de sa naissance l'appela à succéder à l'empereur Jean Paléologue. Dragozès, en quittant le Péloponèse, partagea ses états entre deux de ses frères, Démétrius qu'il établit à Sparte, et Thomas qui dut faire sa résidence à Corinthe. Cet impolitique partage causa la perte de la Morée; car une division funeste éclata entre les deux princes, qui se firent la guerre, tandis que Constantinople était péniblement défendue par Constantin, leur frère, contre toutes les forces de Mahomet II.

1453. Ce siége, que les Turcs semblaient avoir réservé comme l'événement décisif de la conquête, est raconté avec tout le détail désirable par les historiens du Bas-Empire [1]. On sait que Dragozès

[1] Dans ce court exposé de la conquête de la Grèce nous avons souvent perdu de vue Constantinople, qui occupe toute la scène chez les historiens du Bas-Empire, pour nous attacher à la résistance individuelle des provinces grecques, résistance totalement négligée par les mêmes historiens. Pour présenter cet asservissement de la Grèce moderne sous son aspect

fit avec peu de monde une résistance héroïque contrariée par les haines de religion qui divisaient encore les habitans de Constantinople, et par la croyance répandue parmi eux que les Turcs prendraient la ville, mais qu'une fois entrés dedans ils seraient exterminés par un ange qui descendrait du ciel aux yeux de tous. Ce fut aussi le premier siége où les Turcs employèrent des batteries de canons; mais dans cet enfance du nouvel art de la guerre, Mahomet ne put renverser des murailles d'une médiocre épaisseur, et les

véritable, il suffisait de choisir parmi les nombreuses études et les découvertes historiques que M. Pouqueville a fait entrer dans le récit de son voyage, celles qui s'appliquent au point de vue de la conquête musulmane, et de les lier entre elles par la chronologie. Les données fournies par M. Pouqueville, toujours remarquables en ce qu'elles sont appuyées sur des fragmens de chroniques nationales ou sur des traditions discutées au sein même des localités, n'ont pas eu pour objet spécial d'éclairer la période historique dont nous parlons, mais elles mettent sur la voie de recherches plus amples.

emporta par un des assauts les plus meurtriers dont l'histoire fasse mention. Dragozès périt les armes à la main; les Turcs s'emparèrent presque sans résistance d'une moitié de la ville; les Grecs retranchés dans l'autre moitié capitulèrent; c'est du moins un honneur que l'histoire ne conteste point à cette population depuis réduite en esclavage. Ainsi passa la dernière ombre de la puissance romaine. Constantinople, qui, depuis long-temps, n'était plus que de nom la capitale de l'empire grec, devint de ce moment la ville impériale des conquérans. C'est un fait avoué par les Grecs eux-mêmes que les Turcs, maîtres de la ville y versèrent moins de sang, y dévastèrent moins que ne l'avaient fait les conquérans latins. On sait que Mahomet II, ayant trouvé vacant le siége patriarcal, ordonna d'y pourvoir par une élection canonique, et assigna même un revenu à l'évêque promu à cette dignité. Nous verrons plus tard comment ce bienfait, entièrement intéressé de la part des conquérans, se corrompit entre les

mains du clergé grec, jusqu'à devenir pernicieux à la cause nationale. Il en fut de même des avantages politiques accordés par la capitulation aux Grecs habitans du quartier de Constantinople appelé depuis le Fanur. Toutefois la perte de cette ville fut la ruine de tout ce qui restait en Grèce de civilisation, de culture, des sciences et des arts; les savans et les artistes qui avaient été le dernier honneur de Constantinople déchue, fuyant la barbarie musulmane, passèrent en Italie; ils y ouvrirent des écoles, et, protégés par les Médicis de Florence, contribuèrent au réveil des arts qui fit bientôt l'illustration du beau siècle de Léon X.

La prise de Constantinople ne fut pas le dernier fait militaire de la conquête; mais les événemens qui suivirent tinrent à des résistances partielles qui s'affaiblirent graduellement et devinrent de moins en moins importantes pour la cause de la liberté grecque. Tels furent les efforts des petits princes de la Béotie, de la Livadie, de l'Attique, divisés entre eux par des haines

politiques qui servirent puissamment les conquérans. Mahomet II les soutint alternativement l'un contre l'autre, et finit par les dépouiller tous. La même chose arriva dans la Morée par suite de la division qui existait entre les deux frères de Dragozès. Thomas, celui qui régnait à Corinthe, se voyant pressé par les Turcs, abandonna la Grèce, et se sauva en Italie. Démétrius, le second des frères, ne put défendre la Laconie, et se remit à la discrétion du vainqueur.

Les Turcs s'étaient à peine répandus dans la Morée, que les Vénitiens, qui avaient conservé dans cette presqu'île les ports de Coron, de Modone, de Napoli, de Romanie, débarquèrent sur ces divers points des troupes, rejetèrent les Turcs sur Corinthe, et fermèrent l'isthme par une muraille. Dans la lutte qui s'engagea entre les Vénitiens et les Turcs pour la possession de la Morée les habitans du pays jouèrent un rôle purement passif; placés entre deux maîtres dont la domination leur était également odieuse, ils servi-

rent alternativement l'un et l'autre, et, pour comble de malheur, s'entre-détruisirent au profit de leurs tyrans. Parmi ces populations que les historiens et les voyageurs préoccupés de souvenirs classiques ont jugées à peine dignes des illustres débris au milieu desquels ils les ont trouvées errantes, toutes celles que favorisèrent un pays militaire et propre à la résistance où se maintinrent indépendantes ou se soumirent à des conditions honorables. Les habitans des plaines et des bords de la mer remplacèrent par le joug musulman le joug non moins odieux des Vénitiens. Les Maïnotes, que nous retrouverons dans la suite de cette histoire à la tête des défenseurs de la révolution moderne, retranchés dans les montagnes de l'ancienne Eleuthero-Laconie ou pays du Magne, ne furent jamais soumis; mais, ainsi que nous l'avons annoncé, les faits manquent pour faire connaître en détail leur lutte constante et animée contre les Turcs. Il faut franchir un espace de près de trois siècles depuis le premier pas des Turcs dans la Morée, pour

arriver au temps où le traité de Passarowitz (1718) força les Vénitiens à abandonner pour toujours leurs prétentions sur cette péninsule. Dans les récits des Turcs et des Vénitiens l'historien des Grecs ne rencontrerait de part et d'autre pendant toute cette période que des faits d'armes étrangers à son point de vue, des horreurs et des dévastations dont les Moraïtes furent toujours victimes.

Une obscurité non moins affligeante couvre les derniers efforts des peuplades mirdites qui combattirent dans la haute Albanie sous le commandement de Scanderbeg. Tant que vécu le chef albanais la guerre continua à être remarquable beaucoup plus par l'habileté militaire et les ressources de génie qu'il déployait, que par l'importance des résultats. Mais Scanderbeg étant mort de maladie, les Vénitiens, qu'il avait, dit-on, chargés de la tutelle de son fils, s'emparèrent des meilleurs ports et des villes principales de la haute Albanie. Ils perdirent Croïa, se maintinrent dans Scutari, vainqui-

rent les Turcs dans plusieurs rencontres. La guerre entre les deux puissances se soutint dans cette partie de la Grèce, à peu près comme dans la Morée, avec une supériorité légèrement marquée du côté des Turcs. Les populations de l'Albanie s'y mêlèrent avec toute la haine et le fanatisme nés de la différence d'origine et de religion qui existait entre elles. Les Albanais mahométans déployèrent contre leurs compatriotes attachés au catholicisme grec ou latin une incroyable férocité. Ils exterminèrent une partie de la race mirdite, la dernière qui de ce côté combattit pour la liberté grecque.

Dans les provinces du nord, aucun effort national ne se mêla plus à la guerre extérieure, devenue seulement défensive de la part des nations de la rive gauche du Danube. Les exploits d'Huniade, terminés par la défense de Belgrade, n'influèrent point sur les destinées de la Grèce, qui parut à jamais subjuguée. Les côtes de la Morée et celles de l'Albanie furent seules, pen-

dant un assez long-temps, disputées par les Vénitiens.

Les îles de la Grèce, tour à tour arrachées au Bas-Empire par les Vénitiens, les Génois, les Catalans, les Napolitains, quelquefois soumises à des chefs indépendans qui portaient le titre de ducs de l'Archipel, furent conquises après la terre ferme, et subirent le sort des provinces grecques, malgré leur résistance, qui fut longue et souvent énergique. La bannière chrétienne, chassée de proche en proche depuis l'île de Négrepont jusqu'à celles de Zante, de Céphalonie, de Leucade, ne s'arrêta qu'au rivage de l'ancienne Corcyre.

CHAPITRE III.

Condition politique de la Grèce sous les Turcs.

L'EXPOSÉ de la situation politique des diverses contrées de la Grèce sous la domination des Turcs peut seul remplir, quoique d'une manière imparfaite, l'immense lacune qui existe dans l'histoire des Grecs modernes depuis leur entier asservissement jusqu'à leurs premiers et infructueux efforts pour recouvrer l'indépendance. Les Grecs n'ont rien écrit ni rien pu écrire sur eux-mêmes, comme nation, lorsqu'il n'existait plus entre eux ni unité politique, ni ensemble dans la haine et les efforts contre les Turcs; lorsque chacun des pays, ou même des petits cantons restés libres, existait séparément, et ne gardait que par tradition la mémoire de ses braves et de leurs exploits. Quelques-

unes de ces traditions, conservées par des chants nationaux, fournissent des faits particuliers assez nombreux il est vrai, mais qui n'ont intéressé qu'une portion de pays plus ou moins bornée, et qu'on ne saurait, d'aussi loin, grouper ensemble ni classer avec la précision chronologique nécessaire au récit. Quant aux nations de l'Europe qui étaient en possession des arts, de l'histoire, alors perdus chez les Grecs, elles regardaient ce peuple comme n'existant plus. Les écrivains qui sans cesse remuaient la poussière classique de Corinthe, de Sparte, d'Athènes; les poètes qui empruntaient aux Thermopyles, aux champs de Marathon, au rivage de Salamine, leurs inspirations, ne s'occupaient pas de la postérité des anciens Hellènes, et la croyaient aussi méprisable qu'elle était malheureuse.

Cependant chez ces hommes qui, aux yeux des lettrés et des voyageurs européens, n'étaient plus que d'obscurs brigands ou de stupides esclaves [1], la

[1] Des voyageurs qui n'allaient en Grèce que

langue d'Homère était presque encore une langue vivante; et dans cette langue, peu altérée, les exploits des guerriers montagnards étaient chantés par de simples pâtres. Quelques traditions de la mythologie des anciens Grecs vivaient encore dans ces chants nationaux mêlées à des croyances et à des superstitions nouvelles; une imitation des formes républicaines de l'ancienne Grèce se

pour visiter des ruines ou pour faire fortune en exploitant un sol couvert de riches débris, ne considéraient pas autrement la nation grecque, ignorante, pauvre et souffrante. Chaque fois qu'un de ces curieux ou de ces marchands d'Europe obtenait des Turcs l'autorisation de faire des fouilles, c'étaient des Grecs qui y étaient employés par corvée. Et, sous les yeux de ces étrangers qui nous fatiguent de leurs lamentations sur les générations éteintes, les hommes de la génération vivante étaient contraints par le bâton des janissaires au travail pour lequel ils éprouvaient le plus de répugnance. C'est grâce à cette assistance des janissaires que quelques prétendus Philellènes sont parvenus à monter leurs riches collections de statues, de médailles et de vases antiques.[1]

retrouvait au milieu de l'indépendance un peu sauvage des districts montagneux encore libres. Dans les lieux soumis à la domination turque, l'esprit de liberté n'avait même jamais entièrement péri; et, dit le savant éditeur des chants populaires, la nation, malgré sa servitude, était toujours empreinte du cachet de vigueur morale dont la nature avait marqué ses aïeux.

La Grèce, en échangeant le régime anarchique du Bas-Empire ou le despotisme vénitien contre la domination des Turcs, avait moins perdu peut-être qu'on ne le pense ordinairement. La tyrannie des Turcs n'était point sans quelques limites; mais ceci ne la rend ni moins odieuse, ni moins illégitime, car les concessions religieuses, les garanties politiques, le peu d'institutions protectrices accordées aux Grecs par les Turcs, ne l'avaient pas été dans un esprit de modération, de justice, ou même de pitié pour les vaincus; mais se trouvaient être le résultat de résistances énergiques, et qu'il avait été plus aisé de pacifier que de vaincre. Ces

concessions n'étaient pas non plus le signe d'une amélioration graduelle dans le sort des subjugués. L'immuable loi des Turcs avait réglé pour jamais le sort des Grecs lors de l'envahissement successif de leurs provinces; et il fallait que leur attitude, après tant de malheurs, eût été bien respectable encore, puisque les conquérans, en leur faisant parfois d'assez douces conditions, avaient consenti à ce qu'ils restassent en armes pour garantir par eux-mêmes le maintien de leurs priviléges.

Le système de domination des conquérans turcs ne pesa point uniformément dans l'origine sur toutes les provinces ouvertes et sans défense naturelle. Ainsi les parties de la Thrace les plus voisines de Constantinople et du rivage de la mer Noire étaient régies par une sorte de féodalité dans laquelle les princes du sang impérial et les descendans de quelques grandes familles d'origine tartare tenaient le premier rang. Ces familles possédaient, à titre de principauté, de grands domaines dans lesquels les habitans de race grec-

que étaient leurs sujets immédiats et n'appartenaient point au grand-seigneur. Ces Grecs ayant refusé d'embrasser le Koran, avaient été réduits à la condition de raïas, c'est presque à dire, suivant l'historien de la régénération de la Grèce, de serfs de la glèbe, de gens corvéables, taillables à merci et miséricorde. En s'éloignant de Constantinople à l'ouest et au nord, les raïas se trouvaient mêlés à un assez grand nombre de colons ou de vétérans turcs, qui par rapport à eux formaient une caste noble, et dont ils défrichaient et ensemençaient les terres, tout en payant au grand-seigneur la capitation ou karatch. Par cet impôt, ainsi que le disaient insolemment les conquérans eux-mêmes, les raïas grecs achetaient chaque année le droit de conserver la tête sur les épaules. En approchant des montagnes de la Bulgarie, le pays était soumis à des officiers turcs nommés Beys, et qui, favorisés par la nature du pays ou par les invasions étrangères dont il avait long-temps été le théâtre, s'étaient rendus presque tous indépendans. Sous ces

beys, qui gouvernaient selon leur bon plaisir, et qui, dans leur résistance à l'autorité de la Porte, devaient souvent chercher l'appui des habitans, le mode de sujétion des Grecs variait beaucoup, mais généralement était moins dur, moins oppressif que dans les contrées invariablement soumises au grand-seigneur. Le même ordre de choses existait dans la Bosnie, devenue presqu'entièrement mahométane, dans la Servie restée fidèle au christianisme, et généralement dans les pays montagneux voisins du cours du Danube. Les efforts de plusieurs sultans, et notamment de Mahomet II, pour régulariser la prise de possession des conquérans turcs, et établir dans toute la Grèce un gouvernement uniforme, n'avaient eu de succès complet que dans l'ancienne Macédoine et dans le pays à l'ouest du Vardar; c'était là surtout que la condition des Grecs était malheureuse.

Mahomet II établit dans ces contrées qui forment, à proprement parler, la Grèce centrale, les grandes divisions politiques et territoriales appelées pa-

chaliks, espèces de gouvernemens militaires et administratifs qui se subdivisaient eux-mêmes en agaliks et en voivodeliks, autres commandemens militaires bornés aux limites d'un seul canton, d'une seule ville, et quelquefois d'un seul village, et en districts judiciaires nommés cadiliks. Les pachas étaient renouvelés chaque année par le grand-seigneur, à moins qu'ils ne parvinssent à se faire continuer dans le commandement [1]; et, de leur côté, ils nommaient et révoquaient à volonté les agas et les vaivodes qui n'étaient que leurs lieutenans, et souvent leurs créatures. Les cadis chargés de rendre la justice aussi bien aux Turcs possesseurs de terres dans leur district, qu'aux

[1] D'après M. Sismondi, le terme moyen du bail en vertu duquel un officier turc se charge de gouverner une province et en prend l'impôt à ferme, est de deux ans; un moindre terme, dit-il, laisserait trop de chances à la charge du fermier, un plus long serait contraire à la politique de la Porte, qui vit au jour le jour, et qui répugne à se dessaisir du pouvoir. (*Revue encyclopédique*, mois de mai 1825.)

Grecs réduits à la condition de raïas, relevaient du mufti, chef de la loi et de la religion, car aux yeux des Turcs l'administration de la justice était une fonction sacrée. Il y avait en outre dans la Grèce centrale un magistrat suprême qui siégeait à Bitolia, dans un des pachaliks de la rive gauche du Vardar, et qui, sous le nom de Romili-Valicy, était grand-juge militaire ou grand-prévôt de tous les pachaliks de la Roumélie.

On sait ce que c'était que cette justice des Turcs par rapport aux raïas grecs : les villages qui n'étaient peuplés que de raïas étaient responsables des vols et des meurtres commis sur les grands chemins de leurs ditricts, et qui la plupart du temps étaient l'ouvrage de la soldatesque ottomane. S'il arrivait qu'un Turc fût assassiné, tous les raïas habitant dans le voisinage du lieu où son corps était trouvé, étaient d'abord enlevés de leurs maisons; il fallait qu'ils déclarassent le coupable, ou la police turque le choisissait parmi eux, et souvent donnait à ce coupable des complices. Encore n'étaient-ils pas protégés

à leur tour par ces mêmes lois dont l'action contre eux était si terrible : les Turcs pouvaient impunément leur faire toutes sortes d'injustices et d'avanies. Le serment et la déposition de deux raïas n'infirmaient pas la déclaration faite par un Turc, et ne pouvaient valoir contre sa dénégation. Un Turc assassinait un Grec, et satisfaisait la justice en payant une amende fixée par des tarifs. Contre une tyrannie aussi monstrueuse, les Grecs de la Macédoine n'avaient qu'une seule et déplorable ressource, c'était de se placer, corps et biens, sous la protection immédiate des spahis, qui possédaient parmi eux des terres, ou de s'attacher à eux comme fermiers. Chacun de ces cavaliers se trouvait ainsi le patron ou le seigneur de quelque famille grecque qui lui payait un dixième de ses biens, et se donnait à lui en propriété absolue; en sorte qu'elle ne pouvait, sans son consentement, vendre ses terres et changer de pays. Mais aussi le Turc qui maltraitait un Grec dans cette condition encourait la vengeance personnelle du feudataire

turc, et les poursuites judiciaires qu'un homme de même race pouvait avec succès diriger contre lui. Au moyen de cette aliénation des chances de liberté qui leur restaient encore, les Grecs se mettaient donc à couvert des vexations des soldats turcs, et n'avaient plus à souffrir que de la tyrannie fiscale du gouvernement.

Le karatch, qui passait pour le plus odieux des impôts exigés par la Porte, parce qu'il était le signe de la servitude des chrétiens envers le sultan, était peu considérable. Tout Grec y était soumis dès l'âge de douze ans, et devait continuellement être porteur d'un acte attestant qu'il avait rempli cette obligation pour l'année courante. Des impôts beaucoup plus ruineux pesaient sur les bestiaux, les champs cultivés, les arbres, les vignes, les foyers, les fabriques et les ateliers de toute espèce. Mais la Porte était loin de recueillir le fruit de ces exactions. Les pachas, les voivodes prenaient à ferme le karatch et les autres impôts de leur province ou de leur canton; et, tandis qu'ils cherchaient

par mille odieux expédiens à tirer des habitans au-delà même de ce qui était fixé par le cens, ils ne versaient au trésor, selon les termes de leur marché, qu'une somme fort inférieure au produit légal de l'impôt. Quelques grandes villes que leurs ressources commerciales rendaient importantes n'étaient point gouvernées par les pachas, mais par un bey ou par un mousselim qui relevait immédiatement de la Porte, et ne traînait pas avec lui cette foule d'aventuriers et d'agens avides qui marchaient à la suite des pachas. De ce nombre étaient Larisse en Thessalie, dans la Macédoine; Saloniki, dont la population, évaluée à soixante mille âmes, était composée par moitié de Turcs; et Serès ou Serrœ, située à quinze lieues de Saloniki, beaucoup moins peuplée que cette dernière, mais renommée dans toute la Grèce par son marché. Dans la vallée du Strymon, fleuve qui coule aux environs de Serès, se trouvaient près de trois cents villages tellement rapprochés, qu'ils semblaient ne former qu'une immense ville. Ces villages, distribués par groupes de

trente ou quarante, étaient soumis à des agas, le plus souvent indépendans, qui prenaient le titre de beys, et dont le plus puissant, celui de Serès, entretenait jusqu'à cinq mille hommes de troupes régulières. Ces villages étaient florissans par l'agriculture et le commerce, bien que les beys qui les gouvernaient les rançonnassent continuellement et se fissent entre eux une guerre seulement interrompue à certaines époques de l'année par des solennités qu'on peut comparer à l'usage féodal de la trève de Dieu [1].

A mesure qu'on approchait des régions montagneuses du sud et de l'ouest, la condition politique des Grecs était sensiblement meilleure. Mieux placés pour résister à la conquête, ils avaient plus long-temps défendu leur liberté, et jouissaient de privilèges qu'ils avaient obtenus les armes à la main. Le nombre des villes et villages ainsi favorisés par d'anciennes capitulations, allait toujours croissant depuis la rive droite

[1] Voyez le *Tableau du commerce de la Grèce*, par Félix Beaujour, consul de France.

du Vardar jusqu'au pied de l'Olympe, du Pélion, des branches thessaliennes, du Pinde, et des monts Agrapha.

Les habitans de la région moyenne et de la partie supérieure de ces monts s'étaient long-temps fait redouter des Turcs par une résistance des plus opiniâtres et par des courses continuelles sur le pays déjà soumis. Non-seulement les fiefs des nouveaux possesseurs turcs, mais les terres que tenaient à ferme ou conservaient en propriété les Grecs payant le karatch, étaient dévastés dans ces incursions des montagnards, et de là leur était venu le nom de klephtes, du mot grec κλέφτης ou κλέπτης qui signifie voleur. Les traditions ne nous apprennent point à quelle époque et par quels événemens se termina cette lutte; mais il est certain que les Turcs, grâces à leur supériorité numérique et à la valeur des Albanais mahométans, forcèrent successivement tous les districts montueux de l'occident et du midi de la Grèce à capituler. La première condition qu'obtinrent les Grecs habitans de ces contrées, fut celle de rester en armes et de

former, tant pour leur sûreté commune que pour le maintien de tous les droits que les Turcs avaient été forcés de leur reconnaître, des milices entièrement composées d'hommes de race grecque et commandées par des chefs nationaux.

Cette milice fut celle des armatoles, nom qui signifie un homme en armure complète, ou simplement un homme d'armes. On ne saurait indiquer d'une manière précise quel fut le point de départ de cette institution qui s'étendit sur toute la Grèce occidentale, et força la conquête à demeurer comme suspendue [1]. A une époque peu éloignée

[1] Dans son introduction au Recueil des chants populaires de la Grèce moderne, M. Fauriel présente, quoique sous une forme dissertative, des renseignemens extrêmement précis sur l'histoire des klephtes et des armatoles; il établit de la manière la plus probable l'espèce de corrélation singulière qui exista toujours entre ces deux corps. M. Pouqueville, que nous avons eu souvent occasion de citer, pense également que cette double dénomination ne désigne qu'une seule milice chez les Grecs;

de la révolution actuelle, on la trouve établie non-seulement dans les contrées montagneuses que nous avons déjà nommées, mais dans les basses terres de la Thessalie, de la Livadie, de l'E-

mais il lui donne une origine différente. Selon lui, les Albanais, qui au temps d'Amurath II avaient embrassé le mahométisme, firent sous Mahomet II, sans abandonner leur nouvelle croyance, des efforts pour se rendre indépendans, et secouèrent en effet le joug de la Porte. Le gouvernement turc imagina de leur opposer la population chrétienne de l'Epire qui souffrait beaucoup de leurs incursions. Les chrétiens de l'Epire sortirent ainsi de l'avilissement, furent organisés en compagnies d'armatoles, et employés à réduire les Albanais, qui par leur moyen furent soumis. L'institution se maintint à la suite de cette guerre à titre de privilége accordé aux Grecs, et s'étendit insensiblement dans les autres parties de la Grèce. Il est difficile de faire coïncider cette insurrection des Albanais mahométans avec la guerre que soutenait dans le même temps Scanderbeg à la tête des Albanais chrétiens, et que M. Pouqueville présente dans une autre partie de son ouvrage avec des développemens aussi neufs que curieux; ainsi nous avons préféré les données fournies par M. Fauriel.

pire, de l'Acarnanie, de l'Etolie, et même dans la partie de la Macédoine située sur la rive droite du Vardar. Dans les montagnes, comme dans les basses terres, les armatoles étaient organisés en corps distincts et indépendans l'un de l'autre, commandés par un chef qui prenait le titre de capitaine, et dont le commandement embrassait une portion de territoire qu'on nommait armatolike. Mais, entre les armatoles de la plaine et ceux des montagnes, il y avait cette différence remarquable que les premiers étaient soumis aux ordres des pachas, qu'ils agissaient à la réquisition de ces derniers et même à celle de leurs délégués, tandis que les armatoles des montagnes ne reconnaissaient ni pachas, ni beys, ni mousselims, et cependant n'étaient point en hostilité contre ces chefs des basses terres. Leur existence comme milice active et force militaire se liait étroitement à l'existence politique de certains cantons montagnards qui, aux termes de leurs capitulations, avaient conservé dans toute sa plénitude le droit de se régir par eux-

mêmes, hors de la dépendance des pachas et en traitant directement avec la Porte.

Le nom de villages de klephtes atteste encore aujourd'hui la glorieuse résistance des cantons qui transigèrent ainsi avec les conquérans. De ce nombre furent dans le mont Pélion, Macrinitza, Saïadès, Portaria, Graycos, Argalisti, Mourizi, Anilli, Zagora, Mezalès; dans les monts Agrapha, Rentina, Petrilos, Fourna, Ambelakia; Alassona, dans la vallée de Tempé; Xeloparicos, aux sources de l'Achéloüs; dans l'Olympe, Milliès, la plus importante des stations klephtiques; sur le Pinde proprement dit, Mezzovo; et dans les branches thessaliques de la même chaîne, Coutzana, Dramissi, Kerachia. Ces noms obscurs étaient ceux de misérables hameaux dans l'origine peuplés de pasteurs grecs ou valaques et entièrement inconnus avant l'invasion turque. Grandis en importance depuis qu'ils étaient devenus le refuge d'une foule de Grecs des basses terres et du pied des montagnes, ils recueillirent les derniers moyens de résistance, les dernières ressources d'é-

nergie nationale vainement déployées ailleurs contre les Turcs. Leur histoire conduit à celle de la renaissance de la Grèce ; car cette retraite inaperçue est l'un des foyers d'où nous verrons une nation nouvelle, après un long et pénible essai de ses forces, reparaître toute armée, revendiquer ses droits politiques, et rétablir de vieux titres que trois siècles de possession de la part des conquérans semblaient avoir à jamais détruits.

Ce n'est pas seulement comme monument de l'esprit de liberté des montagnards grecs que leur condition politique sous les Turcs est digne de toute l'attention de l'histoire; c'est aussi comme présentant une conciliation extrêmement remarquable entre les intérêts, les prétentions opposées, et les forces respectives des deux peuples. On en jugera par un court exposé du mode d'existence sociale d'après lequel se régissaient les cantons libres [1].

[1] Plusieurs Grecs habitans de ces contrées nous ont fourni les détails que nous publions

Les plus considérables d'entre ces cantons formaient de petits états séparés; les autres étaient réunis par confédérations. Dans les deux cas leur constitution était républicaine. Ils obéissaient à des magistrats appelés démogérontes, c'est-à-dire anciens du peuple, et qu'ils renouvelaient chaque année par élection [1]. Les démogérontes rendaient la justice, administraient politiquement, fixaient la répartition de l'impôt, et traitaient directement avec le gouvernement turc, suivant le mode fixé par la capitulation particulière à leur village ou à leur canton. Toutes ces capitulations sans exception avaient imposé aux montagnards le karatch et le tribut annuel sur les bestiaux et les champs cultivés, mais avec cette restric-

ici sur l'organisation intérieure des cantons libres; quant à leur existence, elle a déjà été indiquée par M. Fauriel, et quelques écrivains non moins dignes de foi.

[1] Ce nom de démogérontes ou protogérontes s'appliquait également à ceux des Grecs des basses terres qui, sous la verge des Turcs, exerçaient quelques fonctions administratives.

tion, que l'évaluation primitive, quant au nombre de karatchs et à la quotité des divers impôts, réglerait à toujours la dette annuelle du pays. Ainsi, malgré l'accroissement considérable de population et de richesse intérieure résultant pour les cantons montagnards de l'affluence continuelle des hommes des basses terres, les Turcs ne percevaient chaque année que les sommes prescrites par le texte des conventions, ce qui réduisait la portion d'impôt pour chacun des tributaires à fort peu de chose.

Un fait non moins remarquable, c'est que le paiement de l'impôt n'était point de la part des cantons l'acte d'une soumission directe à la Porte, mais le prix d'une sorte de patronage ou de suzeraineté qu'exerçaient à Constantinople les membres de la famille impériale ou les corps puissans dans l'état. Ainsi, tel village en fixant par capitulation la somme qu'il aurait à payer annuellement à l'avenir, y avait ajouté la clause que cette somme ferait partie du revenu de telle princesse, alors en faveur, et

dans la suite appartiendrait au même titre à toutes celles qui successivement occuperaient le même rang. Tel autre avait stipulé que sa contribution annuelle serait versée dans le trésor d'une mosquée ou d'un collége de muftis. La sultane Validé, ou mère du grand-seigneur, les sœurs, l'épouse du sultan, le *Scich - Seilam*, ou chef des mosquées de Constantinople, avaient ainsi une clientelle plus ou moins nombreuse de villages et de cantons montagnards qui leur produisaient un revenu considérable, et que réciproquement ils protégeaient contre toute entreprise de la part des pachas gouverneurs des basses terres [1]. Le tribut était régulièrement payé. Chaque année les démogérontes des petits états démocratiques de l'Olympe, du Pinde et du Pélion, répartissaient l'impôt suivant l'accroissement ou la diminution de

[1] Il y avait même dans les basses terres des villes qui, pour une somme, obtenaient ce patronage. Athènes était protégée à ce titre par le chef des eunuques noirs.

population survenue parmi eux. Les démogérontes des villages, constitués en républiques fédératives, s'assemblaient au préalable pour établir, d'après leur force respective, la dette de chacun des villages qu'ils représentaient; et la perception étant faite, un de ces magistrats par canton se rendait à Constantinople, et versait le produit de l'impôt dans celui des palais impériaux ou des temples mahométans dont relevait l'état qu'il représentait.

Dans chaque village ou dans chaque confédération, il y avait un officier turc qui n'exerçait aucune autorité sur les montagnards, mais qui résidait parmi eux comme agent de la Porte, et facilitait avec elle leurs relations. Il intervenait aussi dans les différends qui s'élevaient entre eux et les gouverneurs des basses terres, toujours disposés à étendre la domination musulmane aux dépens de la liberté des cantons montagnards. Quoique le nom de villages de klephtes eût été donné à ceux qui composaient ces cantons, leur po-

pulation n'était pas entièrement militaire ; livrée en grande partie aux travaux agricoles, au soin des troupeaux, et à un petit commerce qui croissait en importance à mesure que les émigrations des Grecs des basses terres s'augmentaient et créaient de nouveaux besoins, elle se reposait de la défense des frontières sur les milices nationales que nous avons fait connaître sous le nom d'armatolis. Plusieurs villages se réunissaient ordinairement pour prendre à leur solde une compagnie d'armatoles, levée dans le pays ou refoulée de quelque armatolike du pied des montagnes, et par conséquent en insurrection contre les Turcs. Cette compagnie, qui pouvait ainsi indifféremment se trouver composée de klephtes ou d'armatoles, prenait service pour un an, et dès lors était entièrement aux ordres des magistrats du canton qui la payait. Il y avait dans chaque état une famille en possession de fournir des chefs militaires, qui, par hérédité ou par élection, commandaient les armatoles soldés; et dans ce der-

nier cas l'élection avait lieu tous les ans[1].

Le capitaine était soumis aux chefs politiques de son canton, et requis par eux de pourvoir à la sûreté du territoire, soit dans les querelles qui survenaient quelquefois de village à village, soit dans le cas, beaucoup plus fréquent, où ils étaient menacés d'une insulte de la part des bandes albanaises ou des milices turques. Les limites réciproques

[1] Ces familles héréditaires étaient : dans le mont Pélion, celle des Athanase Basteki, célèbre dans les chants populaires de la Grèce moderne; dans les monts Agrapha, celle des Boukovallas; aux sources de l'Achéloüs, celle des Stournarés, dont un descendant occupe un rang distingué parmi les défenseurs actuels de l'indépendance. Le fameux Papas Euthymios, fils de Blachava, celui qui, dans le dernier siècle, conçut et exécuta presque l'immense projet d'insurger à la fois tous les armatoles de la Grèce contre les Turcs, était de la famille des capitaines de Cassia; celle de Zachila fournissait des capitaines à Alassona. Dans le mont Olympe, la famille la plus célèbre était celle de Lazos; celle des Thasos, entre la Thessalie et la Macédoine, s'est fait une brillante réputation dans la révolution actuelle.

du pays soumis aux Turcs et des cantons indépendans étaient fixées avec une très-grande précision. Aux termes des capitulations, aucun soldat turc ne devait les franchir, et lorsque quelqu'un d'entre eux était saisi par les armatoles sur le territoire d'un état libre, justice en était faite sur-le-champ par le fer ou la corde, ou bien il était conduit pieds et poings liés au chef-lieu du canton et remis entre les mains du résident turc.

Les capitulations sur lesquelles reposait cette existence libre des montagnards grecs étaient confirmées à chaque règne par un nouveau rescrit impérial, et chaque village conservait précieusement le texte de la convention primitive successivement approuvé et signé par tous les empereurs ottomans. En général, l'esprit et l'ordre de concessions dans ces divers rescrits des sultans était le même. Cependant quelques villages dont la position et les ressources militaires étaient moins avantageuses avaient été forcés de se reconnaître dépendans de l'un des cadis

et des pachas des basses terres. Mais, restés libres de s'attacher à tel pachalick ou à tel cadilik qui leur conviendrait, ils avaient usé de cette latitude de manière à éluder la sujétion en elle-même. Ils avaient choisi la juridiction la plus éloignée de leur canton; en sorte que ceux d'entre les montagnards qui avaient un procès à juger se trouvaient dans l'impossibilité de recourir à la justice turque, sous peine de rendre les frais du voyage plus considérables que le fond de l'affaire. Et quant à l'autorité du pacha, les villages étaient parvenus à s'y soustraire en suscitant ce même inconvénient d'une distance qui eût nécessité des déplacemens continuels de soldats, d'officiers et d'agens turcs. Mezzovon, une des plus importantes républiques du Pinde, avait ainsi traité dans l'origine avec les conquérans; puis elle avait choisi son cadi à Naupacte, et son pacha à Livadie, c'est-à-dire à une distance de plus de sept jours de marche; en sorte qu'elle était de fait aussi indépendante que les états chez qui la liberté politique était un droit

non limité par les Turcs. Les habitans de ces villages, postes avancés des stations klephtiques, avaient, à cause du voisinage, d'assez nombreux rapports avec les basses terres soumises aux Turcs. Pour y voyager ils devaient être munis, comme tous les chrétiens de la Grèce centrale, de leur billet de karacth pour l'année courante. Dans certains pachaliks ils pouvaient, en vertu d'anciennes conventions, voyager sans se soumettre à cette formalité.

Ainsi, grâces à la force de ces institutions politiques et militaires, nées d'une résistance plus ou moins énergique à la conquête musulmane, grâces à la position et à la richesse commerciale qui avaient procuré à plusieurs cantons maritimes et à quelques grandes villes des basses terres des priviléges importans, la nation grecque n'était pas entièrement dans cet état d'avilissement et de prostration morale qui se remarquait dans les pays ouverts et dépourvus de moyens de résistance comme de ressources industrielles.

Les faits généralement peu connus

que nous venons d'exposer en nous en rapportant à des témoignages irrécusables, montrent que partout où la Grèce était encore libre, elle le devait à son courage autant qu'aux obstacles naturels qui l'avaient protégée; que partout la politique ottomane avait respecté ce que le sabre n'avait pu détruire. C'était aussi par des considérations d'intérêt, par des raisons d'état, et non par une espèce de tolérance née de leur mépris pour tout culte qui n'était pas le leur, que les Turcs, au temps de l'invasion, avaient consenti au maintien du christianisme sur la terre conquise. Leur arrière-pensée, en faisant aux vaincus cette immense concession, avait été l'espoir d'asservir par des honneurs les chefs de la religion grecque, et d'exploiter à leur profit les croyances religieuses d'un peuple irréconciliable ennemi des doctrines du Koran. Pour la honte du clergé grec et pour le malheur de la nation, cette espérance fut promptement réalisée. Dès la quatrième élection du patriarche, qui, suivant le rescrit de Mahomet II, devait siéger à

Constantinople, la toge, la couronne et la crosse, signes de ce rang suprême parmi les chrétiens, furent obtenues à prix d'argent. Un moine ambitieux, nommé Chilocorabès, fit le premier ce trafic, flétri du nom de simonie, qui bientôt descendit de la chaire patriarcale jusqu'aux derniers degrés de la hiérarchie ecclésiastique, et se perpétua dans l'église grecque [1].

Etant intervenus de cette manière dans la nomination des patriarches, les Turcs avaient créé un département appelé Piscopos-Calémy, pour l'enregistrement et l'obtention du barat ou *exequatur* de tous les archevêques et évêques de l'empire. Ils avaient institué sous le nom de synode un conseil composé de dix évêques métropolitains, qui leur était dévoué et réglait, quant aux formes, l'élection du patriarche. Les intrigues de cette assemblée l'ayant promptement élevée au-dessus de ses attributions primitives, elle pouvait soutenir ou renverser, suivant ses inté-

[1] Voy. Pouqueville, *Voyage en Grèce*, t. IV.

rêts, les patriarches, qui, de leur côté, une fois élus, cherchaient à la dominer ou à lui dérober la connaissance des affaires sur lesquelles elle était appelée à statuer avec eux. Dans ce but ils reversaient sur un synode particulier dévoué à leur personne, composé de leurs créatures prises dans le bas clergé, une partie des attributions du synode épiscopal. Qualifiés par les Grecs de très-saints et de despotes, revêtus du pallium impérial qui rappelait le temps de leur splendeur sous les Césars de Bysance, décorés par les Turcs du titre de grands-juges des chrétiens, et en cette qualité marchant entourés d'une garde de janissaires toujours à leurs ordres, les patriarches n'avaient toutefois qu'une assez mince importance politique, et n'étaient pour cette église grecque, dont ils se disaient les pasteurs et les protecteurs auprès de la Porte, que d'une utilité bien douteuse et dérisoire à certains égards.

Comme ils tenaient à ferme l'impôt sur le culte catholique, et qu'ils devaient chaque année fournir des

redevances énormes au gouvernement turc, les patriarches faisaient de leur côté peser sur toutes les parties du service ecclésiastique et sur les fidèles, en dernier ressort, des droits qui les mettaient à même de satisfaire l'exigence des Turcs, de vivre avec une magnificence sans égale dans tout l'empire, et de se faire promptement une fortune pour le cas toujours prévu où leurs ennemis parviendraient à les faire exiler ou déposer. La principale branche du revenu des patriarches était la vente des prélatures; ils les donnaient au plus offrant, et ce qu'ils tiraient par an de ce seul trafic suffisait pour faire face aux obligations régulières et aux charges éventuelles que leur imposait communément la Porte. Les évêchés et les archevêchés étaient en même nombre qu'avant la conquête, mais variaient en importance et en étendue. Les plus petits et les plus pauvres ne se vendaient point au-dessous de dix mille piastres, et *l'exequatur,* pour quelques-uns des plus considérables, se payait jusqu'à deux cent cinquante mille. Les

prélats, acheteurs de ces diocèses en sous-baillaient des portions aux dignitaires ecclésiastiques d'un ordre inférieur, tels que les archimandrites, les sacellaires et les exarques. Les diverses charges et fonctions dont se composait leur système administratif étaient de la même manière vendues à haut prix. Enfin chaque paroisse, chaque succursale de paroisse appelée par les Grecs *Enorie*, payait au nouvel évêque une sorte de tribut de bienvenue, indépendamment de celui qui devait se payer chaque année sous forme de don volontaire et du droit d'installation auquel était tenu le prêtre chef de la paroisse ou de la succursale.

Tous les ans, les archevêques et évêques faisaient par eux-mêmes ou par un légat ou suffragant, la visite de leur diocèse. C'était alors qu'ils recueillaient les tributs, offrandes, droits de toute espèce dont se composait leur revenu; ils accordaient alors moyennant salaire des dispenses de mariage et différentes immunités, réglaient les affaires contentieuses dans lesquelles les Grecs s'en rappor-

taient à leur arbitrage. Ils faisaient en grande pompe ce voyage, menaient avec eux une nombreuse suite richement montée, et qu'il fallait loger et défrayer dans tous les lieux de leur passage. Ils mangeaient à la table des pachas turcs, ou les recevaient à la leur, cherchant à les surpasser en faste et en sensualité.

Pour suffire à tant d'exigences et de spoliations, il fallait que les habitans des parties de la Grèce déjà pressurées par le régime fiscal des Turcs, trouvassent dans leur industrie ou dans la culture de la terre de bien grandes ressources, sans quoi leur condition eût été malheureuse au-delà de toute mesure; aussi une effrayante dépopulation transformait en solitude les plus riches contrées de la Grèce centrale [1], et conti-

[1] La Macédoine, que la richesse et la variété de ses produits, la beauté de son ciel, la douceur de sa température, le grand nombre de ses rivières, appelaient à une si haute civilisation, était à moitié inculte. Le reste, à cause du système absurde des jachères, produisait peu, ou bien, à cause de la langueur et de l'ignorance des fermiers grecs, ne donnait pas le

nuellement des familles ruinées allaient chercher asile dans les montagnes du nord et de l'occident de la Grèce. Dans ces dernières contrées elles trouvaient à la fois un refuge contre la tyrannie des Turcs et contre l'avidité du clergé grec. En effet, les états républicains dont nous avons parlé avaient traité, au temps de leur pacte avec les conquérans, non-seulement avec l'absolutisme impérial, mais avec l'autorité spirituelle des patriarches et des évêques constitués politiquement par les Turcs. Les mieux situés d'entre ces états avaient obtenu que leurs districts épiscopaux, au lieu d'être régis par des prélats envoyés de Constantinople, seraient gouvernés par des exarques de leur choix et pris parmi les prêtres des montagnes. Ainsi ils n'avaient point à craindre annuellement la visite onéreuse des évêques des basses terres et les avanies des gens de leur suite. Seulement, comme dans certaines consécrations les

tiers des produits possibles. (*Tableau du commerce de la Grèce*, par Félix Beaujour.)

observances du rite grec rendaient indispensable la présence d'un évêque, chaque fois qu'un de ces cas se présentait, on faisait marché avec un évêque des pachaliks voisins, qui, pour un salaire convenu, se rendait au désir des montagnards, et se retirait après la cérémonie achevée.

D'après les mêmes transactions, les montagnards s'étaient complétement soustraits au système particulier d'exactions que faisaient peser sur le reste de la Grèce les couvens de caloyers, prêtres voués au célibat, et dont l'existence, sans lien moral avec la nation au milieu de laquelle ils vivaient, était pour elle une charge et un malheur ajouté à tous ceux qu'il lui fallait supporter. La plupart de ces couvens, dont la fondation était de beaucoup antérieure à la conquête, après avoir été long-temps en butte aux spoliations et aux insultes des Turcs, étaient parvenus, avec l'appui des patriarches, et en s'engageant à payer à ce dernier aussi bien qu'à la Porte des sommes considérables, à faire respecter leur asile. Exploitant la dévotion des

Grecs à certaines reliques, et surtout au bois de la vraie croix, dont tous se déclaraient possesseurs, ils avaient rapidement élevé leurs revenus fort au-dessus des tributs qui étaient la condition de leur existence. Ils possédaient de vastes jardins, de riches vignobles, des maisons de campagne délicieuses; quelques-uns avaient des maisons, à l'image des manoirs féodaux, crénelées, ceintes de fossés, garnies de tours armées de petits canons, et conservant des dépôts d'armes, dont les moines se servaient contre les bandes de klephtes, lorsque ceux-ci venaient faire le ravage sur leurs terres.

Pour peu qu'il eût d'importance, chacun de ces couvens avait dans les grandes villes de la Thessalie, de la Bosnie, de la Servie, de la Macédoine et de la Bulgarie, des résidens qui prêchaient, recueillaient de l'argent, faisaient des guérisons, distribuaient des reliques, et envoyaient annuellement au monastère le profit de leurs extorsions. Il y avait de ces délégués à Larisse, à Tricala, à Janina, Serès, Saloniki, et

dans beaucoup de villes moins considérables. On appelait *metochi* la maison qu'ils habitaient dans ces villes; et c'était une espèce de caravanserail où se rendaient de toutes les parties de la Grèce, et même de l'Asie-Mineure, de la Palestine et de l'Egypte, les envoyés des couvens les plus renommés. Ces moines voyageurs parcouraient quelquefois le pays en missionnaires, et ne faisaient pas moins bien leurs affaires que ceux qui s'établissaient dans les villles.

Rarement les caloyers commissionnés par des monastères poussaient leurs reconnaissances jusque dans le Pélion, le Pinde, l'Olympe et les monts Agrapha, où d'ailleurs il n'y avait point de délégués stationnaires, ni de *metochis* pour les héberger au passage; mais ils réussissaient quelquefois à surmonter la répugnance qu'éprouvaient pour eux les montagnards, en se déclarant porteurs de reliques qu'ils savaient en vénération dans le pays où ils entraient. Ils intéressaient à cette fraude l'esprit patriotique, et les idées religieuses des klephtes et des armatolis, dont ils avaient

tout à craindre, en exposant publiquement les prétendues reliques de tel guerrier dont la mort était célébrée par les chants nationaux, ou de tel papas des montagnes dont les traditions locales avaient fait un martyre des Turcs. Les moines parvenaient ainsi à vendre leurs reliques et à tirer de l'argent des montagnards, mais jamais, comme dans le reste de la Grèce, à remplacer dans ses fonctions sacerdotales le prêtre né et marié dans un village, et communément entouré de la vénération et de l'amour des habitans.

Il y avait bien aussi dans les basses terres des papas, pères de famille, agriculteurs, et considérés par les Grecs comme leurs amis naturels; mais ceux-ci, ne pouvant donner aux évêques ou à leurs suffragans, pour le bail annuel des églises et des énories qui, dans l'origine, leur avaient appartenu sans qu'ils les achetassent, des sommes aussi fortes que celles qu'offraient les caloyers, étaient communément forcés de céder leurs droits à ces intrus. Dans les

lieux où les habitans s'étaient cotisés pour mettre leurs papas à même de soutenir la concurrence des caloyers, et l'avaient emporté en suroffrant auprès de l'évêque, les prêtres non mariés se liguaient contre la population, entraient, escortés de soldats turcs, dans les églises et interrompaient le service divin. Ils pénétraient de force dans les maisons, y récitaient les prières, et faisaient les lustrations d'usage au commencement de chaque mois. Les habitans avaient beau protester que cette cérémonie, qu'on appelait l'*agiasmos*, avait été déjà faite par le papas du lieu, ils les forçaient à payer l'*adeti* ou l'impôt de l'agiasmos; et en cas de refus ou même d'impossibilité de les satisfaire, faisaient enlever les meubles, les ustensiles de ménage, les instrumens aratoires, par les soldats turcs qui les escortaient, et qui accompagnaient cette spoliation des plus brutales violences [1].

[1] Ces détails monstrueux ne seraient pas crus s'ils n'étaient racontés par M. Pouqueville, qu'on ne saurait accuser d'être l'ennemi du *sacerdotisme*. Mais nous ne saurions les appuyer par

Est-ce excuser les caloyers grecs et toute cette hiérarchie de déprédateurs

aucun fait particulier. Au reste, si l'on nous trouvait trop sévères ou si l'on suspectait notre exactitude dans ce que nous avons dit du clergé grec, que l'on écoute le langage attribué à un de leurs archevêques par un écrivain qui a sincèrement l'intention d'excuser les prêtres de l'orthodoxie. Dans son Essai sur les Fanariotes, M. Zallony introduit comme son interlocuteur un prélat, son ami, qu'il appelle même un saint évêque, et qui parle ainsi : « Notre position est » telle, que nous ne pouvons être reponsables » des surcharges qu'éprouvent nos chrétiens » raïas, et que, si le clergé dévore une partie » de leurs revenus, et s'il prêche des maximes » peu conformes au sens commun, c'est qu'il y » aurait un véritable danger pour lui à ne le » pas faire. Nous payons ; il faut qu'on nous » paie. Nous obéissons ; il faut qu'on nous » obéisse. Si nous voulions nous refuser aux » volontés tyranniques de ceux qui dirigent » tout, nous empirerions sans contredit le sort » des raïas ; et, quoique ce principe ne soit pas » très-évangélique, il faut savoir faire un mal » pour qu'il en résulte un bien. C'est la fin de » cette pensée qui soulage notre conscience. » Cette apologie et surtout le sophisme qui la termine, nous font l'effet de l'accusation la plus sanglante.

qui remonte jusqu'au patriarche lui-même, que d'alléguer la nécessité où ils étaient de faire face à des avanies onéreuses de la part des Turcs? Et si les Grecs ont toujours haï les prêtres non mariés, s'ils ont toujours considéré leurs supérieurs ecclésiastiques comme les instrumens du despotisme ottoman, est-ce un tort qu'on puisse sérieusement leur reprocher? Si d'ailleurs toute leur affection s'est tournée vers le clergé séculier, si dans les temps les plus malheureux toute leur confiance a été pour ces papas qui les consolaient, qui partageaient leurs peines, leurs charges de toute nature et jusques aux corvées imposées par les Turcs, jamais reconnaissance fut-elle un retour plus légitime et plus sacré? On accuse ces papas d'ignorance, parce qu'ils ne prêchent point au peuple des dogmes que, dans leur simplicité ou dans leur bonne foi, eux-mêmes ne sauraient admettre; mais leur vie, exemple infatigable de résignation, de désintéressement, de courage et d'humilité, a maintenu dans les voies du christianisme une

nation que la tyrannie des Turcs, l'avarice et l'insolence des prêtres orthodoxes, en eussent immanquablement détachée.

L'ambition par qui s'expliquent tant de nobles actions humaines, le fanatisme qui exalte et développe à un si haut degré toutes les facultés de l'énergie, étaient des mobiles étrangers aux papas grecs, car l'espoir de s'élever dans l'ordre des dignités ecclésiastiques leur était fermé; ils étaient mariés et pères de familles; et ce qui faisait le plus grand charme de leurs vertus, c'était qu'elles étaient simples, faciles; qu'elles tenaient à leurs habitudes et non à un système rigoureux de pratiques et d'austérités. Dans les pays où régnait le clergé non marié, les papas en possession d'une église ou d'une simple chapelle étaient nécessairement très-pauvres, puisqu'après s'être ruinés pour payer leur ordination et leur cure, il leur fallait payer deux fois l'an à l'évêque diocésain une redevance proportionnée au revenu présumé de leur église. Or ce revenu, arbitrairement

évalué par le métropolitain, consistait dans une faible rétribution en argent, qui accompagnait l'offrande des pains, et dans l'allocation de quelques sacs de grain sur les produits de la commune. Aussi, trop humiliés, trop foulés pour pouvoir exercer avec indépendance leur ministère de charité, les papas étaient souvent obligés de se retirer, d'abandonner le sacerdoce pour ne point exposer leurs villages à des vexations dont eux seuls étaient le but; et de leur côté, les villages grecs, préférant à l'arbitraire un système d'exactions onéreux, mais régulier, finissaient par se placer sous la protection des métropolitains et prenaient des caloyers pour pasteurs.

Du moins, dans les pays où les soldats turcs n'avaient point accès et ne pouvaient prêter main forte aux caloyers, les papas grecs exerçaient dans toute sa plénitude leur ministère de charité et jouissaient de tout l'ascendant de leurs vertus simples. Ils ne recevaient point de salaire, mais n'achetaient pas non plus l'église qu'ils desservaient, et

ne payaient aucune rétribution à l'exarque qui représentait parmi eux le métropolitain. Dans chaque paroisse il y avait un certain nombre de papas surnuméraires, parmi lesquels on choisissait un successeur à celui que la mort enlevait à ses fonctions. Dans quelques cantons il y avait des familles entièrement vouées au sacerdoce, et qui l'exerçaient héréditairement. Parmi ces papas, les connaissances indispensables à l'exercice du sacerdoce se conservaient par tradition, mais se bornaient à savoir lire, écrire, à entendre un peu de grec ancien, ce qui constituait aux yeux des montagnards une assez grande habileté. Aussi les papas intervenaient-ils comme secrétaires, comme conseillers ou comme arbitres dans toutes les transactions entre leurs paroissiens; souvent l'estime et l'affection de ces derniers les élevaient aux fonctions de démogérontes, qui ne leur faisaient point négliger celles de pasteurs du peuple. Mais entre leurs mains le culte avait beaucoup perdu de ses formes extérieures, il était devenu l'expression d'une sorte de théisme mêlé

aux dogmes les plus simples et aux traditions les plus poétiques du christianisme. Le prêtre montagnard rassemblait le soir, après les travaux du jour, les villageois dont il avait partagé la fatigue, et faisait en plein champ la prière d'usage. Les jours de fêtes et dans les grandes solennités, la célébration avait lieu dans les temples; elle était courte, et la plus grande partie du jour se passait en réjouissances et dans le parvis même de l'église. Le papas avait sa place à la table, et souvent était l'un des plus joyeux convives. Il dansait aussi lorsque l'âge ne le forçait point à s'asseoir parmi les vieillards, et si cette conduite était pour les caloyers un objet de scandale, elle ne le rendait ni moins cher, ni moins respectable aux yeux des paysans, qui ne concevaient pas que la sagesse pût consister à paraître triste en public et à se cacher pour se réjouir.

De cette liberté presqu'absolue des montagnards, aussi bien dans la vie politique que dans l'exercice de leur culte, il s'ensuivait qu'ils pouvaient à

leur gré, ou du moins en payant certaines taxes, embellir, réparer leurs églises, même en construire de nouvelles. Dans les basses terres, au contraire, il fallait un firman de la Porte pour élever la moindre chapelle; celles des églises qui n'avaient point été changées en mosquées tombaient en ruines, sans que les villages à qui elles appartenaient entreprissent de les réparer, soit par la crainte de passer pour riches aux yeux des Turcs, soit parce que ceux-ci y mettaient empêchement. Cette loi de destruction des conquérans ne tombait pas seulement sur les édifices consacrés à un culte ennemi, mais sur ceux qui n'étaient que de simple utilité publique, ou même d'un usage indispensable, comme les grands chemins, les ponts, les fontaines, les aqueducs; et, grâces à cet absurde système, des plaines, autrefois traversées par des canaux qui y portaient la vie et la fertilité, sont devenues d'incultes déserts; des torrens et des fleuves, long-temps contenus par des digues, ont envahi les campagnes et

les ont transformées en vastes marécages. Ces pays, devenus insalubres, ont été dépeuplés par des maladies ou par la désertion forcée des habitans.

L'état politique des diverses contrées de la Grèce centrale, tel que nous venons de l'exposer, ayant été fixé à des époques voisines l'une de l'autre et toutes peu éloignées du temps de la conquête, n'avait presque point varié depuis lors. Il n'en avait pas été ainsi des provinces excentriques, telles que la Morée, la Moldavie, la Valachie, et des îles de l'Archipel, qui n'étaient tombées qu'assez tard, et après différentes vicissitudes, sous la domination des Turcs. La première de ces contrées, ainsi que nous l'avons dit, avait été défendue par les Vénitiens, soit en totalité, soit en partie, jusqu'au temps où le traité de Passarowitz les avait forcés de l'abandonner pour jamais. Une nouvelle ère d'esclavage, dit l'historien de la Régénération de la Grèce, effaça bientôt cette domination vieillie, et toutefois abhorrée des Moraïtes. De cette foule de marquisats, de comtés, de baronies,

apanages pompeux de la noblesse vénitienne, les nouveaux envahisseurs formèrent un grand sangiac, ou drapeau, qui fut le plus considérable des gouvernemens de la Grèce. Le dénombrement des habitans chrétiens fait par les Turcs au moment de leur prise de possession donna pour résultat soixante mille chrétiens mâles, depuis l'âge de douze ans jusqu'à l'extrême vieillesse: base de laquelle on peut conclure que, d'une population qui avait autrefois couvert la presqu'île de plus de deux millions d'habitans, il restait à cette époque environ deux cent mille têtes [1].

Sous le gouvernement des Mahométans, à la faveur d'une profonde paix, et par l'effet naturel des mariages, les Grecs ne tardèrent pas à se trouver plus nombreux qu'ils ne l'avaient été au moment de la cession de leur pays au sultan. Ceux que les fureurs de la guerre, au temps des Vénitiens, avaient forcés à fuir la Morée y revenaient

[1] Voyez Pouqueville. *Voyage en Grèce*, tome V.

chercher la terre natale. Ce n'était pas que les Turcs fussent dans ce pays différens de ce qu'ils étaient ailleurs; mais du moins les beys et les agas, qui avaient succédé aux gentilshommes vénitiens, traitaient les Moraïtes comme des animaux utiles, tandis que les Vénitiens, sentant ce pays prêt à leur échapper à toute heure, avaient paru prendre à tâche de ne laisser aux Turcs qu'une terre déserte et couverte de ruines, et avaient signalé les dernières années de leur domination par un système trop habilement concerté de tyrannie, d'attentats et de spoliations.

L'institution des armatoles qui, au temps du traité de Passarowitz, était dans toute sa vigueur depuis la rive droite du Vardar jusqu'aux confins méridionaux de la Livadie et de l'Attique, ne passa point avec la domination des Turcs dans la Morée; l'isthme de Corinthe fut toujours son extrême limite au midi de la Grèce. On ne trouve pas non plus en Morée de traces de ces capitulations locales qui, dans le reste de la Grèce, modifiaient de diverses

manières la domination des Turcs. Une seule peuplade en Morée avait conservé sa liberté, non comme concession de la part des vainqueurs, mais comme le droit d'un indomptable courage adapté à des localités d'un accès plus difficile que ne l'étaient même les contrées montagneuses du nord et de l'occident de la Grèce. Cette peuplade habitait le Magne, qui répond à l'ancienne Eleuthero-Laconie; elle se vantait de descendre des Spartiates; prétention repoussée par beaucoup de ceux qui ont vu de près cette race d'hommes[1], et qui lui reprochent de ne connaître, au-delà de son petit territoire, ni amis ni ennemis, ni frères de religion ni compatriotes.

[1] Dans son Itinéraire de Paris à Jérusalem, ouvrage d'une autorité assez mince quand il s'agit de données positives, M. de Châteaubriand a dit qu'il n'avait pu reconnaître dans les Maïnotes les *vertueux descendans des Spartiates;* et cela est moins étonnant que l'idée d'aller chercher au dix-neuvième siècle des Spartiates dans les montagnes de l'ancienne

Du moins il est vrai de dire que les Maïnotes ont toujours été en guerre d'une férocité peu commune; que dans leurs barbares préjugés c'est une aussi grande lâcheté de faire quartier à l'ennemi vaincu que de fuir devant lui; que, comme les Klephtes de la Grèce occidentale, ils n'ont jamais distingué dans leurs incursions sur le pays soumis les Grecs réduits à la condition de raïas des oppresseurs turcs. Plus complétement libres que les Klephtes,

Laconie. M. Pouqueville a fait de cette phrase le texte d'un portrait qui n'est que le jeu d'une plume exercée, et que nous n'avons pu admettre comme document historique, malgré la confiance que méritent généralement les renseignemens qu'il fournit sur la Grèce. Les traits odieux sous lesquels M. Pouqueville peint les Maïnotes laissent voir une recherche d'effet peu compatible avec l'équité. Un voyage fait par l'Anglais Walpole, dans le Magne, avec l'intention d'observer une race d'hommes jusque là mal connue, dont on a trop loué le courage et trop exagéré les excès, nous a paru offrir une appréciation judicieuse du caractère et des mœurs des habitans du Magne, et nous l'avons suivie.

et aussi plus impitoyables pour ceux de leurs compatriotes qu'ils regardaient comme des esclaves volontaires, ils se sont fait également détester de ces derniers, et des Turcs humiliés de leurs vains efforts pour les soumettre. Ainsi la plupart des voyageurs, en parlant des Maïnotes comme d'un peuple de brigands, sans dieux, sans entrailles et sans foi, n'ont fait que répéter ce que disaient de concert les autorités turques, et les raïas grecs, également maltraités par ces farouches voisins. Toutefois la constitution intérieure des Maïnotes mérite d'être observée, et peut donner de ce peuple une idée plus avantageuse, si l'on en croit le savant Anglais dont nous suivons ici les traces. Le mode d'existence sociale établi parmi eux depuis une haute antiquité est le même que celui qui de temps immémorial a régi les montagnards de l'Ecosse. Le pays est divisé en districts d'inégale grandeur, dont chacun est la propriété héréditaire d'une tribu ou grande famille. Le capitaine ou chef de cette espèce de clan fait sa résidence dans une

grande métairie fortifiée, qui pendant la paix est le chef-lieu du district, et devient le refuge des habitans en temps de guerre. Chaque membre de la tribu a sa portion de terre et paie comme redevance au capitaine un dixième de ce qu'elle produit chaque année. Le capitaine a d'ailleurs sur les terres de la communauté un petit domaine cultivé par ses domestiques particuliers; il est juge naturel et chef politique de tous les membres de la tribu; et c'est lui qui les commande à la guerre. Les capitaines ou *chieftains* du Magne sont tous indépendans l'un de l'autre, mais ils reconnaissent un chef de guerre nommé par eux-mêmes, et dont toutes les fonctions politiques dans l'intérieur du pays se bornent à une sorte d'arbitrage et à la faculté de présider l'assemblée générale des chefs de tribu. Quoique le voyageur dont nous analysons ici la relation n'ait visité le Magne que vers la fin du siècle dernier, nous pouvons juger de l'ancienneté de ces institutions par leur caractère même. Elles avaient résisté à la domination véni-

tienne, et les Turcs, les trouvant si fortement attachées à la nature du sol et à l'esprit national des Maïnotes, n'essayèrent point de les détruire. Pour conserver une ombre de suprématie politique sur les Maïnotes, la Porte confirmait d'ordinaire par un firman l'élection du chef de guerre choisi par eux et lui donnait le titre de bey, ce qui ne changeait rien aux dispositions hostiles des Maïnotes à l'égard des Turcs, et ne les empêchait pas de piller et de ravager tous les districts mahométans voisins de leurs montagnes.

Le fertilité du Magne est si peu en proportion avec le nombre de ses habitans, que ceux-ci ont toujours été forcés de tirer du dehors les choses les plus nécessaires à la vie. Pour se les procurer, ils faisaient sur certaines plages un commerce assez considérable avec le littoral des autres parties de la Grèce, avec les îles, et même avec le continent de l'Asie-Mineure. Ils portaient dans ces divers pays de l'huile, de la soie, quelques produits d'une industrie grossière, et recevaient en

échange du maïs, du froment, du riz et des légumes secs. Ils faisaient ordinairement ce commerce comme contrebandiers, violant partout les lois de la police et des douanes turques. Dans les années où ce trafic ne suffisait pas à leurs besoins, ils achetaient de la Porte elle-même, au moyen de quelques soumissions et d'un tribut en argent, les provisions qui leur étaient nécessaires. Mais leur ressource habituelle et en quelque sorte de prédilection générale était le pillage par mer et par terre, et ils parvenaient à l'exercer malgré tous les efforts des Turcs pour les resserrer dans leurs montagnes. Leurs côtes, toutes bordées de petites anses protégées par des rochers et par des vents qui en défendent l'accès, recélaient une quantité considérable de petits vaisseaux qui bravaient la vigilance des croisières et échappaient à toutes les poursuites. Il n'y avait pas en Morée une pointe de terre sur laquelle n'abordassent ces hardis canots qui, montés par une vingtaine d'hommes, parcouraient à la rame aveo une étonnante rapidité des distances considérables. Les

Maïnotes surprenaient ainsi au milieu de la nuit des villages de Turcs et de raïas, enlevaient tout ce qu'ils pouvaient prendre, et souvent égorgeaient sans combattre, et ravageaient pour le seul plaisir de détruire.

Cette férocité de mœurs s'alliait pourtant chez les Maïnotes avec des croyances et des pratiques religieuses; mais leurs prêtres, communiquant rarement avec ceux des basses terres de la Morée, et portant eux-mêmes beaucoup plus souvent l'épée que la croix, avaient perdu jusqu'aux traditions de l'Evangile. Ils s'étaient faits les grossiers apôtres d'une morale appropriée au genre de vie que menaient les Maïnotes. Il paraît que ces prêtres, dans la sincérité de leurs préjugés, remerciaient le Dieu qui livrait aux épées des Maïnotes ou des paysans sans défense, ou des voyageurs imprudens [1], et que, semblables aux prêtres d'Israel, ils consacraient sur l'autel la dîme des plus honteuses dépouilles.

[1] Si l'on en croit M. E. Walpole, c'est à

L'attachement des Maïnotes à ce christianisme si horriblement défiguré, leur dévotion au dieu de sang que se forgeaient leurs imaginations familiarisées avec l'homicide, portaient le même caractère

tort qu'on a accusé les Maïnotes d'être inhospitaliers. Cela était vrai, dit-il, pour les voyageurs qui se hasardaient à entrer dans le pays sur la simple autorisation des gouverneurs turcs, et escortés de janissaires. Ceux-là couraient risque de la vie. Mais les voyageurs recommandés au chef ou au simple membre d'une tribu étaient accueillis comme frères, et l'on était étonné, dit M. Walpole, en arrivant parmi ces hommes dont la réputation de férocité effrayait de loin, de se voir l'objet de leurs soins, d'être entouré des prévenances et des attentions les plus délicates. L'hôte du chef ou d'un membre d'une tribu était placé sous la sauve-garde de la tribu tout entière; il était conduit ainsi de tribu en tribu, bien escorté et partout traité avec magnificence et solennité. Ce que M. Walpole raconte du voyage qu'il fit lui-même parmi les tribus maïnotes, est très-loin de l'idée qu'on a généralement de ce peuple; mais après tout, ce qui n'étonne point de la part des Arabes du désert, ne doit point étonner de la part des montagnards grecs.

d'énergie qui distinguait leurs affections patriotiques. Leur haine à mort contre les Vénitiens venait de ce que ceux-ci avaient plusieurs fois tenté de renverser leur culte et d'y substituer le catholicisme latin. Au plus fort des succès du fameux doge Morosini, sous le règne de Soliman II, une mission latine appuyée de soldats vénitiens ayant détruit quelques-unes des églises des Maïnotes, ces derniers, réfugiés aux parties les plus âpres de leurs montagnes, envoyèrent un des leurs à Constantinople porter la soumission du pays, et demander un chef national et des secours contre les Vénitiens. Le sultan tira du bagne un chef maïnote, nommé Liberius, qui depuis quelques années était esclave; et Liberius reparut dans le Magne avec le titre de vayvode et la pelisse, l'épée, la massue, signes de l'investiture donnée par le grand-seigneur. Toutes les tribus maïnotes, réunies à sa voix, chassèrent les Vénitiens de l'ancien pays de Laconie, et soulevèrent, au nom de la cause divine, une partie de la Morée. Ce fait

est presque le seul qui nous ait paru appartenir à l'histoire des Grecs dans la guerre entre les Vénitiens et les Turcs dont leur pays était le théâtre[1].

Ici se bornent les renseignemens qu'il nous est possible de fournir sur l'état de la Morée pendant la période de la domination des Turcs qui suivit l'entière expulsion des Vénitiens. Les événemens qui dans la seconde moitié du dix-huitième siècle faillirent lui enlever cette presqu'île attirèrent de nouveaux et d'affreux malheurs sur les habitans et changèrent encore une fois l'aspect moral du pays. Nous raconterons ces événemens avec détail; mais nous sommes forcés de nous écarter de cette époque si voisine de la révolution actuelle, pour achever l'exposition

[1] Cependant M. Raffenel, dans son Histoire des Grecs modernes, faisant partie de la Bibliothèque du dix-neuvième siècle, a tiré bon parti de cette guerre des Vénitiens et des Turcs. Ceux qui n'ont pas le temps de compulser les volumineuses histoires de Venise et de l'Empire ottoman en trouveront dans le livre de M. Raffenel un précis fort bien fait et plein d'intérêt.

qui doit la précéder. La condition politique des provinces de Moldavie et de Valachie, des îles de l'Archipel, reste à faire connaître; et d'abord il faut parler d'une population dont la haute fortune s'est liée à la destinée de la plupart des provinces grecques, et spécialement de la Moldavie, de la Valachie et des îles; nous voulons parler des Grecs habitans du quartier de Constantinople appelé le Fanar.

Favorisés par l'ignorance, l'incapacité des Turcs, et par cet article du Khoran qui interdit aux croyans l'étude des langues en usage parmi les infidèles, les Grecs du Fanar, après la prise de leur ville, avaient trouvé moyen de faire valoir leur supériorité intellectuelle, et s'étaient rendus promptement nécessaires aux conquérans en les servant comme interprètes, comme traducteurs, et aussi comme écrivains, gens d'affaires, intendans, tous emplois qui se désignaient collectivement par le nom de grammatikoi ou grammatistes. Ils n'étaient pas, dans le principe, distingués des esclaves et des domestiques

attachés à la personne des ministres, des hauts fonctionnaires et des riches particuliers; mais, sous le règne de Mahomet IV, et, vers l'année 1670, un Grec nommé Panayotaki ou Panagioti, ayant persuadé à quelque ministre ottoman qu'il était dangereux pour la Porte de se fier, dans ses relations avec les puissances européennes, aux traductions que présentaient des interprètes étrangers [1], parvint à faire créer pour lui la charge de drogman du divan, ou interprète du conseil des ministres otto-

[1] Un siècle après la conquête de Constantinople, les Ottomans, quoique maîtres d'une partie du cours du Danube, n'avaient encore de relations diplomatiques qu'avec celles des puissances européennes que le voisinage exposait aux atteintes de leurs armes; les Vénitiens, dès l'année qui suivit la chute du dernier des Paléologues, avaient fait un traité de commerce avec Mahomet II, et obtenu de lui qu'un bayle ou ambassadeur vénitien résiderait à Constantinople. Les deux puissances s'étaient mutuellement engagées à ne donner ni appui ni asile aux ennemis l'une de l'autre. La Hongrie, la Pologne, l'Empire germanique, sans cesse menacés par les Turcs, conclurent de nécessité

mans. Ce fut une carrière ouverte à l'ambition des familles grecques du Fanar, et qui s'agrandit rapidement devant elles. Nous ne pouvons entrer dans le récit des intrigues qui, en moins d'un demi-siècle, c'est-à-dire de 1670 à 1711, les portèrent de l'emploi de drogmans de la Porte au rang de princes ou hospodars de la Moldavie et de la Valachie. Les événemeus politiques qui favorisèrent ces intrigues sont tous extrêmement connus.

On sait que l'énergique résistance des deux provinces de Moldavie et de Valachie, après avoir lassé les efforts

quelques trêves avec eux; mais la France fut la première qui chercha leur amitié et leur alliance. Le roi chevalier François Ier, qui avait dû à sa politique intérieure de faire brûler vifs quelques hérétiques, dut à la politique extérieure d'envoyer une ambassade au sultan Soliman II; à la suite de cette démarche et vers l'an 1535, un Français, nommé Laforêt, arriva à Constantinople comme résident; ce qui contribua beaucoup à relever ce métier d'interprète exercé par les Fanariotes.

des deux sultans Bajazet II et Selim Ier, cessa tout-à-coup à la mort du fameux Etienne, leur prince, dont les volontés testamentaires prescrivaient une soumission conditionnelle à la Porte. Soliman II signa à Bude, en 1529, la capitulation en vertu de laquelle les Moldaves et les Valaques devaient conserver le libre exercice de leur culte, leurs lois, l'administration de leurs finances, et le droit de se choisir des princes vassaux de la Porte, et tirés de la classe des boyards, qui formait parmi eux une antique et puissante aristocratie. L'élection du prince devant être confirmée par la Porte, l'approbation se payait assez cher par celui qui avait réuni les suffrages; le don qu'il était obligé de faire au grand-visir et aux membres du divan s'élevait quelquefois à 50, 60, 100,000 ducats, et même au-delà; les deux provinces devaient en outre payer annuellement un tribut de 4,000 piastres. Cette condition de l'approbation de la Porte changeait d'ailleurs en souveraineté réelle le droit

de souveraineté dont Soliman II avait paru se contenter; car chacun des candidats présentés au vote de l'assemblée des boyards faisait secrètement à la Porte des soumissions et des promesses subversives des droits du pays. Le candidat élu était souvent forcé de remplir ses engagemens envers la Porte, qui d'ordinaire avait exigé, avant de se prononcer pour lui, qu'il livrât en otage quelqu'un de ses fils ou de ses parens; il se trouvait alors exposé à toute la haine de ses compatriotes. Les circonstances politiques forçaient quelquefois les Moldaves et les Valaques à combattre pour les Turcs contre leurs ennemis septentrionaux; souvent aussi ils s'unissaient à ces derniers pour secouer le joug de la Porte. Tous les efforts de cette nature qui furent tentés par les chefs nationaux de la Moldavie et de la Valachie échouèrent, et furent punis par des contributions extraordinaires, et par le séjour d'armées turques, qui semblaient avoir pour mission de changer un pays fertile et richement cul-

tivé, en solitudes incultes et désolées [1].

La Moldavie et la Valachie, rarement unies de vues et de résistance contre la Porte, s'exposaient souvent à l'intervention des Turcs et même des puissances du Nord dans leurs mutuelles animosités. Lorsqu'en 1711, le roi de Suède Charles XII, réfugié en Turquie, détermina le sultan Achmet III à déclarer la guerre au czar des Russies, ce dernier se hâta d'envoyer vers le Danube un de ses lieutenans, le maré-

[1] Le séjour ou simplement le passage d'armées turques était pour les autres provinces de la Grèce une calamité. La nouvelle du passage d'un détachement de cinquante hommes suffisait pour obliger les habitans d'un village à fuir vers les montagnes. Non-seulement les habitans étaient forcés de nourrir, d'héberger les soldats turcs; il fallait qu'ils satisfissent à toutes leurs exigences ou s'exposassent aux plus mauvais traitemens; et lorsque cette soldatesque ottomane quittait un lieu dont elle avait épuisé les ressources, elle exigeait une rétribution qu'une loi stupide nommait l'indemnité des dents, indemnité due par tout Grec ou Musulman dont les mâchoires s'étaient fatiguées à broyer les provisions du raïa.

chal Cheremetef, chargé de réunir contre la Porte les deux provinces de Moldavie et de Valachie alors divisées par la rivalité des deux vayvodes Constantin Brankoven et Démétrius Cantemir. Le maréchal s'étant prononcé pour ce dernier, lui avait promis au nom de son maître de rendre héréditaire dans sa famille la dignité de vayvode et de garantir à sa nation les priviléges que lui avait enlevés la Porte. Cantemir, séduit, se fit l'allié des Russes; mais après l'issue honteuse pour ces derniers de la campagne du Pruth, la Moldavie et la Valachie, abandonnées au ressentiment des vainqueurs, perdirent le droit d'élire leurs princes, droit que la souveraine volonté du czar des Russies leur eût également enlevé, aux termes de son alliance avec Cantemir. Les familles grecques du Fanar obtinrent le privilége de fournir désormais des princes à la Moldavie et à la Valachie.

La perte du droit d'élire leurs vayvodes fut d'abord le seul changement dans la condition politique des deux

provinces; mais les hospodars fanariotes, jugeant qu'ils ne pouvaient se maintenir dans ce rang suprême qu'en humiliant l'ordre noble des boyards, jusque là en possession de nommer et de fournir des vayvodes, incorporèrent à cette aristocratie, naturellement fière de sa haute existence et jalouse de ses privilèges, des Grecs du Fanar, qui se paraient de noms historiques, et ne rappelaient que trop bien par leurs manières avilies et déliées, par leurs habitudes d'intrigue et d'adulation, les courtisans grecs du Bas-Empire. Toutes les charges, toutes les fonctions administratives furent dévolues à ces étrangers. Des corps d'Albanais mercenaires que commandaient aussi des Fanariotes, remplacèrent les milices nationales dispersées ou désarmées. Le clergé du pays, bien qu'attaché fortement à l'église d'Orient, avait été supplanté lui-même par des caloyers et des évêques grecs. Un innombrable essaim d'exacteurs religieux de tous les ordres et de tous les rangs s'était jeté sur ce pays, que l'orthodoxie grecque

trouvait pour la première fois moyen d'exploiter. Dans toutes les divisions du pouvoir, dans le gouvernement comme dans l'administration de la justice, c'était la plus impitoyable de toutes les tyrannies, celle qu'exercent les renégats politiques au profit d'une domination étrangère.

Toutefois, relativement à cette tyrannie des Fanariotes, la seule différence qu'il y eut entre le sort de la Moldavie et de la Valachie, et celui des autres provinces de l'Empire, c'était qu'ici l'action des Fanariotes était livrée à la plus hideuse évidence; tandis que partout ailleurs elle était occulte, et pour cela n'était ni moins active, ni moins puissante; car c'est un fait tout récemment établi par l'un de nos écrivains les plus distingués, que, partout où les Fanariotes ne commandaient pas par eux-mêmes, les Turcs commandaient pour leur compte [1]: s'ils n'exerçaient pas ex-

[1] M. de Sismondi a fourni, d'après des communications orales avec un Fanariote qui a joué un grand rôle, l'explication de ce système

clusivement en Macédoine, en Thessalie, en Attique, les fonctions de pachas, d'agas, de cadis, de vayvodes, c'est que les Turcs établis dans ces pays parmi les raïas grecs n'eussent pas voulu se soumettre à leur autorité; mais en Moldavie et en Valachie, où il n'y avait que des chrétiens, ils aimaient mieux tyranniser de leurs propres mains que de payer des gouverneurs et des magistrats turcs. Ainsi dans cette spoliation permanente qui avait été l'unique gouvernement en Grèce depuis la conquête, c'étaient les Fanariotes qui, grâces à des talens et à des facultés tout-à-fait étrangères aux Turcs, avaient tiré les plus gros profits; les fortunes de leurs négocians et de leurs banquiers étaient colossales, et c'était sur elles que reposaient toutes les ressources financières et tout le crédit du gouvernement turc. Qu'on juge donc de leur importance aux yeux de

qui semblait enveloppé d'impénétrables voiles. Nous suivons cet exposé, dont l'exactitude nous a d'ailleurs été garantie par des Grecs qui ont vu de près toutes ces machinations.

ce gouvernement qui n'a rien qui ne s'achète, et dont la vénalité a crû en proportion du dépérissement de ses forces. Ainsi dans ce dernier siècle l'enchère publique, par laquelle on avait alloué dans l'origine les offices civils et les commandemens militaires, n'avait plus lieu, mais tous ceux qui aspiraient à un emploi adressaient au grand visir une soumission pour le revenu total de deux années, et celui-là était préféré à ses concurrens qui joignait à sa soumission le présent le plus considérable pour le ministre. Les banquiers fanariotes [1], d'abord employés comme cautions ou courtiers dans ces transactions, se mirent sur les rangs eux-mê-

[1] Nous désignons ainsi la généralité des chrétiens banquiers à Constantinople. Beaucoup d'entre eux étaient Arméniens et se trouvaient ainsi portés, autant par cupidité que par haine nationale contre les Grecs, à payer toutes les vexations exercées à leur profit par les gouverneurs turcs. Il est juste de modifier par cette observation les reproches adressés par M. de Sismondi, d'une manière trop exclusive, aux négocians ou banquiers grecs.

mes en qualité de soumissionnaires, et furent préférés aux Turcs, parce que leurs fortunes étaient généralement mieux établies et plus considérables; que leur habileté, leurs ressources en affaires, surtout la discrétion absolue que leur imposait la dépendance, offraient aux ministres ottomans de plus sûres garanties.

Lors donc que les banquiers fanariotes furent en possession de soumissionner tous les emplois, ce fut à eux que s'adressèrent les seigneurs turcs qui n'avaient pu soutenir leur concurrence auprès des visirs. Celui qui prétendait au gouvernement d'une province, au commandement d'une forteresse ou au patronage d'une ville maritime, trouvait chez un des banquiers affidés du visir le firman de la Porte nécessaire à son installation. Le nom du porteur était en blanc sur ce firman, qui attestait d'ailleurs que les conditions fiscales pour l'obtention de l'emploi avaient été remplies vis-à-vis du trésor impérial par le banquier. Le Turc s'engageait alors, soit en qualité

d'associé du banquier, soit comme son prête-nom, ou bien, pour un salaire convenu, et alors, si l'on peut ainsi dire, comme le gendarme du Fanariote, à faire rentrer ce dernier dans ses avances, puis il partait pour la province, muni du firman qui le déclarait mousselim, vayvode ou pacha. Le banquier ne demandait de la part de l'officier turc ainsi commandité par lui que de *l'énergie;* pour de l'habileté, de l'ordre, de la probité dans le maniement des deniers qui devaient être arrachés à la province, c'était l'affaire d'un commis, Grec de nation et de religion, qu'il apostait auprès du gouverneur en qualité de grammatiste ou de secrétaire. C'était ce dernier qui administrait réellement; le Turc n'était là qu'un épouvantail stupide destiné à faire trembler les malheureux raïas, et à intimider les Musulmans, qui se fussent refusés à obéir à des chrétiens. Ainsi les pachas, les beys, les vayvodes étaient généralement cruels par métier; ce n'était qu'en se distinguant par leur férocité qu'ils pouvaient se faire rechercher par les

négocians, et faire avec ceux-ci des marchés lucratifs.

Les emplois de cadis, qui se distribuaient chaque année, par milliers étaient également à la discrétion des banquiers du Fanar. Ce n'était pas du visir, mais du mufti, chef de la religion et de la loi, qu'ils les achetaient. Le mufti, qui, dans l'immense latitude de ses attributions, disposait de toutes les places de judicature de l'empire, cédait à un fanariote toutes les nominations en blanc et acquittées. Ces nominations étaient autant d'effets de commerce sur lesquels le banquier trouvait à emprunter les sommes nécessaires pour livrer au mufti les avances convenues. Mais ce n'était pas là ce qu'il y avait de plus immoral dans cet infâme jeu de bourse : des mains du banquier les nominations passaient dans les provinces entre celles de traitans subalternes, qui, pour les porter à un plus haut cours, envoyaient dans les villes et les villages des émissaires qui se mettaient au fait de toutes les contestations et de tous les procès, se

faisaient payer par les uns pour laisser en place un cadi qui leur était dévoué, par les autres, pour en nommer un qui leur fît gagner un procès. Dans tous ces engagemens secrets les particuliers étaient ordinairement pris pour dupes. Le cadi ruinait souvent par des confiscations et des amendes ceux qui avaient intrigué pour le faire nommer; c'étaient autant d'aubaines sur lesquelles il prélevait d'abord moitié pour sa part; l'autre moitié servait à enrichir le sous-traitant de la province, le banquier du Fanar, et enfin le mufti, qui jouissait par là d'un des plus beaux revenus de l'empire.

Faut-il ajouter que les Fanariotes, non contens de gouverner, au nom du Coran, et par le sabre, leurs maîtres eux-mêmes, étaient à la tête de toutes les affaires privées des princes et des seigneurs turcs; qu'ils achetaient, vendaient, administraient en leur nom tous les domaines que l'indolence musulmane eût laissé dépérir, et gagnaient de quarante à cinquante pour cent sur tous ces maniemens de fonds; qu'ils péné-

traient jusque dans les secrets du sérail; qu'ils intriguaient avec de vils eunuques pour se procurer le monopole honteux des plaisirs du sultan, et se faisaient les gens d'affaire des odalisques. Au moins ces obscures spéculations n'aggravaient que d'une manière indirecte le malheur de leurs compatriotes, dont les sueurs avaient fait toutes ces fortunes mahométanes.

La charge de drogman de la flotte dont nous n'avons pas encore parlé, et qui, pour l'importance, passait après l'hospodariat et la charge de drogman de la Porte, était plus lucrative que cette dernière [1]. Elle donnait aux Fanariotes une autorité presque illimitée sur les îles de l'Archipel ; ces îles, à l'exception de celles de Cypre et de Candie, n'avaient point de pachas, elles relevaient du capitan-pacha ou chef de la flotte, qui nommait dans chacune des

[1] Les revenus fixes du grand interprète montaient à quatre-vingt-quatorze bourses; les fonctions de drogman de la flotte rapportaient jusqu'à trois cents bourses.

mousselims de son choix et renouvelés tous les ans. Le Fanariote qui remplissait auprès de lui les fonctions de drogman, disposait de toutes ces nominations, les achetait et les vendait ensuite pour son compte particulier. Ce n'était guère que par son conseil que se conduisait le capitan-pacha; de simple interprète, il était presque devenu son collègue, et souvent le remplaçait dans ses fonctions.

Voici en quoi consistaient ces fonctions du grand-amiral : il partait chaque année de Constantinople sur une escadre pour aller visiter les îles de l'Archipel et y recueillir l'impôt. A son arrivée dans un port, le produit de la taxe annuelle était versé entre ses mains, et il y ajoutait le plus souvent une contribution arbitraire, que les habitans se hâtaient de payer, afin d'éviter les frais d'un trop long séjour, car l'entretien des équipages était à la charge de l'île, tant que les vaisseaux y restaient au mouillage. Ceux des matelots qui venaient à terre y prenaient sans payer tout ce qui paraissait à leur bienséan-

ce; ce pillage ne se faisait pas sans effusion de sang. Quelques îles étant trop exposées aux débarquemens des flottes ennemies de la Porte, n'avaient pas de chef musulman, mais des magistrats nommés épitropes, choisis dans le pays et confirmés par le divan; ces îles n'étaient pas pour cela plus libres. Les épitropes devaient recueillir l'impôt et le tenir prêt pour le passage de la flotte, autrement ils payaient de leur fortune, et quelquefois de leur tête, l'impossibilité de satisfaire l'exigence de la Porte. Ce régime, qui dura jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, avait réduit au dernier degré de misère les îles de l'Archipel les plus propres par leur position commerciale et la fertilité de leur sol à devenir florissantes; mais, ce qui est horrible à dire, c'est que lorsque ces îles étaient assez ruinées pour ne plus pouvoir fournir régulièrement le tribut annuel, on ne se donnait plus la peine de leur imposer une taxe définie, on les mettait au pillage. Tinos, Zea, Andros, Myconi, Naxos, toutes chargées de monumens qui at-

testaient leur civilisation et leur splendeur passées, étaient presque désertes; leurs rivages ressemblaient aux tristes plages du Nouveau-Monde, au temps de la conquête espagnole. Lorsque la flotte turque venait à se montrer dans ces parages, les habitans fuyaient aux lieux les plus retirés, et communément au sommet des montagnes. Les équipages turcs sautaient à terre, se mettaient à leur poursuite, et les traquaient de rocher en rocher comme des bêtes fauves. Rarement ces malheureux étaient assez braves ou assez bien armés pour oser faire résistance; ceux d'entre eux qui étaient pris n'étaient pas tués, mais torturés jusqu'à ce qu'ils trouvassent moyen de payer une somme à titre de rançon, et c'était ainsi que le drogman fanariote pouvait rentrer dans les avances qu'il avait faites au capitan-pacha. Le drogman dirigeait quelquefois en personne cette chasse d'hommes, c'était lorsqu'il était chargé par l'amiral du recouvrement de l'impôt; mais communément il faisait moins de mal, parce qu'il n'avait pour

son expédition qu'un seul vaisseau, et qu'il était obligé de garder certains ménagemens avec les îles dont la population était assez nombreuse pour pouvoir lui résister.

Nous pourrions ajouter mille détails aussi horribles et moins connus, mais notre but n'a point été d'énumérer avec une froide exactitude les souffrances multipliées de la nation grecque. Pour compléter ce tableau d'horreurs, il faudrait avoir échappé au sentiment d'indignation qu'elles inspirent. C'était assez de dire quelques-uns des plus monstrueux excès de la domination des sultans. Après ce que nous avons raconté de l'envahissement qui a fondé leur droit de possession sur une terre qu'ils ont dévorée pendant quatre siècles, nous croyons inutile de repousser l'idée de légitimité attachée à leur puissance, par quelques hommes forcés d'être conséquens avec eux-mêmes, et d'appeler droit divin chez les Turcs, ce qui partout ailleurs n'est en effet que le droit de la force. Quelle plume après tout voudrait sérieusement lutter contre

ces écrivains sans pudeur qui nient à la Grèce son droit d'insurrection contre la Porte? Il faudrait pouvoir se persuader que ces hommes, payés ou intéressés par leur position au maintien d'absurdes erreurs, croient ce qu'ils écrivent, qu'ils ne mentent pas contre leur propre bon sens.

CHAPITRE IV.

Des tentatives de soulèvement qui ont précédé et préparé la révolution actuelle.

Dans l'exposé qu'on vient de lire, l'impossibilité de préciser l'époque à laquelle appartenaient divers renseignemens d'une assez haute importance, a laissé malgré nous un peu de vague sur ce que nous nous efforcions de faire connaître, et particulièrement sur la période de temps la plus voisine de l'invasion turque. De tout ce que nous avons rapporté nous pensons du moins qu'il est résulté pour le lecteur cette conviction, que l'œuvre des conquérans était demeurée imparfaite, et que la Grèce avait assez conservé de ressources pour pouvoir un jour réagir puissamment contre l'oppression étrangère. Il était impossible, en effet, que, d'un cô-

té, cette tyrannie des Turcs qui méprisait toute retenue là où le principe de la résistance était détruit, que, de l'autre, cette fierté nationale des Grecs qui bravait toute dépendance dans les pays de montagnes, restassent en présence sans qu'une nouvelle lutte s'engageât et remît en question la possession du sol. Les fils des conquérans aspirant naturellement à annuler de vieilles concessions, tandis que les descendans des derniers défenseurs de la Grèce marchaient à la liberté absolue, l'espèce de trêve autrefois née de l'épuisement commun devait tôt ou tard être rompue.

Dans la première moitié du dernier siècle, la création de l'office de *dervengibachi*, ou grand-prévôt des routes, sembla dénoncer de la part du divan une reprise d'hostilités. Jusque là, la guerre faite aux bandes de klephtes n'avait été souvent de la part des pachas qu'une simple résistance, et tout au plus l'expression de leurs animosités et de leur ambition particulière. Le gouvernement se vit enfin dans la nécessité de venir à leur

secours, et, à cet effet, l'office de grand-prévôt des routes fut créé et joint aux attributions de quelqu'un des pachas de la Grèce[1]. Le nouveau dignitaire eut ordre d'organiser pour la police et la sûreté des routes, et particulièrement des défilés des montagnes, une milice spéciale composée d'hommes de race turque et commandée par des officiers turcs sous le nom de *derven-agas*, ou capitaines des défilés. L'analogie qui existait entre l'organisation de ces compagnies et celle des armatoles, leur présence dans les mêmes lieux, la coïncidence de leurs attributions, ne tardèrent pas à les constituer en état d'hostilité. Les garde-routes étaient distribués comme les armatoles par districts, pouvaient comme eux être réunis et mobilisés avec rapidité; chaque fois qu'un rassemblement illégal d'armatoles avait lieu, un pareil rassemblement de miliciens turcs pouvait leur être opposé; et

[1] Fauriel, Introduction aux *Chants populaires*, pag. 49. — Argumens des chants XIX et XX.

non-seulement lorsqu'ils s'insurgeaient et passaient à la condition de klephtes, mais même lorsqu'ils étaient soumis et remplissaient leurs fonctions légales, les armatoles se trouvaient fréquemment aux prises avec les compagnies des derven-agas.

Que depuis cette époque les insurrections des armatoles aient été plus générales, plus difficiles à calmer, et aussi d'un plus grand intérêt pour la population grecque, c'est ce qu'établissent plusieurs des chants populaires que nous avons sous les yeux. Les exploits de Christos Miliomis et de Boukovallass contre les derven-agas de l'Acarnanie, et surtout contre Vely, bey de Tebelen, et grand-père du fameux Ali-Pacha, ont joui dans toute la Grèce d'une renommée à laquelle n'ont pas nui des faits d'armes plus récens et d'une plus grande importance; ils sont antérieurs à l'année 1740, époque à laquelle la Porte commença à se départir de la maxime de ne point conférer à des Albanais le gouvernement des pachaliks de la Thessalie et de l'E-

pire, et surtout l'office de dervengi-bachi. Par cette politique on avait évité de pousser à l'insurrection les habitans grecs de ces contrées, ce qui devait être le résultat immanquable de toute mesure qui mettrait l'arbitraire et la force entre les mains de leurs ennemis les plus acharnés. Aussi pour cette population il n'y eut plus de ménagemens à espérer, lorsque Kourd, albanais ma-
1756. hométan, déjà nommé pacha de Bérat, fut encore investi des fonctions de dervengi-bachi. La guerre plus active que fit ce chef albanais aux klephtes des montagnes, donna lieu à de vigoureux efforts de résistance de la part de ces derniers : les traditions nous les représentent comme se maintenant de vive force dans leurs districts, ou les abandonnant et parvenant à s'y rétablir, à peine expulsés. Zidros, capitaine d'Alassona en Thessalie, Toscas, chef des armatoles de Grevena en Macédoine, Karalis, chef de klephtes dans l'Olympe, enfin le fameux Blachavas de Khasia, furent les héros de cette époque, ceux qui partout battirent les milices et les troupes

régulières de Kourd-Pacha, ceux qui, dans le langage poétique des chants populaires, firent porter le deuil à un plus grand nombre d'Albanaises.

La guerre entre les bandes de klephtes et les nouvelles milices turques ne s'éteignit point, comme toutes celles du même genre, par le défaut de résultats décisifs. Les événemens militaires, d'abord peu remarquables, acquirent graduellement de l'importance; et la révolution actuelle n'est elle-même que le plus grand développement possible de cette lutte long-temps sourde, accidentelle et passagère, et devenue plus générale et plus acharnée en proportion des efforts que faisait la Porte pour niveler toutes les résistances et régner sur les montagnes comme dans les plaines. Nous ne pensons pas qu'il soit besoin de chercher ailleurs, ni surtout hors de la Grèce, la cause des grands événemens que nous avons à faire connaître. Toutefois, dans cette série d'efforts pour réagir contre la domination étrangère, dans cette disposition à une insurrection générale, que

tant de symptômes manifestèrent dans la seconde moitié du dernier siècle, il faut faire à l'empire de Russie sa part de provocations et d'influence.

Long-temps avant qu'elle fût sortie du rang des puissances secondaires, la Russie, par la communauté d'origine, de religion et de langage qui l'unissait aux populations esclavones des parties septentrionales de la Grèce, avait eu d'assez nombreuses relations politiques avec ces provinces. Le désir de les enlever aux Turcs, ou du moins d'établir sa suzeraineté sur elles, avait peut-être attiré sur les bords du Pruth le czar Pierre I[er]; mais il n'est pas probable que jusque là sa guerre à outrance contre les Suédois et contre les institutions nationales des Russes, lui eût permis d'appliquer sa pensée à l'affranchissement de la Grèce [1]. Les vastes plans

[1] M. Bignon, dans l'ouvrage ayant pour titre *Les Cabinets et les Peuples*, a cru découvrir beaucoup plus haut la trace des projets de la Russie sur la Grèce. Quelques passages de la chronique bysantine lui ont paru les indices

imaginés dans ce but, et qui long-temps ont été suivis avec une sorte de prédi–

certains d'un système d'envahissement qui remonterait à un siècle environ avant le temps de l'adoption de la religion grecque par les Russes, c'est-à-dire au neuvième siècle. A l'appui de cette opinion, qui mériterait sans doute d'être discutée, M. Bignon a réuni un assez grand nombre de faits historiques que lui-même résume ainsi :

« Nous avons vu dans le neuvième siècle les Russes, dans leurs incursions à Constantinople, y porter le désir d'un établissement fixe et solide. »

« Les premiers de leurs princes menacent les Comnène, encore possesseurs de l'empire grec, de les expulser de l'Europe, comme si, dès lors, l'Europe eût dû être, ainsi qu'on semble y aspirer aujourd'hui, le domaine privé de la Russie. »

« Les princes qui alors n'avaient pas même le titre de Tzars, qu'ils font dériver de César, et qu'ils prétendent avoir reçu des empereurs grecs, épousent les filles de ces empereurs régnans, et ensuite les petites filles de ces princes dépossédés de Constantinople, afin de se créer des droits éventuels sur cet empire. »

« Ils quittent leurs armoiries nationales pour prendre celles de l'empire grec. »

« Détournés quelque temps de cette idée par

lection par la politique russe, appartiennent plus vraisemblablement au fameux Munich. Ce fut lui du moins qui, le premier, les exposa dans le conseil de l'impératrice Anne, vingt-trois ans après le traité du Pruth. Il les fit adopter en avançant audacieusement qu'il connaissait la disposition des esprits en Grèce, et que tous considéraient la czarine comme leur souveraine légitime. Une paix prématurée empêcha Munich d'exécuter ce qu'il avait eu la

leurs propres divisions et par la puissance devenue colossale des Turcs, ils y reviennent plus tard avec ardeur et préparent systématiquement des moyens d'exécution pour l'avenir.»

« Pierre Ier donne à ces desseins une plus grande consistance; il forme des liaisons nouvelles en Grèce, maintient celles qu'avaient formées ses prédécesseurs, entretient de nombreux agens dans l'Archipel et dans la Morée, et partout il flatte les Grecs de l'espoir d'une prochaine délivrance. »

Voici ce que présente M. Bignon comme résultat de ses recherches; mais peut-être ne serait-on pas d'accord avec lui sur la signification ou l'importance des faits historiques qu'il a réunis pour en tirer ces conséquences.

hardiesse de conseiller, et depuis, suivant la versatilité des courtisans, son projet passa tantôt pour une conception de génie, et tantôt pour une folle extravagance. L'impératrice Elis[illegible]th fit pour le succès des pla[illegible]h, et par esprit de dévotion [illegible] politique eût pu conseiller de plus sage: « Ses présens, dit l'historien de l'anar-» chie de Pologne, allèrent décorer leurs » églises, et ses aumônes chercher leurs » prêtres. Elles se répandirent surtout » dans les cellules du mont Athos, alors » nommé la montagne Sainte, et regar-» dé comme le chef-lieu de la religion » grecque. » Or, c'était de ces monastères du mont Athos [1] qui, à cette époque, comptaient jusqu'à dix mille cénobites, que partaient les plus nombreuses de ces troupes de moines voyageurs qui, comme nous l'avons dit, traversaient chaque année la Grèce dans

[1] Voyez, sur la constitution intérieure, les revenus et l'existence de ces monastères, la belle Introduction historique aux Mémoires de M. Raybaud, par M. A. Rabbe.

tous les sens, et avaient même dans les villes des résidences fixes. Ces moines, qui payaient annuellement la protection des Turcs en prêchant aux raïas la patience de l'esclavage, payèrent alors les la[illegible] de la czarine en faisant connaî[illegible]ntant partout sa piété aussi bien que sa tendre affection pour les Grecs. Ils ne manquaient pas d'appliquer aux Russes cette tradition fort accréditée chez les Grecs, *qu'une nation blonde chasserait les Turcs au-delà du Bosphore.* Sous le même règne, un prêtre russe partit pour la Morée afin de sonder les dispositions du clergé de cette province, où les Russes étaient peu connus; il fut le précurseur du Thessalien Papas-Ogli.

Emissaire de Catherine II et du comte Orlof, dévoué aux vues ambitieuses que pouvaient suivre en particulier chacun de ses odieux amans, chargé par eux d'employer en offrandes auprès des églises et des couvens de la Grèce le produit des cargaisons de deux vaisseaux russes, les premiers qui eussent paru dans la Méditerranée, Pa-

pas-Ogli ne fit pas d'abord tout le bruit qu'il s'était promis de faire. Son rôle fut éclipsé par celui d'un aventurier plus audacieux, et dont l'apparition, pour ainsi dire fantastique, au milieu des montagnards du Montenegro, fixa, par l'attrait irrésistible du merveilleux, les regards de l'Europe entière sur une peuplade demi-sauvage et jusqu'alors ignorée. Le bruit se répandit en France, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, qu'un inconnu, par le mystère de sa conduite, la singularité de son costume, l'autorité de son langage et de ses manières, avait attiré l'attention, puis les respects et l'enthousiasme des Montenegrins; qu'enfin il passait parmi eux pour l'empereur Pierre III, évadé de sa prison, tandis qu'on le faisait passer pour mort, et réfugié en Grèce, où il venait fonder un nouvel empire [1]. Les Montenegrins avaient donné à cet

[1] Nous suivons ici Rulhière, guide puissamment accrédité pour cette partie de l'histoire des Grecs modernes, le plus brillant épisode de sa grande histoire de Pologne.

époux prétendu de Catherine II une garde d'honneur; ils lui payaient des impôts et se soumettaient à ses décrets, que l'étranger mystérieux signait: «Etienne, petit avec les petits, méchant avec les méchans, et bon avec les bons.» De la première de ces qualifications lui était venu le nom de Stephano Picolo, ou Etienne le petit, sous lequel lui furent adressées la soumission des deux évêques de Sava et de Pech, les protestations de foi des chrétiens de la Bosnie, de la Servie, et de nombre de capitaines klephtes de l'Ossa, du Pélion et du Pinde.

Or, ce prétendu messie *de la nation blonde* n'était qu'un simple moine ou caloyer grec, homme éminemment doué de toutes les facultés qui convenaient à son personnage. Bien que l'habile indifférence de Catherine dans cette conjoncture dût complétement le discréditer, l'élan une fois imprimé aux habitans du nord et de l'ouest de la Grèce, et surtout aux Montenegrins, ne put sitôt être arrêté. Les Albanais, qui étaient la ressource la plus efficace de la Porte dans

toutes les tentatives de soulèvement essayées par les Grecs, furent dirigés de toutes les parties de la Grèce vers les provinces qui reconnaissaient Stephano Picolo. A l'approche de ces bandes, plus redoutables encore par leur férocité que par leur courage, les klephtes qui s'étaient portés au-devant du faux Pierre III, se retirèrent précipitamment vers leurs montagnes; les Bosniaques et les Serviens posèrent les armes. Quant aux Montenegrins, se fiant sur les retranchemens naturels qui défendaient de front leur territoire, tandis qu'il était par-derrière protégé par la neutralité vénitienne, ils résistèrent; mais la république ayant donné passage aux troupes ottomanes sur ses terres, les Montenegrins furent presque exterminés, leur pays fut livré à la merci des Albanais, qui n'y laissèrent pas une maison debout, ni un arbre sur pied.

Ceci se passait vers la fin de l'année 1768, au moment où la guerre éclatait 1768.
entre la Porte et la Russie. Papas-Ogli, chargé de préparer cette guerre par ses

intrigues, avait d'abord assez vainement parcouru l'Epire, la Thessalie, l'Albanie méridionale, donnant à la munificence de sa souveraine un éclat qui ne séduisait guère que la cupidité des couvens de caloyers. S'étant enfin rendu dans le Magne, il était parvenu à s'y mettre en crédit auprès de deux frères, Mauro-Mikali et Jovanni, l'un et l'autre chefs d'une puissante tribu. La droiture de ces gens simples, tout en les disposant à la confiance, n'avait point accueilli sans réserve des propositions si nouvelles en ce pays; ils avaient promis de donner la main à une entreprise des Russes, lorsque ceux-ci feraient connaître plus positivement leur but et leurs moyens d'exécution. Ayant poussé ses intelligences au-delà des frontières du Magne, Papas-Ogli trouva dans les habitans du nord de la péninsule des hommes plus crédules ou plus disposés à tout risquer, parce qu'ils étaient plus opprimés. Une assemblée d'évêques, de primats et des plus notables d'entre les cultivateurs-propriétaires, donna dans toutes les intrigues du

Thessalien, et, sur la promesse que dix mille Russes débarqueraient sur les côtes du Péloponèse, s'engagea à préparer une levée en masse de tous les habitans de la péninsule. Papas-Ogli fit dresser dans la ville de Calamata un acte de cette promesse revêtu de la signature contrefaite des principaux chefs du Magne; il y joignit de prétendues listes de souscription, des adresses qui demandaient la czarine pour impératrice, et toutes ces pièces, fabriquées avec plus ou moins d'impudence et d'habileté, furent expédiées à Saint-Pétersbourg.

On accueillit ces renseignemens à la cour de Russie avec autant d'empressement qu'on avait d'intérêt à ce qu'ils fussent exacts; Alexis et Théodore Orlof partirent pour Venise, y donnant rendez-vous à quantité d'aventuriers qui marchaient à ces hasards comme à une fortune assurée. De ce quartier-général des Orlof partirent vers la fin de l'année 1769. 1769 de nouveaux émissaires pour la Morée, tandis que de ce pays des députations partaient pour Venise; mais cette correspondance dont Papas-Ogli

était l'agent principal, ne découvrit pas le véritable état des choses. Le même système d'intrigues continua à compromettre et à tromper les deux partis l'un par l'autre.

1770. Enfin, au commencement de l'année 1770, une escadre russe portant des troupes de débarquement parut devant les côtes du Magne. Les Turcs ne sortirent qu'alors de cette incurie profonde qui leur avait dérobé la connaissance de tout ce qui se tramait contre eux; mais là seulement aussi fut reconnue l'impuissance de cette conjuration à laquelle les allées et venues de tant d'émissaires avaient donné une si formidable apparence. Après une vive altercation entre les chefs russes et maïnotes, qui se reprochaient mutuellement de n'avoir pas tenu leurs promesses, les confédérés, au nombre de tout au plus deux mille hommes, dont à peine quatre cents étaient Russes, se décidèrent à agir, puisqu'il n'était plus temps de reculer. Deux petits corps d'armée mi-partis de Russes et de Grecs se dirigèrent, l'un vers le centre de la Morée, et

l'autre par la côte occidentale, pour soulever la population et enlever les places fortes dans ces deux directions. Le premier s'empara de Calamata, puis de Misitra, et vint mettre le siége devant Tripolitzà; le second, appuyé dans son mouvement par l'escadre russe, échoua devant Coron, réussit à s'emparer du port et des deux châteaux de Navarin, et alla menacer Modon. Ce fut à cela que se bornèrent les résultats de cette coopération éphémère des Russes: l'entreprise fut complétement manquée dès que les Turcs, revenus de leur première stupeur, virent à quel nombre d'hommes ils avaient affaire.

Cependant au-delà de l'isthme de Corinthe, sur toute cette côte séparée de la Morée par le golfe de Lépante, plusieurs villes ne demandaient pour se soulever que l'assurance d'être soutenues par les Russes; beaucoup de chefs de klephtes aussi bien que d'armatoles n'attendaient, pour tomber sur les milices turques au pied de leurs montagnes, que le succès de l'insurrection en Morée. Il y en eut même plusieurs qui, à la pre-

mière nouvelle du soulèvement, quittèrent leur retraite pour voler au secours des insurgés et couper la retraite aux Turcs par l'isthme de Corinthe. Kontaghianis, chef des armatoles de Néopatras, et Androutzos, capitaine d'un des districts de Livadie, sont cités parmi ceux qui donnèrent cette preuve remarquable de dévoûment [1]. Le dernier déploya dans cette expédition tant de présence d'esprit et d'audace, qu'il n'est point de chef de klephtes qui ait laissé une renommée supérieure ou peut-être même égale à la sienne. Parti de Livadie à la tête d'environ trois cents Pallikares, il franchit l'isthme de Corinthe, traversa sans obstacle toute la Morée et arriva dans le Magne; mais déjà les Russes, informés que plusieurs milliers d'Albanais marchaient contre eux, avaient abandonné les insurgés, et, remontés sur leurs vaisseaux, s'éloignaient de la côte, tandis que toute la population du Péloponèse fuyait par

[1] Voyez les argumens historiques des chants XVII et XX du Recueil de M. Fauriel.

mer ou se cachait dans les montagnes pour se soustraire à la vengeance des Turcs.

Androutzos, resté seul en armes au milieu d'un pays dont il ne connaissait pas les ressources, et que déjà les Albanais parcouraient dans toutes les directions, se décida à revenir par la route qu'il avait suivie, et à se faire jour par l'isthme de Corinthe. Il parvint en effet jusqu'à ce passage difficile, ayant fait sa retraite dans un ordre admirable et sans que les troupes détachées de Tripolitza à sa poursuite pussent trouver une seule occasion de l'attaquer avec avantage; mais à l'isthme de Corinthe, Androutzos ne fut plus maître de combattre sur un terrain de son choix; il fallut que lui-même attaquât dix mille hommes bien postés et bien retranchés dans toute la largeur de l'isthme. Il ne parvint point à forcer cette ligne. Les Turcs, qui pouvaient l'envelopper et le forcer à poser les armes, le laissèrent se replier et continuer sa retraite le long du golfe de Lépante, où Androutzos espérait trouver à s'embarquer

sur des navires des îles Ioniennes. Mais dix jours se passèrent sans que cette occasion se présentât, et, pendant ce temps, la petite troupe d'Androutzos, souffrant de la fatigue et de la faim, était obligée de se garder et de combattre nuit et jour contre des forces toujours plus considérables. Enfin, à quelques milles de Patras, elle fut cernée; heureusement elle occupait une très-forte position : les Turcs l'y tinrent bloquée pendant trois jours sur un rocher aride, et croyaient l'avoir réduite à se rendre ou à périr de soif, de fatigue et de faim. Ils y avaient réussi peut-être, lorsqu'Androutzos et ses Pallikares se jetèrent sur eux en désespérés. L'épuisement de ces intrépides klephtes était si grand, que plusieurs tombèrent de faim avant d'arriver à l'ennemi; d'autres périrent sur des monceaux de cadavres turcs; les deux tiers environ de la troupe se firent jour, Androutzos à leur tête, et gagnèrent le petit port de Vostitza, où des navires de Zante, de Corfou et d'autres villes de la côte les reçurent, et les transportèrent en Epire.

L'écrivain dont nous suivons ici les traces [1] observe que ce qu'il y eut de plus glorieux dans cette expédition de Morée, entreprise par une grande souveraine, dirigée par des hommes habiles et avides de gloire, fut l'œuvre d'un chef de bande, sur lequel personne n'avait compté, et dont il n'est pas dit un mot dans les histoires les plus détaillées de cette campagne [2]. Quant aux Russes, avant leur honteuse évacuation de Navarin, ils avaient fermé les portes de cette forteresse à une population désarmée et réduite sous leurs yeux, au milieu même des risées d'une soldatesque stupide, à se jeter dans la

[1] M. Fauriel.

[2] On est étonné d'entendre M. Pouqueville, qui sans doute n'a pas connu ce fait, ainsi que ceux relatifs à Kontoghianis et Kolocotronis, dire, page 486 du IV[e] volume de son ouvrage, que cette insurrection de Morée *prouva trop le peu que valaient alors les descendans des Léonidas et les Philopœmen, pour qu'il soit à propos d'en rapporter la honteuse histoire*; et, quelques lignes plus bas, que les Russes *se signalèrent par des actions héroïques*.

mer pour éviter la fureur des Turcs. Le rocher de Sphactérie, sur lequel périrent de misère et de faim plusieurs milliers de Grecs, hommes, femmes et enfans, témoignera dans l'avenir contre cette barbare indifférence des Russes pour un peuple qu'ils étaient venus compromettre. Les succès qu'ils obtinrent sur mer après leur retraite furent pour leur compte particulier ; et quant à leur victoire si vantée de la baie de Tschesmé, ils la durent à des officiers anglais, et surtout à cet Ecossais Elphinston, qui avait ébauché à coups de canon leur éducation navale, et que plus tard ils n'osèrent suivre dans le détroit des Dardanelles.

Les Albanais, qui avaient chassé les Russes de la Morée, y étaient entrés sur la promesse de jouir pour un temps déterminé des revenus de cette province et d'y recevoir des terres en récompense de leurs services. On dit qu'ils y rencontrèrent [1] d'anciens compatriotes établis à Lala et à Bardouni, et que l'état flo-

[1] Voyez Pouqueville, *Voyage en Grèce*, t. V.

rissant dans lequel ils trouvèrent ces hommes de même religion, de même mœurs et de même langage qu'eux, leur inspira le désir de se fixer eux-mêmes en Morée. Pendant neuf ans, et bien que dans cet intervalle de temps, c'est-à-dire en 1774, la Russie, dans le traité de Kaïnardgi, eût stipulé pour les habitans du Péloponèse une amnistie et l'oubli total du passé, on ne vit dans ce malheureux pays qu'incendies, ravages, meurtres et oppression. Les Albanais, exerçant dans son insolente plénitude le droit de la force, vendaient comme esclaves aux Barbaresques et aux Turcs de la Romélie les habitans de tout âge, de toute condition et de tout sexe. Le Magne seul fut préservé de leurs fureurs, car du côté de la terre ferme ce pays était presque inabordable, et, par mer, les Albanais n'auraient osé faire de descentes, tant les petits vaisseaux des Maïnotes étaient redoutés.

La Porte avait voulu mettre le Péloponèse dans l'impossibilité de rien entreprendre, et non le ruiner et le

dépeupler de manière à ce qu'il ne rapportât plus rien au trésor; aussi voulut-elle forcer les Albanais à repasser l'isthme de Corinthe quand leur mission lui sembla remplie; les Albanais se refusèrent à quitter la péninsule, et les chasser ne fut pas chose aisée à la Porte, ni l'affaire d'une campagne. Plusieurs années de suite elle envoya contre eux des armées qui furent battues. Le fameux Gazi-Hassan, celui qui, après le combat de Tschesmé, avait sauvé l'empire ottoman, fut enfin chargé de nettoyer la Morée des bandes albanaises qui l'infestaient, et appela contre elles les Maïnotes et les klephtes des parties montagneuses du nord de la Morée. On sait quel fut le sort du chef de klephtes, Kolocotronis, celui qui contribua le plus à la défaite des Albanais. Après s'être servie de lui, la Porte, qui le redoutait, le fit saisir, et il périt dans des tourmens qu'on n'oserait décrire. Quant aux Albanais, ils furent exterminés ou repassèrent l'isthme. Gazi-Hassan éleva aux portes de Tripolitza un trophée digne de sa vic-

toire et des ennemis qu'il avait vaincus; c'était une pyramide de plusieurs milliers de têtes albanaises.

Ceux des Albanais qui, pour échapper à l'extermination, sortirent de la Morée et voulurent retourner dans leur pays, furent harcelés par les klephtes, qui en tuèrent un grand nombre et leur enlevèrent une partie des dépouilles et du butin qui embarrassaient leur retraite. Une des gorges de la Morée septentrionale porte le nom de Défilé du Massacre depuis qu'une de leurs bandes, qui cherchait à sortir de la presqu'île, y fut égorgée. Dix mille, tout au plus, repassèrent l'isthme [1] en plusieurs colonnes; et en débouchant dans la Grèce supérieure, ces bandes commirent tous les ravages dont Gazi-Hassan venait de délivrer la Morée. L'une des plus considérables (elle était d'à peu près quatre mille hommes) se jeta sur la

[1] Quelques milliers restèrent dans le nord de la Morée, sur les bords du golfe de Lépante. La population mahométane de Patras est formée de ces derniers débris de l'invasion albanaise.

6

Thessalie, mit au pillage la ville de Larisse, dévasta tout le bassin environnant, et ne se décida à poursuivre sa route que gorgée de butin, emmenant avec elle tous les troupeaux dont elle avait pu s'emparer.

Comme cette colonne devait se rendre, dès environs de Larisse, en Albanie par Janina, et paraissait disposée à traverser la grande chaîne du Pinde, au défilé appelé Zygos de Tricala, la petite république de Mezzovon, qui se trouve au-delà de ce défilé, était exposée à une destruction inévitable. Elle se réunit à quelques-uns des états voisins, afin de composer une force assez considérable pour fermer le défilé. Les Albanais furent ainsi contraints à faire un grand circuit pour aller passer le Pinde au défilé nommé Zygos de Greveno. Cette circonstance fut habilement saisie par un capitaine de klephtes, nommé Tolios : avec sa bande, qui ne se composait pas de plus de cent cinquante Pallikares, il se hâta de gagner le second défilé, et, pour y arrêter les Albanais, il imagina ce singulier stratagè-

me : il rassembla les femmes et les enfans des villages voisins du Zygós de Greveno, les établit sur les montagnes qui des deux côtés dominent le défilé, et fit allumer par eux des lignes de feux qui de loin pussent figurer des campemens de klephtes; avec les hommes il se plaça dans le creux du défilé, et s'y tint en embuscade. Les Albanais, arrivés de nuit en vue des montagnes, ne doutèrent point qu'ils n'eussent affaire à un rassemblement général des klephtes du Pinde. Toutefois, comme on ne paraissait pas les attendre encore, puisqu'il n'y avait pas de feux en avant du défilé ni sur le penchant des montagnes, ils crurent qu'il fallait se hâter de passer avant le jour; ce qu'ils entreprirent sans plus de précautions. Mais, au milieu du défilé, les Pallikares de Tolios fondirent sur la colonne albanaise, et, favorisés par l'opinion qu'ils avaient donnée de leur nombre, lui enlevèrent tous ses bagages et troupeaux, firent presque sans résistance un grand carnage, et ne laissèrent passer le gros de la troupe qu'à la condition humiliante de poser les armes.

Toutes les villes ne furent pas si heureuses que Mezzovon, ni tous les capitaines de klephtes aussi habiles que Tolios ; et pendant assez long-temps ce qui resta des Albanais expulsés de la Morée, vécut de rapines et de brigandages en Epire, en Thessalie, en Acarnanie et en Albanie.

L'autorité régulière qu'établit Gazi-Hassan dans la Morée en place de l'anarchie albanaise, ne put rendre à cette province ce qu'elle avait perdu par l'expédition russe. En effet, les officiers de cette nation, en débarquant dans le Péloponèse, avaient été tellement frappés [1] de la beauté du pays, que, selon leur propre dire, il leur avait fait l'effet d'un immense jardin. Mais cette restauration de la domination ottomane se fit sur des débris encore fumans, sur une terre qui depuis dix ans n'avait pas été ensemencée et n'avait bu que du sang. Gazi-Hassan fit faire un dénombrement, et il se trouva que la mort, l'esclavage et l'expatriation volontaire

[1] Voyez Rulhière.

avaient enlevé cent mille têtes. On ne diminua pas pour cela les impôts ni le nombre des karatchs. Le paysan qui consentit à revenir défricher cette terre de malheur, eut, non-seulement à payer, avant que sa chaumière fût relevée, et qu'il eût pu se procurer de nouveaux instrumens de labourage, sa propre capitation, mais encore celle des victimes que la catastrophe avait dévorées. Sur ceux des Moraïtes expatriés qui revinrent et se remirent avec ardeur au travail, fut aussi reversée la contribution annuelle des Maïnotes, car le divan s'était décidé à ne plus porter cette peuplade indomptable sur les cadastres; et, au lieu de diminuer d'autant le revenu de la province, il avait trouvé plus simple d'ajouter cette nouvelle charge à celles que ne pouvaient déjà supporter les autres habitans de la péninsule.

Dans le reste de la Grèce, l'effet de l'insurrection de Morée fut de rendre plus active la guerre des pachas et des dervengi-bachis contre les klephtes. Tout ce qui s'était passé depuis dix

ans avait enfin prouvé à la Porte qu'il n'y aurait pour elle de domination assurée que lorsqu'elle aurait détruit tous ces foyers de résistance. C'est alors que fut, dit-on, émise dans le divan la proposition de soulever en masse la population turque des provinces grecques, de porter en Thessalie toutes les forces de l'empire, et d'exterminer jusqu'au dernier des klephtes et des raïas. Une réflexion digne de ce gouvernement lâche et vénal, *qui nous paiera les impôts?* arrêta le divan. Mais quels que fussent alors les projets du ministère ottoman, du moment où il chargea de leur exécution Ali de Tebelen, son action cessa graduellement sur toutes les provinces situées à l'occident du Vardar, et fut à mesure remplacée par l'action toute personnelle de ce chef ambitieux, le premier des lieutenans des sultans qui, depuis trois cents ans de leur domination éphémère sur la Grèce, eût senti le parti que pouvait tirer un homme habile de l'interminable lutte des deux nations.

Soit qu'on veuille imposer à l'histoire

le dogme d'une sage et toute-puissante providence, ou qu'on veuille l'expliquer par les lois d'une fatalité mystérieuse et bizarre, on ne peut se refuser à considérer l'élévation d'Ali de Tebelen comme l'un des événemens nécessaires à la régénération de la Grèce. En effet, ce qui jusque là avait manqué à cette nation opprimée pour le succès de ses efforts contre les Turcs, c'était de l'ensemble entre les différentes parties résistantes; c'était un patriotisme qui ne se bornât pas aux limites d'un bout de territoire, mais qui embrassât la surface entière de la Grèce. Les agens russes qui l'avaient parcourue à diverses reprises avaient bien établi quelques rapports; cependant on avait vu au moment du danger les Maïnotes se borner à défendre leurs montagnes, les Montenegrins se retrancher dans les leurs, chaque capitaine de klephtes se retirer dans son canton. Ali de Tebelen remua de fond en comble tout le pays encore indépendant, transporta les armatoles et les klephtes d'une province dans une autre, eut à sa cour leurs capitaines les

plus fameux, les habitua à combattre réunis, à agir de concert sous ses ordres ou ceux de ses fils, soit contre les chrétiens, soit contre les Turcs, suivant que les uns ou les autres étaient en révolte contre lui. Il pénétra dans tous les cantons montagneux; et, à la place de ce qu'ils avaient conservé de liberté, ces petits états n'eurent plus que la protection d'Ali-Pacha. Les Turcs et les Grecs, dans toutes les provinces où il commanda, l'eurent alternativement pour chef ou pour ennemi commun. Ses efforts pour ramener à lui toutes les ressources de la Grèce tournèrent enfin contre lui-même, lorsque les Grecs se sentirent assez forts pour agir en leur propre nom contre la Porte. Nous ne prétendons pas que l'affranchissement de la Grèce ait été produit entièrement par les combinaisons ambitieuses d'Ali-Pacha; mais dans ce que nous avons à raconter, nos lecteurs jugeront combien, en travaillant pour lui-même, ou pour *sa dynastie*, Ali fit à son insu pour la Grèce.

Ali aimait, dit-on, à raconter que de

bonne heure sa mère lui avait rendu familières les maximes qui l'ont dirigé toute sa vie; que dès sa plus tendre jeunesse il s'était senti dévoré du désir de devenir puissant; que cette passion avait dominé chez lui toutes celles de l'adolescence. A quinze ans il avait une bande assez considérable qu'il soldait, et à la tête de laquelle il guerroyait indifféremment contre les klephtes et contre les milices des pachas. Cette vie périlleuse qu'il mena pendant dix ans le mit à même de connaître par lui-même et dans le plus grand détail toutes les montagnes de l'Albanie, de l'Epire et de la Thessalie, aussi bien que les habitudes, les mœurs et la manière de combattre des bandes de klephtes, que tantôt il avait pour ennemis et tantôt pour auxiliaires, suivant la nature de ses expéditions. Quand sa réputation comme partisan fut assez grande pour que les gouverneurs turcs le recherchassent, il se vendit à eux, fut fait bey de la petite ville de Tebelen, sa patrie, et parvint par ses intrigues jusqu'à épouser la fille de Capelan, pacha de Delvino.

Dans un pays où la justice et l'horreur du sang sont preuve d'incapacité politique, Ali s'efforça d'attirer sur lui les regards par des crimes d'une audace toute nouvelle ; mais ce ne fut qu'après trois assassinats commis sous le prétexte du bien public, et dans sa propre famille, qu'il parvint à se faire considérer comme un homme habile. Ceux qui trafiquaient à Constantinople des commandemens militaires le distinguèrent, et il fut fait pacha de Tricala.

Ses premiers pas dans la carrière du pouvoir annoncèrent le système dont il ne s'est jamais départi depuis, celui de plier à ses projets d'agrandissement personnel l'animosité mutuelle de deux races d'hommes dont il méprisait également les croyances religieuses, les affections et les haines nationales. Cette vue, qu'on ne peut s'empêcher de considérer comme remarquable, Ali, parvenu presque au terme de son ambition par une série de crimes que jamais homme peut-être n'avait accumulés, se plaisait à la développer. Il est curieux de l'entendre lui-même : « Lors, dit-il, que j'arrivai

» à Tricala [1], je ne trouvai qu'un pays » épuisé; on avait pendu une foule de » paysans : les agas de Larisse avaient » inventé des projets de révolte, pour » enlever des moutons, des femmes et » des enfans; ils vendaient les uns et » mangeaient les autres. Pour moi, je » compris sur-le-champ qu'il n'y avait » presque jamais de rebelles et de bri- » gands que les Turcs. Je me trouvai » donc en hostilité avec les beys de » Larisse et des autres villes; mais, au » préalable, je fis main basse sur tous » les partis d'armatoles qui infestaient » la plaine, et je les forçai à se tenir » dans leurs montagnes. J'envoyai quel- » ques têtes à Constantinople pour amu- » ser le sultan et la populace, de l'argent » à ses ministres, etc., etc. » Grâces à

[1] C'est ici l'une des augustes confidences du satrape à M. Pouqueville. Elle nous paraît donner du personnage historique d'Ali-Pacha une idée beaucoup plus exacte que toute cette masse d'anecdotes, tantôt puériles, tantôt atroces, quelquefois obscènes et dégoûtantes, dont M. Pouqueville a surchargé le portrait du *fils de Khamco.*

cette conduite d'Ali-Pacha, la province soumise à son gouvernement, après dix années de désordres pendant lesquelles la perception des impôts avait été continuellement entravée, redevint pour le trésor d'un produit clair et assuré. Ali remplissait toutes ses obligations envers les banquiers du Fanar, et de son côté thésaurisait avec une telle rapidité, qu'il put bientôt marchander l'office de dervengi-bachi; ses *talens* pour le commandement étaient trop appréciés pour qu'il ne l'obtînt pas. Mais, avant qu'il usât contre les klephtes et les armatoles de tous les moyens de destruction que lui donnait l'emploi de grand-prévôt des routes, son ambition avait encore à faire un grand pas, dans lequel leur coopération était indispensable, et il les ménagea.

Il convoitait le pachalick de Janina, alors livré à une telle anarchie qu'aucune autorité régulière ne pouvait s'y établir, et qu'ainsi il ne revenait rien à la Porte des impôts de cette partie de l'Epire. Afin d'augmenter le désordre, et de paraître aux ministres ottomans

le seul homme qui pût y porter remède, il renoua avec quelques-uns des capitaines de klephtes les plus renommés, d'anciennes alliances ou même des liaisons d'amitié qui remontaient au temps où il avait mené parmi eux la vie de partisan. Il savait avec une extrême habileté prendre toutes sortes de langages; il parla de liberté aux klephtes; il fit part à Paleopoulo, Canavos, Boukovallas, leurs principaux chefs, de prétendus plans d'affranchissement pour la Grèce, dont la première condition était son établissement à Janina. Conséquemment il fallait qu'ils se jetassent sur l'Epire, qu'ils y missent tout à feu et à sang pour appuyer ses démarches auprès des ministres ottomans; et, à ces derniers, Ali écrivait qu'il n'aurait qu'à se montrer en Epire pour mettre cette province sur le pied où était la Thessalie; qu'en réunissant ces deux commandemens à l'office de dervengi-bachi, il était assuré de détruire toutes ces résistances contre lesquelles on luttait en vain depuis des siècles. L'heureux Ali réussit dans cette double intrigue, et,

selon ce qu'il s'était promis, fut à peine maître de Janina, qu'il changea de conduite avec les Grecs qui l'avaient aidé; et, sans tenir compte de ses engagemens secrets avec eux, il leur déclara cette guerre à outrance qui mit enfin à sa merci la liberté politique des petits états jusque là protégés par la valeur des klephtes.

Pour réduire ces derniers défenseurs de la liberté primitive de la Grèce, Ali-Pacha employa tour à tour les négociations, la perfidie, les promesses, les sommations et la force ouverte. Ses menaces ou ses promesses réussirent auprès de quelques-uns; il les prenait à son service, les faisait dervenagas toparques ou chefs de quelque armatolike éloigné de leur montagne, et, suivant la confiance ou la crainte qu'ils lui inspiraient après cette soumission, il se bornait à les dépayser, à les surveiller, ou bien leur tendait quelque piége et les faisait assassiner. D'autres, comme les frères Boukovallas, Androutzos de Livadie, Kalia-Kondas d'Etolie, Diplas, Katzantonis des monts Agrapha, Niko-Tzaras, le héros du mont Olympe, Bla-

chavas, père de Papas-Euthymios, et un grand nombre d'autres [1], résistèrent d'abord, et long-temps, à toutes les menaces, promesses, attaques et sommations d'Ali-Pacha. A cette sommation du visir : « Klephtes, tant soyez - vous » sur les hautes montagnes, descendez » tous de l'Olympe vous soumettre à » Ali-Pacha....... [2], » la réponse ordinaire des chefs de bande était celle qui a servi de thème au magnifique chant de Sterghios:

« N'importe que les défilés soient » aux Turcs, que les Albanais les occu- » pent, Sterghios, tant qu'il est vivant, » ne tient pas compte des pachas. Aussi » long-temps qu'il neigera sur les mon- » tagnes, ne nous soumettons point aux » Turcs.

» Allons nous cantonner dans les » repaires des loups. Les esclaves habi- » tent dans les villes, dans les plaines, » avec les infidèles. Les braves ont pour

[1] Voyez les chants XX, XXI, XXVII, XXIX, XXX, du Recueil de M. Fauriel.

[2] Chant XXII.

» villes les solitudes et les gorges des
» montagnes. Plutôt qu'avec les Turcs
» vivons avec les bêtes sauvages........ »

Un autre chant populaire, celui de Liakos, peint des couleurs les plus vives et les plus pittoresques les transports de fureur auxquels se livrait Ali-Pacha lorsqu'il recevait un de ces défis, et le combat à outrance qui en était la suite.

« Soumets-toi au pacha, Liakos, sou-
» mets-toi au visir, pour être premier
» armatole, pour devenir dervenagas.

» Et Liakos répond au visir, il lui
» envoie à son tour des nouvelles : Tant
» qu'il est vivant, Liakos ne se soumet
» point aux pachas; pour pacha, Liakos
» a son sabre; pour visir, son fusil.

» Ali-Pacha, comme il entend cette
» réponse, entre en fureur. Il écrit, il
» expédie des lettres; il envoie des or-
» dres : A toi, Veli Guekas, à mes terres
» et à mes villes : Je veux Liakos vivant
» ou mort.

» Veli Guekas part avec la milice et
» donne la chasse aux klephtes. Il va, les
» surprend dans la forêt, dans leur quar-
» tier; et là commence le combat, la

» tonnante fusillade. Koutoghiakoupis
» crie de son poste : Du courage, mes
» enfans ! mes enfans combattez ! Et
» Liakos court en avant, le sabre à la
» bouche.

» Ils combattent tout le jour et toute
» la nuit ; trois jours et trois nuits. Les
» Albanaises vont pleurer et se vêtir de
» noir : Veli Guekas a roulé baigné dans
» son sang ; et Moustapha s'en va blessé
» au genou et à la main. »

Les chants populaires célèbrent d'autres exploits du même Liakos et des différens chefs que nous avons nommés ; mais nous ne saurions donner place à tous ces faits particuliers : nous nous hâtons de dire que tandis qu'Ali-Pacha poussait de tous ses moyens cette guerre contre les klephtes, c'est-à-dire de 1787 à 1790, la Porte et la Russie étaient aux prises sur le Danube, et que la Russie travaillait à opérer dans l'occident de la Grèce une nouvelle diversion politique. Cette fois elle n'avait pu songer à la Morée, le désastre de 1770 était trop récent encore ; mais pour foyer de ses intrigues elle avait choisi la partie

montagneuse de l'Epire qui borde le canal de Corfou. Ce pays était celui des Souliotes, peuplade guerrière, formée, comme la plupart de celles du Pinde, de l'Olympe et du Pélion, de fugitifs du plat pays; mais plus jeune que ces dernières, car son agglomération dans les montagnes ne remontait guère au-delà d'un siècle. Le pays était couvert de villages réunis en une seule république fédérative, dont la constitution intérieure ressemblait assez à celle des petits états que nous avons fait connaître. Composée seulement dans l'origine de onze villages réunis au pied et sur le sommet d'une haute montagne, cette république avait enlevé dans le plat pays, à environ quatre ou cinq lieues de rayon autour de la montagne, une soixantaine de villages peuplés de raïas grecs ou d'Albanais chrétiens, et la population de ces villages conquis formait dans l'état une classe sujette et gouvernée, tandis que celle des onze villages primitifs était la classe souveraine et gouvernante. Les habitans des onze villages étaient les Souliotes pro-

prement dits; les autres s'appelaient Para-Souliotes, ou Souliotes adjoints.

La république souliote s'était fait reconnaître et respecter de tous les chefs albanais ses voisins. Les gouverneurs turcs, avant Ali-Pacha, ne l'avaient jamais attaquée, et elle-même ne s'était fait encore remarquer dans aucun mouvement national, pas même dans l'insurrection des Montenegrins, qui avait précédé le soulèvement de la Morée et ébranlé tout l'occident de la Grèce. Elle dut sans doute à sa position géographique plutôt qu'à son importance politique, d'être préférée par les agens russes aux autres cantons libres de la Thessalie, de l'Acarnanie et de l'Epire. Rendez-vous ayant été
donné à Souli, dans l'année 1790, à 1790.
tous les chefs de klephtes pour agir de concert contre la Porte, la plupart de ceux-ci y vinrent à la tête de leurs bandes qui, réunies aux forces des Souliotes, battirent complétement trois mille hommes des troupes d'Ali-Pacha, tandis qu'une flottille grecque de douze bâtimens, commandée par le fameux

Lampros, battait de son côté les forces navales des Turcs dans l'Archipel [1].

Obligé, suivant les ordres du sultan, de se porter au secours de l'armée du Danube, où il acheva la campagne de 1790, Ali ne put songer à se venger cette même année des Souliotes; et de retour à Janina au commencement de 1791, il ne voulut pas commettre une seconde fois sa réputation militaire contre ce qu'il appelait un peuple de chévriers avant d'avoir miné par l'intrigue cette coalition qui tout-à-coup s'était montrée si formidable. Il parla de nouveau liberté à ses *anciens amis;* il leur fit représenter que la Russie les abandonnerait; que tôt ou tard ils succomberaient, et que leur résistance ajournait malgré lui l'exécution de ses projets pour l'affranchissement de la Grèce. Par l'ascendant de son caractère il parvint à ébranler leurs résolutions : Nicolas Cojani, Boukovallas, son gendre Stathas, Euthyme Blachavas, Macry-Athanasios et Macry-Pou-

[1] Fauriel, Argum. Chants souliotes.

lios, du canton de Greveno, Ziderος, de celui d'Alassona, Andrutzos de Livadie, Cristakis de Prevesa, s'engagèrent à garder la neutralité; d'autres, plus aveugles dans leur confiance, consentirent à le servir, et de ce nombre furent Canavos et Poléopoulo.

N'ayant plus en face que les Souliotes, Ali ne voulut pas s'exposer contre eux à une nouvelle défaite avant d'avoir essayé de l'artifice. Il rassembla toutes ses forces, publiant qu'il allait marcher contre la ville d'Argyro-Castron, et écrivit aux Souliotes pour les engager à joindre leurs armes aux siennes; et voilà ce qu'il leur réservait s'ils donnaient dans le piége : soixante-dix hommes, sous le commandement de Lampros Tzavellas, l'un des héros de Souli, étant venus au nom de cette république, furent reçus avec toutes sortes de démonstrations d'amitié, puis, lorsqu'ils y songeaient le moins, arrêtés, désarmés, chargés de fer, et jetés dans les cachots de Janina. Ali voulait se hâter de marcher contre Souli avant qu'on y fût informé de cette perfidie;

mais un des Souliotes s'étant évadé, il se vit prévenu et crut devoir s'y prendre d'autre manière. Il fit venir Tzavellas, le chef des Souliotes prisonniers, et lui dit qu'il allait le faire rôtir à petit feu, si, dans le délai de quelques jours, il ne déterminait ses compatriotes à se soumettre. Tzavellas joua l'homme effrayé, il promit d'obtenir la reddition des Souliotes, si l'on consentait à ce que lui-même allât les trouver; il offrait de faire venir de Souli son fils Photos Tzavellas, âgé de dix-huit ans, et de le laisser comme otage à Janina, tandis qu'il remplirait cette mission. Ali consentit à tout; plusieurs jours se passèrent, et il attendait vainement le résultat des démarches de Tzavellas, lorsqu'il reçut de ce dernier une lettre ainsi conçue :

« J'ai trompé un fourbe et je m'en » réjouis; ne m'attends pas, Ali; fais pé- » rir mon fils, je le vengerai; je ne le sa- » crifie pas à ma délivrance, puisque, si » tu avais pris Souli, tu l'aurais tué, et, » non-seulement lui, mais toute ma fa- » mille. Tu n'entreras à Souli que sur » mon corps, et si nous sommes victo-

» rieux, mon fils mourra content; sinon » je le renierais, il serait indigne d'être » Souliote. Viens donc, tyran, je brûle » de me venger! »

Ali ne se le fit pas dire deux fois, et, la rage dans le cœur, marcha contre la montagne de Souli. Toute la population, montant à environ huit mille âmes, s'était concentrée, selon l'habitude en pareil cas, dans les quatre villages Kako-Souli, Avarikos, Samoniva et Kiapha, les plus anciens de la confédération, et les plus faciles à défendre. L'amphithéâtre sur lequel étaient bâtis à la suite l'un de l'autre ces quatre villages, appelés aussi collectivement le Tetrachorion, était admirable comme poste militaire; il n'était accessible que par des rampes pratiquées dans le rocher à pic, et défendues de distance en distance par des tours solidement construites. Les Souliotes n'avaient guère que treize cents braves à opposer aux douze ou quinze mille hommes d'Ali-Pacha; c'était un contre huit ou dix, mais plus qu'il ne fallait pour défendre cette position; et d'ailleurs les pierres et les troncs d'ar-

bres précipités de la montagne par les femmes devaient plus faire ici que les balles des plus intrépides Souliotes. Ce fut ce qui arriva : les Albanais, dans trois assauts consécutifs, furent écrasés du haut du rocher par les femmes souliotes, à la tête desquelles était l'héroïne Moscho. Leurs cadavres comblèrent le creux des défilés, et lorsque les hommes fondirent à leur tour avec le sabre et le fusil sur ces assaillans ébranlés, ils en eurent bon marché et les poursuivirent fort loin dans la plaine. A peine les Souliotes eurent-ils deux cents des leurs tués ou blessés dans cette poursuite, tandis qu'Ali se retirait avec une perte de trois mille hommes. Il se trouva si humilié de cette défaite, qu'il demanda la paix aux Souliotes, leur rendit leurs compatriotes arrêtés par trahison, et paya une rançon pour ses propres prisonniers.

Comme il entrait dans ses plans d'agrandissement d'absorber l'existence, non-seulement des petits états chrétiens, mais de tous les gouvernemens où des officiers turcs étaient indépen-

dans, il résolut de réparer au plus tôt, en écrasant quelques-uns de ces derniers, le tort fait à ses armes par la double victoire des Souliotes. Les bandes de klephtes qui avaient gardé la neutralité dans la guerre contre Souli marchèrent avec lui contre les Turcs de Bossigrad et contre le pacha de Scodra. On vit pour la première fois des Albanais mahométans commandés par des Grecs. Paleopoulo et son beau-frère Canavos emportèrent d'assaut, à la tête d'un de ces corps, les villes d'Ochrida et de Gheortcha. Mêlant aux armes les négociations et l'artifice, Ali s'emparait tantôt par force, tantôt par ruse, tantôt par capitulation, de tous les territoires qui étaient à sa convenance. Il se fit céder par la Porte celui de l'Arta, prétendant que, pour faire la police sur les côtes de l'Épire et empêcher les intrigues extérieures, il avait besoin de ce golfe pour y abriter ou construire des vaisseaux. Les pachas ses voisins, celui de Bérat, celui de Scodra, les gouverneurs de la Macédoine et de la haute Epire, avaient continuel-

lement à se plaindre de ses empiétemens, et vainement adressaient leurs réclamations à la Porte; Ali-Pacha payait régulièrement la contribution des pays dont il s'emparait, et savait ainsi légitimer toutes ses usurpations.

Habile à tirer parti de toutes les occasions qui pouvaient augmenter sa fortune et son pouvoir, il était peu d'événemens qu'il ne sût faire ainsi tourner à son profit. Lorsqu'en 1797 le traité de Campo-Formio donna à la France l'Archipel ionien avec ses dépendances en terre ferme, des rapports indispensables s'établirent entre lui et ses nouveaux voisins. Il fraternisa avec les républicains français, parut se laisser gagner à leurs doctrines, leur fournit des munitions et quelques vivres, et obtint d'eux la permission de naviguer comme ami dans le canal de Corfou, ce que les Vénitiens, récemment dépossédés, n'avaient jamais accordé. Cette concession le mit au comble de la joie; et voici l'affreux parti qu'il en tira. Depuis long-temps il méditait la soumission ou l'anéantissement de deux petites peuplades chré-

tienne, celles de Nivitza-Bouba et de Saint-Basile, habitantes d'une partie de la chaîne maritime des monts Cérauniens. D'un côté, l'accès difficile de leurs montagnes; de l'autre, la présence des Vénitiens dans le canal de Corfou, avaient maintenu l'indépendance de ces deux colonies. Des vaisseaux d'Ali-Pacha abordèrent sans être aperçus sur cette plage encore libre, et en un seul jour Nivitza et Saint-Basile disparurent, toutes les habitations furent réduites en cendres, les champs ravagés, une population d'environ six mille âmes fut en partie égorgée, en partie dispersée dans les montagnes ou traînée en esclavage.

Cependant, il faut le dire, c'était dans l'ignorance des projets d'Ali-Pacha que le gouverneur des îles Ioniennes, le général Gentili, lui avait ouvert le canal de Corfou. Nos soldats étaient encore à cette époque dans toute la bonne foi des sentimens généreux que plus tard il ont appris à tuer du mot de niaiserie; ils se croyaient encore appelés à *patriotiser la terre;* ils le disaient

avec toute l'étourderie d'un courage qui ne connaissait rien d'impossible. Loin d'être disposés à river les fers de la nation grecque, les Français aspiraient à les briser; ils faisaient distribuer dans toute la Grèce des proclamations, des chants républicains, et cette cocarde aux trois couleurs, partout reçue comme un talisman de liberté. Ils devaient, dit-on, seconder un grand mouvement national auquel travaillait depuis plusieurs années le Thessalien Rhigas, fondateur d'une société secrète qui s'étendait sur toute la Grèce, et comptait parmi ses affiliés non-seulement tout ce qu'il y avait de capitaines de klephtes distingués par leur valeur, mais encore une foule de beys et d'agas mécontens. Une notice que nous avons sous les yeux [1] assure que Passawan-

[1] Cette notice est de M. Nicolo-Poulo. Il en existe une autre placée dans le Recueil des chants populaires de M. Fauriel, et qui ne donne pas la même importance aux travaux politiques de Rhigas. C'est bien plutôt comme poëte que comme conjuré que Rhigas a rendu des services à la cause des Grecs. Le fameux

Oglou, alors en pleine révolte dans son gouvernement de Widdin, s'entendait

chant, Ὢσ ποτέ παλληκάρια, νά ζοῦμεν.......... *Jusques à quand, ô braves!* a eu, dit-on, sur la révolution grecque une influence comparable à celle qu'ont exercée sur la nôtre l'hymne marseillaise et le chant du départ. Comme pièce historique, ce chant est fort remarquable, en ce qu'il fait connaître, sinon les plans et les moyens d'exécution de Rhigas, au moins l'idée qu'il se faisait des ressources militaires de la Grèce à cette époque; et cette idée, parfaitement d'accord avec ce que nous savons d'ailleurs, n'était pas un rêve poétique.

Le chant de Rhigas s'adresse aux Grecs de toutes les conditions et de toutes les provinces, aux Turcs eux-mêmes, à tout homme qui veut être libre. Il dit au Fanariote : « Tu as » beau être drogman, prince ou visir, le tyran » ne t'en fera pas moins périr injustement; » tu as beau t'asservir à ce qu'il dit, il n'en » boira pas moins ton sang. Soutsos-Mourou- » sis, Petrakis - Skanavis - Ghikas, Mavroghe- » nis, sont des exemples qui peuvent t'ins- » truire. »

Il appelle ainsi les Bulgares, les Serviens, les Albanais, les Grecs insulaires et du continent : « Levons - nous du même élan; ceignons tous » l'épée pour la liberté; qu'il soit su partout » que nous sommes braves; que ceux qui ont

avec Rhigas; mais nous devons avouer que cette intelligence paraît fort dou-

» appris l'art de combattre accourent! Jusques à » quand voulez-vous être les officiers des rois » étrangers? Venez, soyez les colonnes de vo» tre nation; il est plus beau de périr pour la » patrie, que de suspendre le gland d'or à une » épée vendue à l'étranger!

» Souliotes et Maïnotes, lions renommés, » jusques à quand dormirez-vous tranquille» ment dans vos cavernes? lionceaux de Mau» rovouni, aigles du mont Olympe, éperviers » des monts Agrapha, n'ayez tous qu'une » même âme; frères chrétiens des bords du » Danube et de la Save, que chacun de vous » se montre les armes à la main; vaillans Ma» cédoniens, élancez-vous comme des animaux » de proie; dauphins des mers, dragons des » îles d'Hydra et de Psara, et vous tous qui » servez sur la flotte, allumez en Turquie une » flamme qui de la Bosnie s'élance jusqu'en » Arabie; frappez vos tyrans, le cœur leur bat, » ils tremblent comme des lièvres. »

On ne saurait sur une traduction juger du mérite poétique de ce chant. M. Fauriel déclare qu'il ne lui paraît pas une composition distinguée, mais qu'à le juger d'après l'impression qu'il a toujours produite sur les Grecs, on est forcé d'en prendre une opinion favorable. Une anecdote qu'il cite pour prouver jusqu'à

teuse, et que, jusqu'à présent, il est impossible d'affirmer que les Français

quel point Rhigas a su toucher le cœur et l'imagination de ses compatriotes, intéressera nos lecteurs.

En 1817, le Grec qui a raconté cette anecdocte voyageait en Macédoine, de compagnie avec un moine et un caloyer. Ils s'arrêtèrent pour se reposer chez un boulanger qui tenait auberge, et dans la boutique de cet homme virent un garçon boulanger dont l'aspect les frappa. C'était, dit le narrateur, un jeune Epirote d'une taille superbe, d'une figure de la beauté la plus fière, et dont les bras, la poitrine et les jambes nues auraient pu donner le type de l'élégance fondue dans la vigueur. Il demanda au laïc s'il savait lire; celui-ci répondit oui, sur quoi le jeune Epirote le pria de vouloir bien le suivre; et, s'étant éloignés, le jeune homme plongea la main dans sa poitrine et en tira un petit livre qu'il portait suspendu au cou: c'étaient les chansons de Rhigas; il pria l'étranger de les lui lire, ce que fit celui-ci en portant de temps en temps les yeux sur son auditeur; et, dit-il, son visage était enflammé, ses traits peignaient l'exaltation, et des larmes coulaient de ses yeux. Or, d'après l'aveu du jeune Epirote, ce n'était pas la première fois, mais peut-être la centième, qu'il entendait faire cette lecture, et chaque fois son émotion

eux-mêmes agissent de concert avec le patriote thessalien. Quoi qu'il en soit, dans l'année 1798, la police autrichienne donna l'éveil à la Porte; Rhigas et sept autres Grecs négocians ou littérateurs, arrêtés à Vienne, comme coupables d'intrigues séditieuses, furent livrés, peut-être vendus au gouvernement turc.

Rhigas fut mis à mort à Belgrade. Dans le même temps, la Porte mit Passawan-Oglou au ban de l'empire, et ordonna à tous les pachas de ses états d'Europe et d'Asie de marcher contre Widdin, où s'était enfermé le rebelle. Ali-Pacha reçut, avec le firman de guerre qui l'appelait à ce rendez-vous, le surnom de Terrible, récompense flatteuse de l'extermination des chrétiens de Saint-Basile. Il arriva au camp, à la tête de ses meilleures troupes, dans un appareil de puissance et de faste qui laissait loin derrière lui les plus puissans d'entre ses collègues. Il a

était aussi vive. D'autres faits du même genre sont rapportés par l'écrivain que nous citons.

dit depuis qu'il ne s'était rendu à l'appel du sultan que pour juger par lui-même des ressources de l'empire, voir quelle était la portée des hommes du gouvernement et des généraux turcs, et qu'il s'était senti un si grand ascendant sur les uns comme sur les autres, que tous les obstacles redoutés jusque là par son ambition lui avaient paru de pures misères. Il s'était emparé de la direction du siége, lorsque la guerre ayant éclaté entre la Porte et la république française, il reprit le chemin de son gouvernement sous prétexte qu'il était menacé par le voisinage des îles Ioniennes, et, dans le vrai, parce qu'il espérait profiter de la lutte dont ces îles allaient immanquablement devenir le théâtre, pour s'emparer des anciennes possessions des Vénitiens sur la terre ferme.

Le général français, Chabot, gouverneur des îles Ioniennes, avait trop peu de forces pour pouvoir songer à conserver cette partie du littoral de l'Epire; mais, par une de ces bravades trop souvent confondues avec ce

que prescrit l'honneur du drapeau, il avait cru devoir y laisser un détachement de trois cents grenadiers. Ainsi qu'il avait été facile de le prévoir, Ali-Pacha ne fut pas intimidé par la présence de cette faible troupe; il tomba sur elle avec peut-être quinze mille Albanais : les trois cents Français se firent tuer à ce poste insignifiant, comme s'il eût été question de défendre leurs foyers, leurs enfans et leurs femmes; et cette victoire, qui parut à la Porte-Ottomane un fait d'armes sans pareil, tant était grande alors l'opinion de la valeur française, livra aux troupes d'Ali-Pacha les trois villes de Buthrotum, Prevesa et Vonitza. Le satrape marchait en personne sur Parga, autre ville indépendante sur la côte d'Epire, lorsque les Russes, entrant dans la mer Ionienne pour en expulser les Français, s'en emparèrent.

Cette succession d'événemens qui favorisaient l'ambition d'Ali-Pacha et augmentaient sa réputation d'habileté, lui valurent un nouveau titre, celui de visir. Le divan lui faisait une sorte de

cour, et lui, de son côté, le méprisait assez pour oser annoncer dans une proclamation adressée aux habitans de l'Epire et de l'Albanie, que la Porte touchait à son déclin; que le temps marqué par le livre des Croyans pour la dissolution de l'empire ottoman était arrivé, et que, d'après le même livre, l'Albanie survivrait à ce désastre. C'était déclarer hautement ses projets d'indépendance; et sans doute il avait pu compter sur l'incurie habituelle de la Porte, puisque ce langage audacieux fut à peine remarqué par les ministres du sultan. La pièce dont il est ici question [1] se terminait par des menaces d'extermination assez obscures et adressées en masse aux ennemis du visir; elle faisait dans toutes les Albanies un appel aux armes, sans que l'on pût prévoir sur qui devait fondre cet orage.

C'était de la république de Souli qu'il s'agissait, Ali venait de se décider à reprendre contre elle ses anciens projets. Ses préparatifs, faits avec au-

[1] Voyez Pouqueville, Régén., t. I, liv. III.

tant de rapidité que de secret, ne furent connus des Souliotes eux-mêmes que par la subite apparition d'une armée de quinze à vingt mille hommes dans la Para-Selleide, et par la désertion plus alarmante encore de deux cents de leurs guerriers, et de George Botzaris, un de leurs capitaines. Heureusement les intrigues d'Ali-Pacha n'avaient pu aller plus loin : les Souliotes se comptèrent, et, malgré la perte que leur faisait éprouver la trahison, se trouvèrent encore en assez grand nombre pour tout braver. Ils s'étaient tenus assez sur leurs gardes pour n'avoir rien à craindre d'un coup de main, et effectivement, la brusque attaque d'Ali-Pacha fut vigoureusement repoussée; mais n'ayant dans leur montagne que très-peu de provisions de guerre et de bouche, ils étaient dans l'impossibilité de faire une longue résistance. Ali-Pacha jugeant ainsi, prit le parti de les bloquer: douze forteresses furent élevées autour de Souli, sur une ligne dont les points les plus rapprochés de la montagne en étaient distans de deux heures de mar-

che. Chacune de ces forteresses fermait quelqu'une des communications de Souli avec le pays environnant; aussi la détresse des Souliotes devint bientôt si grande, qu'ils furent réduits à dévorer l'herbe de la terre, les racines qui poussaient dans leurs rochers, et jusqu'à l'écorce des arbres. Cependant leur courage ne se démentait pas : lorsque la mortalité devint parmi eux assez grande pour qu'il ne fallût plus écouter que les instigations du désespoir, un détachement de six cents Souliotes, hommes et femmes, se forma de tous ceux qui résistaient encore aux tortures de la faim, perça la ligne du blocus et prit le chemin de Parga pour aller chercher des provisions dans cette ville amie. On ne saurait imaginer une réception plus touchante que celle que firent aux tristes envoyés de Souli les habitans de Parga; mais le retour des premiers, après une absence de quatre jours, pendant laquelle le fléau avait continué ses ravages, offrit des scènes qu'on ne saurait décrire. Il y avait un déchirant contraste entre la joie de

ceux qui revoyaient en vie leurs pro
ches, et le désespoir de ceux qui ne r
trouvaient plus que les cadavres des am
ou des parens qu'ils avaient eu l'espo
de sauver. D'autres sorties furent moi
heureuses, et, pendant dix mois q
dura ce blocus, la nécessité des plus ho
ribles extrémités se présenta souvent
l'esprit des malheureux Souliotes.

Enfin, Ali-Pacha ayant reçu d
la Porte l'ordre de marcher co
tre Georgim, pacha d'Andrinople,
ayant cru devoir faire en personne
avec la plus grande partie de s
forces cette expédition, les Souliot
profitèrent de son absence pour re
cueillir des munitions et des vivre
Ils chargèrent de ces préparatifs
moine nommé Samuel, patriote ar
dent, prêtre enthousiaste, que ses méd
tations avaient exalté au point de
rendre visionnaire, et qui avait su
leurs déterminations une très-grand
influence. Grâces à l'activité du moin
Samuel, lorsque Ali-Pacha revi
d'Andrinople les Souliotes se trouvè
rent abondamment pourvus de tout c

dont ils avaient manqué dans leur premier siége. Le visir fut encore obligé, dit l'écrivain dont nous suivons ici les traces[1], de recourir à la ruse pour abréger la tâche de la patience, il fit proposer aux Souliotes des conditions assez avantageuses en apparence, et dont la plus remarquable était qu'eux-mêmes éloignassent leur chef Photos-Tzavellas.

Les Souliotes eurent la faiblesse de considérer qu'un seul homme aurait à souffrir de cet accommodement; ils dirent à Tzavellas qu'il était l'unique obstacle à la paix, et que le salut du pays voulait qu'il se retirât. Tzavellas gémissant de l'aveuglement plus que de l'ingratitude de ses concitoyens, s'éloigna. A peine il était hors du territoire de Souli que des émissaires d'Ali-Pacha l'invitèrent à se rendre à Janina. Photos-Tzavellas ne craignait pas plus le tyran de près que de loin : il parut en sa présence, et, d'abord, eut à repousser avec la dignité de la vertu quelques-unes des

[1] M. Fauriel.

sollicitations auxquelles d'autres chefs souliotes avaient lâchement cédé. Il fut jeté dans un cachot, et pendant ce temps des trahisons préparaient la ruine des Souliotes. Pour comble de malheur, la division s'était mise parmi eux depuis que le visir ne leur faisait plus qu'une guerre d'intrigues. Le perfide Ali avait obtenu, en même temps que l'exil de Tzavellas, la réintégration d'un des fils du transfuge Botzaris. Kitzos Botzaris s'étant fait un parti de tous ceux qui avaient voté l'éloignement de Tzavellas, eut réciproquement pour ennemis tous les Souliotes de la tribu de Tzavellas, et tous ceux qui regardaient son bannissement comme un déshonneur pour Souli. L'animosité des deux factions fut soigneusement alimentée par les agens du visir et par quelques Souliotes qui avaient eu l'infamie de se vendre. Un coup de main fut préparé par ces derniers au milieu de l'espèce d'insouciance qu'éprouvaient dans la discorde leurs imprudens compatriotes. Des troupes d'Ali furent conduites jusque dans l'enceinte des qua-

tre villages de l'ancienne Souli; mais au premier coup de fusil tous les vrais Souliotes se reconnurent [1]; les Turcs

[1] Ce combat, ou l'un de ceux qui suivirent, est ainsi décrit par l'un des chants populaires recueillis et traduits par M. Fauriel.

La femme d'un papas crie, D'Avarikos : où êtes-vous, enfans de Tzavellas? Enfans de Botzaris, où êtes-vous? Une nuée de combattans vient à pied et à cheval. Ils ne sont pas un; ils ne sont pas deux; ils ne sont ni trois ni cinq mille; ils sont dix-huit ou dix-neuf mille.

Et qu'elle vienne cette turcaille! que nous fera-t-elle? qu'elle vienne voir un combat, faire connaissance avec les fusils des klephtes, avec le sabre de Tzavellas, avec le mousquet de Botzaris, avec les armes des femmes de Souli, de Moscho la renommée.

Quand le feu de la mousqueterie fut allumé, quand la bataille fut avancée, Tzavellas cria à Botzaris et à Zervas : « Que le fusil se repose, le moment du sabre est venu. » Mais Botzaris répond de son poste : « Ce n'est pas encore le moment du sabre; restez dans l'épaisse fourrée, gardez vos abris derrière le rocher; car les Turcs sont en grand nombre et les Souliotes peu nombreux. »

Tzavellas cria alors à ses braves : « Les atten-

et les traîtres qui leur servaient de guides furent exterminés : le blocus recommença.

Photos Tzavellas apprit dans les prisons de Janina ce qui s'était passé à Souli ; il fit porter ces paroles au visir : « Ali, laisse-moi retourner à Souli ; je » parlerai à ceux de ma tribu et à mes » amis, qui sont les ennemis des Botzaris ; je saurai les déterminer à me » suivre ; je les conduirai dans un lieu » de mon choix, et, dès lors, Souli sera à » toi ; tu régneras paisiblement sur ceux » des Souliotes que notre présence seule » empêche de se soumettre. »

drons-nous encore ces chiens d'Albanais ? » puis ils prirent tous les fourreaux de leurs sabres et les brisèrent, et chassèrent les Turcs devant eux comme des moutons. Veli-Pacha criait aux siens de ne pas tourner le dos ; mais les siens lui répondaient les larmes aux yeux : « Ce n'est pas ici Delvino ; ce n'est pas ici Widdin : c'est Souli le fameux, le renommé dans le monde. Ici est le sabre de Tzavellas, ce sabre baigné de sang turc, qui a fait prendre à toute l'Albanie des vêtemens de deuil, qui fait pleurer les mères pour leurs enfans, les femmes pour leurs maris. »

Ali-Pacha se laissa prendre à cette promesse. Photos désigna Parga comme le lieu où il voulait se retirer avec sa tribu, et courut à Souli. « J'ai trompé » Ali-Pacha, dit-il à ses compatriotes : » il pense que vous allez me suivre à » Parga ; mais non, c'est ici que nous » devons tous nous faire tuer. A Parga, » nous enverrons seulement nos vieil- » lards, nos enfans et nos femmes ; » restés seuls, nous ne manquerons » plus de vivres, les Turcs en auront » pour nous. » Sa résolution généreuse à peine communiquée à ses compatriotes, Photos se rendit à Parga pour obtenir des habitans qu'ils recevraient les vieillards et les femmes de Souli. Mais Parga était protégée par les Russes, alors maîtres des îles Ioniennes; elle ne pouvait rien faire sans l'autorisation de ces derniers. Il fallut envoyer prendre les ordres du gouverneur russe; et, pendant que Photos-Tzavellas séchait d'inquiétude et d'impatience à Parga, attendant ce qui serait répondu, son projet était éventé. Pour se trouver à la tête de ses braves

au moment du danger, il lui fallut même revenir en hâte à Souli, sans connaître la volonté du gouverneur russe.

Photos-Tzavellas guida les Souliotes à la dernière victoire qu'ils remportèrent sur Ali-Pacha. La perte des Turcs, dans un assaut plus terrible que tous ceux qu'ils avaient livrés jusque là, fut évaluée à deux mille hommes; mais Ali en conservait encore dix-huit mille, et cette fois il avait juré de ne pas lever son camp qu'il ne se fût rendu maître de Souli, de quelque façon que ce fût. Il savait que les Souliotes n'avaient plus de vivres; il parvint à couper la source qui leur portait de l'eau. Pendant sept jours les Souliotes supportèrent la plus terrible des privations; il n'y avait pas de forces humaines capables d'aller au-delà. Restait une dernière extrémité, celle de se faire jour ou de se faire tuer le sabre à la main: mais c'était abandonner au fer des soldats turcs des femmes mourantes, des vieillards qui ne se traînaient plus: les Souliotes capitulèrent; ils consentirent à abandonner la montagne, berceau de

leur liberté, et que, dans les transports de leur patriotisme, ils appelaient la sainte Souli. Quelques vivres leur furent distribués; ils partirent. Les uns, conduits par Photos-Tzavellas, Dimos-Drakos et Tsima - Zervas, prirent le chemin de Parga; les autres, ayant à leur tête Kitzos-Botzaris et Koutzonikas, prirent celui de Zalongas, dans une direction opposée.

Séparées ainsi l'une de l'autre par suite de la funeste rivalité qu'avaient suscitée les intrigues d'Ali, ces deux colonnes eurent une destinée différente. On devine bien qu'il n'était pas dans la pensée d'Ali de les laisser échapper ainsi. A peu de distance de la montagne de Souli, la colonne de Tzavellas fut attaquée, cependant elle fit heureusement sa retraite jusqu'à Parga; celle de Botzaris arriva à Zalongos sans être inquiétée, et, dans un vague sentiment de défiance, s'y fortifia. La plume tombe des mains quand on est forcé décrire que l'un des exécrables fils d'Ali parut en effet devant Zalongos trois jours après l'arrivée des

Souliotes en ce lieu. Immédiatement la colonie fut attaquée: alors fut surpassé peut-être tout ce que la présence et l'amour de la terre natale avaient inspiré de grand aux Souliotes.

Environ mille Souliotes, hommes et femmes, avaient suivi Kitzos-Botzaris; il ne leur était pas permis de songer à vaincre, pas seulement à vivre. Pendant tout un jour, les hommes, bien retranchés, combattirent, perdirent peu de monde et en tuèrent beaucoup à l'ennemi; le second jour, la fusillade s'éteignit de leur côté par degrés: ils n'avaient plus de munitions. Les Turcs commencèrent à gravir impunément la montagne: à cette vue, soixante jeunes femmes souliotes, presque toutes mères, presque toutes portant un enfant au sein, gagnent un plateau resserré de tous côtés entre d'affreux escarpemens; toutes, comme par suite d'une résolution unanime et instantanée, précipitent leurs enfans sur les pointes de rochers qui les entourent. Se prenant ensuite par la main et tournant en cercle, elles font

quelques pas d'une sorte de danse funèbre et s'élancent à leur tour dans l'abîme. Pendant ce temps les hommes combattaient encore; jusqu'à la nuit ils firent tête aux soldats turcs. Dès que l'obscurité leur permit de le tenter, ils se formèrent en deux colonnes, ayant au milieu d'eux ce qui restait de vieillards, de femmes et d'enfans, et descendirent la montagne, décidés à périr au milieu du camp des Turcs ou à se faire jour. Ce que ne pouvaient espérer, dans la noble présomption de leur courage, les guerriers souliotes, le passage fut forcé, mais ils durent se séparer par petites bandes pour n'être pas entourés par les troupes détachées à leur poursuite. Les uns marchèrent vers Parga, les autres vers Bourgareli; enfin, au bout de quelques jours, environ huit cents Souliotes parvinrent à se réunir de divers points dans la partie des montagnes d'Agrapha, où est bâti le monastère du Selston, aux bords de l'Aspropotamos, et près du village de Vrestinitza. Parmi ces Souliotes, il y avait encore trois cents hommes capa-

bles de combattre, et Kitzos-Botzaris, qui rachetait à force de gloire la honte de ses premières années, était avec eux. Cette poignée de Souliotes défendit pendant plusieurs mois sa nouvelle station contre les troupes d'Ali-Pacha; enfin elle succomba. Cent soixante femmes, leurs enfans entre les bras, répétèrent l'acte de désespoir des héroïnes de Zalongos : du haut d'une chaîne de rochers à pic elles se précipitèrent dans le gouffre au fond duquel roule l'Aspropotamos. Des huit cents Souliotes de tout âge et de tout sexe réfugiés à Selston, cinquante hommes et une seule femme parvinrent à se sauver, le reste fut égorgé par les Turcs.

Ici se termine l'histoire de la résistance des Souliotes; quelques débris de cette petite nation étaient réfugiés à Parga, d'autres dispersés dans les montagnes, et Ali ne cessa de les poursuivre que quand il les vit dans l'impossibilité de former aucun rassemblement inquiétant pour sa politique. Sa politique, bien plus que le sentiment d'une aveu-

gle haine, l'avait poussé à l'extermination de cette peuplade : c'était une des conditions du vaste plan qu'il avait conçu pour sa propre émancipation, et dans l'ordre de l'exécution cette partie était la plus importante de toutes. En effet, par l'entremise des Souliotes les klephtes de l'Epire et de la Thessalie avaient toujours correspondu avec les îles Ioniennes et les puissances successivement maîtresses de ces îles. Ali-Pacha voulant isoler complétement les montagnards encore libres, avait dû porter tous ses efforts sur ce point intermédiaire qui leur servait à la fois de place d'armes, de rendez-vous et de lieu de conférence avec les émissaires des ennemis extérieurs; mais, après la destruction des Souliotes, il devait, comme il le fit, reprendre contre toutes les stations de klephtes les hostilités ralenties ou suspendues depuis plusieurs années.

On sait qu'il avait eu assez d'adresse pour décider à la neutralité ou même attacher par intervalles à son service grand nombre de chefs de klephtes. Avant de

recommencer contre eux la guerre, il les convoqua tous à Karpenizi, en Etolie, et se rendit à cette conférence escorté de ses généraux et de ses meilleures troupes; les capitaines de klephtes de toutes les parties de la Grèce y vinrent à la tête de leurs Pallikares. Ali proposa les bases de ce qu'il appelait une paix durable; mais il paraît que cette convocation, la plus générale qui eût encore été faite, révéla aux klephtes leurs propres forces: l'étonnement et la confiance qu'ils éprouvèrent en se voyant si nombreux fut pour Ali et pour ses Albanais un grand sujet de dépit. Yousouph-Arabe, frère de lait du visir, celui de ses lieutenans qui avait fait le plus de mal aux klephtes, dit au capitaine Athanase: « Comment » donc, après tout ce que nous vous avons » tué d'hommes, vos bandes sont-elles » plus nombreuses que jamais? — Vois à » la tête de mes Pallikares ces cinq » jeunes gens debout, répondit Atha- » nase, tous cinq se sont faits klephtes » pour venger la mort d'un seul de leurs » parens que tu as tué: continuez, et

» bientôt toute la Grèce sera avec » nous. » Les conférences n'eurent pas de résultat; Grecs et Turcs se séparèrent ennemis jurés [1].

Quelques mois après, les mêmes chefs de klephtes se réunirent dans l'île de Saint-Maure, l'une des îles occupées par les Russes, et destinée à remplacer Souli, comme foyer des intrigues de ces étrangers. Sous leur protection, un Grec que nous ne pouvons nommer ici, et que l'activité de son génie rendait l'homme le plus propre à conduire une vaste conspiration, espérait parvenir à décider une insurrection en masse contre Ali-Pacha; mais ce dernier, à qui une convocation de ce genre n'avait pu échapper, quoique faite avec tout le secret possible, avait garni de troupes toute la côte, avait arrêté un grand nombre d'émissaires, et coupé dès leur origine tous les fils de la conjuration. Toutefois, outre l'avantage de resserrer le lien de nationalité entre les

[1] Fauriel, Introduction aux *Chants populaires*.

chefs de bandes des diverses parties de la Grèce, cette réunion avait eu celui de les mettre en rapport avec la ligue de populations esclavones du nord de la Grèce, qui depuis six années s'était formée contre la Porte, et à laquelle avait donné lieu la révolte simultanée du pacha de Widdin, Passewan-Oglou, et celle du chef des Serviens, Czerni-George. L'expédition du capitaine de klephtes Niko-Tzaras dans la Macédoine, expédition que l'on peut considérer comme un des résultats avortés de la conspiration de Saint-Maure, était combinée, assure t-on, avec un mouvement que préparait Ypsilanti, prince fanariote, gouverneur de la Valachie [1].

Vers la fin de l'année 1805, Niko-Tzaras, déjà renommé parmi les capitaines de klephtes, ayant rassemblé trois cents Pallikares, partit de Karitza, petite ville de la Thessalie qui était sa station habituelle, et, à leur tête, prit le chemin de la Valachie. En traversant quelques-uns des passages les plus dif-

[1] M. Fauriel.

ficiles de Thessalie en Macédoine, il rencontra quelques troupes envoyées par Ali-Pacha pour l'arrêter, les battit, et, les poussant toujours devant lui, arriva jusqu'au bord du Karasou, le Strymon des anciens. Il espérait passer le fleuve au pont de Pravi, petit village de la Macédoine centrale : mais ce poste était gardé par trois mille Turcs. Les trois cents Pallikares de Niko-Tzaras furent aisément cernés, et pendant trois jours de combat ne purent réussir à se dégager; le quatrième jour ils n'avaient plus de cartouches. Les Turcs pouvaient compter sur une proie facile, et peut-être se tenaient moins sur leurs gardes, lorsque les klephtes s'élancent le sabre à la main dans la direction de Pravi, culbutent tout ce qui se trouve devant eux, arrivent au pont, abattent à coups de damas les chaînes qui le suspendent et passent le Karasou, laissant de l'autre côté les Turcs. Libre de continuer sa route par la haute Macédoine, vers la Bulgarie, Niko-Tzaras, ne voyant éclater aucun des

soulèvemens qui peut-être lui avaient été promis, se contenta de lever quelques recrues dans le pays, et, ayant presque doublé sa bande, revint en Thessalie, où déjà la guerre d'Ali-Pacha contre les klephtes avait pris une grande activité.

Cette nouvelle guerre se distingue de toutes celles que nous avons déjà esquissées, en ce qu'il y eut de la part des klephtes plus d'ensemble; que, de défensive qu'elle était, leur ligue devint tout-à-fait offensive, et que les efforts du courage commencèrent à s'adapter à quelques combinaisons politiques. Papas-Euthymios et Démétrius-Paleopoulos, de Karpenizi, dans cette guerre de 1806 à 1807, qui fut la dernière phase de la lutte des montagnards contre Ali-Pacha, parvinrent, non plus par l'assistance des Russes, mais par le seul ascendant de leurs lumières et de leur habileté, à réunir dans un effort commun contre Ali-Pacha tous les chefs de bande de la Grèce. Leur but était de renverser le satrape, et d'établir dans les provinces de sa domination

un gouvernement grec [1]. Les opérations militaires, de qui dépendait le succès de cette entreprise, étaient habilement calculées; mais les conjurés étaient trahis. Ils étaient en marche de leurs divers points de départ, Théodore et Démétrius, frères de Papas-Euthymios, étaient déjà au rendez-vous avec quelques centaines d'hommes, lorsque se présentèrent quatre mille Albanais, commandés par Mouktar, fils d'Ali. Le désordre et la terreur se mirent aisément parmi ces bandes prises en flagrant délit, et dans un genre de guerre auxquel elles n'étaient pas habituées. Théodore, Démétrius et toute leur troupe furent taillés en pièces; les bandes les plus avancées se retirèrent en combattant, mais poursuivies dans toutes les directions par des trou-

[1] Nous suivons ici la version de M. Fauriel; M. Pouqueville ne présente que comme une tentative hasardée la conspiration de Blachavas. Selon lui, cette insurrection dégénéra en brigandage. (Voy. Pouqueville, *Histoire de la régénération de la Grèce*, t. I, pag. 292.)

pes disposées à l'avance par Ali-Pacha. Depuis lors il sembla que les chefs de klephtes, par cela même qu'ils avaient un moment senti l'avantage de combattre réunis, étaient moins capables de combattre individuellement. La plupart des capitaines confédérés se soumirent. Euthyme Blachavas se dévoua pour sauver ce qui restait de sa bande; il vint se livrer aux Turcs, et fut traîné à Janina, où l'attendait un supplice atroce. « Je le vis, dit l'historien de la ré-
» génération de la Grèce, attaché à un
» poteau planté dans la cour du sérail.
» Les rayons d'un soleil brûlant frap-
» paient sa tête bronzée, qui défiait la
» mort, et une sueur abondante cou-
» lait de sa barbe épaisse. Il connais-
» sait son sort; et plus tranquille que le
» tyran qui savourait l'idée de répan-
» dre son sang, il leva vers moi ses
» yeux remplis de sérénité, comme pour
» me prendre à témoin de son heure
» suprême. Il la vit approcher avec le
» calme du juste; il sentit sans frémir
» et sans se plaindre les coups des bour-
» reaux, et ses membres, traînés à tra-

» vers les rues de Janina, montrèrent
» aux Grecs épouvantés les restes du
» dernier capitaine de la Thessalie[1]. »

. . . .

[1] M. Pouqueville ajoute : « Pourquoi une fin » aussi glorieuse était-elle *entachée d'une faute* » *qui avait compromis ou entraîné tant d'in-* » *nocens au tombeau?* Desseins impénétrables » de la Providence, vous ne vous expliquez ja- » mais que par des prodiges qui confondent » les calculs de notre faible raison! Le sup- » plice et la révolte d'Euthyme préparaient le » triomphe d'un faible mortel! Ils allaient » révéler la gloire d'un confesseur de Jésus- » Christ, dont le sang confondu avec le sang » du guerrier *réhabilita par son martyre la* » *fidélité et l'honneur que* la religion comman- » de aux Chrétiens. » Puis il raconte le supplice d'un religieux de Saint-Basile...... Cette pieuse transition nous paraît au moins singulière; nous ne concevons pas comment le martyre de ce religieux de Saint-Basile pouvait réhabiliter *l'honneur et la fidélité* dans Blachavas. M. Pouqueville était encore dans les préjugés de l'autorité auprès de laquelle il a rempli des fonctions diplomatiques, lorsqu'il parlait ainsi de Blachavas. Les Grecs qui, dans un temps où l'Europe ne pensait nullement à eux, avaient mis toutes leurs espérances dans l'homme que M. Pouqueville a vu mourir dans la cour du sérail à

Après la défaite de Blachavas la désorganisation de la ligue des klephtes fut poussée par Ali-Pacha avec autant de rapidité que de succès. Pour faire cesser la résistance, s'attacher les chefs ou se défaire d'eux, Ali suivit fidèlement le système que nous avons déjà fait connaître. La suite des événemens nous montrera les plus fameux d'entre les capitaines klephtes devenus ses lieutenans, et de concert avec lui, à son insu comme au leur, travaillant de loin à l'émancipation de la Grèce. Il est temps de dire ce qui définitivement advint de la liberté des cantons montagnards de la Grèce, lorsque la valeur des capitaines klephtes ne les protégea plus. Ces cantons ne furent pas tous à la fois asservis, mais successivement forcés de se soumettre. Une ombre de l'existence politique qu'ils avaient conservée depuis trois siècles leur fut lais-

Janina, ne lui reprochent pas d'avoir compromis le sang innocent, ni d'avoir manqué à la fidélité qu'il devait à Ali-Pacha; ils vénérent Blachavas comme un des martyrs, sinon de leur religion, du moins de leur liberté.

sée par Ali-Pacha : ils continuèrent à être administrés par des démogérontes; mais Ali choisissait lui-même ces magistrats, et d'ailleurs mettait dans chaque village un officier turc et des soldats albanais. Grâces à l'excessive sévérité du pacha, les cantons une fois soumis n'étaient exposés à aucune vexation de la part des Turcs; mais ils payaient des impôts énormes; la protection d'Ali-Pacha leur coûtait dix fois plus que l'ancienne suzeraineté de la Porte, avec qui, pour ainsi dire, ils n'avaient plus rien de commun. Il suffit de citer le canton de Mezzovon dans le Pinde, qui, depuis la conquête, avait constamment payé à la Porte un tribut évalué à quatre-vingt mille de nos francs, et dont la contribution annuelle sous Ali-Pacha montait à trois cent mille francs. Dès l'année 1807, la plupart des cantons montagnards étaient soumis et produisaient un revenu décuple de celui dont s'était jusque là contentée la Porte. Quelques bandes refoulées aux parties les plus âpres de l'Etolie et de l'Acarnanie tenaient encore

en insurrection ces deux provinces; tout le reste de la Hellade était soumis. Ali aspirait à devenir maître de la Morée et de la Romélie par ses deux fils; c'était là le terme avoué de son ambition. Il y arriva presque lorsque, par suite du traité de Tilsitt, les Français redevinrent maîtres des îles Ioniennes. Il fit oublier à ces dangereux voisins, à force de caresses, ses anciennes perfidies et ses intrigues toutes récentes contre Selim III, leur allié. Par le crédit de leur ambassadeur à Constantinople, il obtint de la Porte pour son fils Veli le visirat de Morée, pour Mouktar, le pachalik de Lépante. On assure qu'il alla jusqu'à offrir secrètement à Napoléon de se déclarer vassal de l'empire français, à condition qu'on le reconnaîtrait prince de l'Epire et des îles Ioniennes réunies, et que cette souveraineté serait héréditaire dans sa famille. Mais Napoléon ne pensait nullement alors[1] au démembrement de l'empire otto-

[1] M. Bignon assure que dans les conférences du traité de Tilsitt, il avait été question entre

man; il fit aux ouvertures du satrape une réponse assez dure, et le menaça de le faire châtier par la Porte, s'il insistait.

Mais bien loin que la Porte fût dans le cas de châtier l'audacieux Ali, elle tremblait à son seul nom. Dans l'année 1807, ayant été obligée de recourir à lui pour purger la Romélie de bandes de brigands qui infestaient cette province, elle avait été tellement effrayée de l'appareil de force avec lequel Ali s'était présenté jusqu'à Thessalonique, qu'elle avait craint un instant de le voir paraître aux portes de Constantinople.

les deux empereurs d'un partage de la Turquie d'Europe, qui eût mis à la merci de la Russie toutes les provinces de l'embouchure du Danube, la Thrace et la Macédoine jusqu'au Vardar, et livré à la France toute la Grèce occidentale, le Péloponèse, les îles Ioniennes et tout l'Archipel; mais que la difficulté de faire entrer Constantinople dans un de ces lots, fit mettre de côté ce grand projet, aussi exécutable que tant d'autres devant lesquels l'étoile de Napoléon n'avait point pâli. (*Les cabinets et les peuples.*)

Ali, qui ne donnait rien à la témérité, n'avait pas cru devoir profiter de cette terreur; c'était pas à pas qu'il voulait marcher: redouté du divan, il ne se départait point du système d'obtenir tout de lui par l'argent et les caresses.

Non content d'avoir dépouillé de leur liberté et grevé d'impôts exorbitans les villages montagnards, il étendait continuellement cette domination spoliatrice aux dépens de toutes les petites puissances turques de son voisinage. Dans les basses terres de la Thessalie, de l'Epire, dans la Macédoine Cisaxienne, il y avait quantité de villages situés dans un territoire fertile; assez riches, parce qu'ils étaient éloignés du théâtre habituel de la guerre, payant leurs impôts à la Porte, et se trouvant assez bien du gouvernement héréditaire de leurs beys, albanais ou turcs d'origine. Ali envoyait dans ces pays des compagnies d'Albanais qui s'y cantonnaient arbitrairement, ou bien il les faisait traverser coup sur coup par des troupes qui épuisaient les ressources du pays, jusqu'à ce que les habitans, ruinés en

masse, implorassent sa protection. « Vendez-moi votre pays, leur disait-il alors, et je vous aurai bientôt délivrés de tous ces pillards. » Le marché proposé s'exécutait, les troupes mahométanes se retiraient à la sommation d'Ali, ou bien, lorsqu'elles refusaient de reprendre le joug de la discipline, il les faisait exterminer; il s'emparait des biens et de la personne du bey: les cachots de Janina étaient encombrés d'officiers turcs ainsi dépouillés; et le seul compte qu'Ali rendît à la Porte de cette conduite était celui-ci. Il envoyait à Constantinople un acte revêtu de la signature des justiciers turcs, certifiant que tel village s'était vendu à lui de plein gré, et que les habitans avaient reçu les sommes stipulées par le marché. Il n'avait rien déboursé toutefois pour cette acquisition prétendue; les habitans avaient échangé leur reçu contre une remise sur l'impôt d'une ou de plusieurs années, et comme la quotité de cet impôt était fixée par Ali, il s'ensuivait que le paiement était illusoire.

Nous nous contentons de caractériser

ces usurpations plus ou moins obscures, et qu'il serait trop long de raconter; mais, parmi les plus odieuses et les plus sanguinaires qui eussent encore signalé la tyrannie d'Ali – Pacha, il faut citer celles du pachalick de Bérat et du territoire de Cardiki.

Ces deux crimes ont une sorte de confraternité particulière dans la longue série des forfaits d'Ali - Pacha. Ici l'ambition ne joua qu'un rôle secondaire : une haine qui remontait à l'adolescence d'Ali – Pacha, nourrie dans la contrainte d'une longue et pénible dissimulation, le poussait à la ruine d'Ibrahim, pacha de Bérat, et ne fut pas même satisfaite lorsque ce malheureux devint son prisonnier [1]. Ce

[1] Dans la guerre que fit Ali au pacha de Bérat, on vit paraître pour la première fois l'Albanais Omer-Vriones comme lieutenant du visir de Janina; nombre de chefs de klephtes y figurèrent aussi; eux et leurs Pallikares contribuèrent beaucoup à la prise de Bérat. Le chant populaire qui consacre la mémoire de cet événement, nomme parmi les Chrétiens auxiliaires d'Ali, « Iskos de Dounitza, les fils de

qu'il lui fit souffrir dans les cachots de Janina serait horrible à dire; ce fut dans l'année 1810 qu'il parvint à dépouiller le beau-père de ses deux fils, Mouktar et Veli, et l'année suivante il exécuta contre Cardiki des projets de vengeance médités depuis sa jeunesse, et auxquels la population de ce village avait donné lieu, disait-on, par une insulte faite à Khamco, sa mère, et à Chainitza, sa sœur.

En 1811, Cardiki, encore florissante et libre, était, avec Argyro-Castron, la seule ville dans toute l'étendue de la domination d'Ali-Pacha qui eût conservé son indépendance. Tout-à-coup Ali se mit en campagne sans projet annoncé : Argyro-Castron la première attaquée fut presqu'aussitôt prise; Cardiki succomba ensuite, mais après une belle résistance et en capitulant honorablement. Selon

» George Grivas, Zongos de Xeromeron, » George Varnakiotis, les descendans de Bou» kovallas, les Skyllodimos, Diakos, Panour» gias et les deux Kontoghianis. » (*Chants populaires*, t. II, *la Prise de Bérat.*)

sa coutume, Ali se fit donner des otages. Ces otages, au nombre de soixante et quinze, et pris parmi ce qu'il y avait de plus distingué dans Cardiki, furent étranglés à Janina; et avant que le bruit de cet assassinat parvînt à Cardiki, Ali se mit en route pour cette ville, déterminé à en finir avec la population par une exécution militaire. Campé aux environs de Cardiki, il fit dire aux habitans qu'il venait en ami et les invitait à se rendre dans son camp, afin de se concerter avec lui sur quelques mesures administratives. Les Cardikiotes, trompés ou n'osant montrer un soupçon qui les eût mis en un péril tout aussi grand, se rendirent à l'invitation. Ils furent tous égorgés, non par les soldats du visir, mais par la valetaille dont il se faisait suivre, et qu'il avait aisément transformée en une légion de bourreaux.

Le massacre des Cardikiotes répandit une horreur profonde dans toute l'Albanie; il excita généralement l'indignation des Turcs, et même celle des ministres ottomans. Suivant sa coutu-

me, Ali leur rendit un compte pompeux de ce qu'il appelait un service rendu à l'Etat : son apologie fut froidement reçue ; ce fut tout ce qu'osèrent les conseillers du sultan. Ce dernier, Mahmoud II, haïssait personnellement Ali, mais tout ce qu'il pouvait faire contre un sujet aussi puissant, c'était d'envoyer secrètement des capigi-bachis avec ordre de le poignarder, et pas un de ces ministres de la haute justice du sérail ne pouvait arriver jusqu'à Janina. Ali avait établi comme mesure sanitaire des lazarets et un cordon de troupes sur toute sa frontière du côté de la Romélie. Tout venant de Constantinople y était arrêté et forcé de faire quarantaine, sous prétexte que la peste régnait dans la capitale ; pendant ce temps, ses papiers envoyés à Janina, étaient scrutés par le visir, et par ce moyen, plusieurs firmans qui ordonnaient de le tuer tombèrent entre ses mains, ainsi que les agens chargés de cette périlleuse mission.

Quoique placé sous le poids d'une condamnation permanente, et ne vi-

vant, dit un historien [1], qu'à la faveur d'un sursis, il suivait avec une incroyable activité mille intrigues, mille projets différens, tendant tous à son agrandissement, à son émancipation personnelle. Depuis qu'il avait été traité avec hauteur par le gouvernement français, il s'entourait d'agens de l'Angleterre [2]; il faisait tout pour augmenter dans la Méditerranée l'influence politique de cette puissance; il l'avait aidée à s'emparer de quelques-unes des îles Ioniennes et travaillait avec elle à chasser de Corfou les Français. Le désastre à jamais déplorable de la campagne de Russie eut lieu sur ces entrefaites, et favorisa singulièrement les intrigues d'Ali-Pacha contre l'influence française. Trompés, comme tous les peuples de l'Europe, par cette funeste coalition, qui dès lors prenait date sous le

[1] M. Pouqueville.

[2] Parmi ceux-ci, presque tous appartenant à la diplomatie anglaise de Sicile et de Malte, était cet Hudson-Lowe, destiné à être un jour, sur le rocher de Sainte-Hélène, le vautour du Prométhée de l'histoire.

nom de Sainte-Alliance, qui appelait hypocritement les peuples à la liberté, et montrait Napoléon comme le seul obstacle à leur affranchissement, les Grecs s'unirent de vœux à Ali-Pacha pour l'expulsion des Français. Janina, si l'on en croit l'historien de la régénération de la Grèce, fut pendant les dernières années de la crise européenne, qui se termina par la chute de Napoléon, le foyer de machinations actives, mais dont nous ne saurions déterminer l'influence sur les événemens qui ont suivi [1].

[1] Voici du moins ce que dit à ce sujet M. Pouqueville, alors agent du gouvernement français à Janina : « Il n'entre pas dans mon » sujet de découvrir les ressorts qui faisaient » mouvoir à cette époque les vastes intrigues » dont la Méditerranée était le centre. L'hom- » me le plus sévère ne serait peut-être pas » assez impartial pour dire, même avec con- » naissance de cause, ce qui se passait à Ca- » gliari, où la cour de Sardaigne était réfugiée ; » à Malte, et surtout à Palerme, où l'auguste » sœur de la reine de France, Marie-Antoinette, » luttait avec un courage surnaturel contre » l'imposture et l'oppression. Je pourrais par-

A cette époque, si féconde en réconciliations, qui toutes avaient pour but le renversement de l'Empire, le traité de Bucharest avait terminé une guerre de plusieurs années entre les Russes et les Turcs, et permis à ces derniers de tourner toutes leurs forces contre les Serviens, dont l'insurrection, depuis le temps où nous l'avons signalée, avait toujours fait de nouveaux progrès. La Porte avait sacrifié des sommes énormes et perdu beaucoup de monde

» ler......... mais les temps qui révéleront ces » trames ne sont pas encore accomplis; que les » méchans pâlissent en attendant! La tombe » fermée sur l'une des plus fortes têtes cou» ronnées qui régnaient dans ces jours calami» teux, n'a pas effacé avec les restes mortels » de cette héroïque princesse le secret de ses » hautes pensées et de ses douleurs.....! » Ces réticences sont peu propres à éclaircir les événemens sur lesquels nous avons déclaré notre ignorance, et nous aimons à penser que M. Pouqueville, alors chargé des intérêts du gouvernement impérial dans cette partie de la Grèce, n'a pas été lui-même fort avant dans ces mystères diplomatiques dont il parle en termes si discrets et si révérencieux.

sans pouvoir dompter cette nation belliqueuse [1]. Dans l'année 1813, toutes les forces de la Turquie réunies sous le commandement de Courchid-Pacha, envahirent sur différens points le territoire des Serviens. Leur chef national,

[1] Les Serviens sont la plus pure descendance de cette souche sclavone qui a peuplé les régions orientales et septentrionales de l'Europe. Leur langue n'a presque point subi d'altérations, c'est l'idiome primitif, auquel appartiennent les dialectes sclavons parlés en Russie, en Pologne, en Bohême. Dans cette langue, méprisée par les savans du pays, le peuple a des chants nationaux, vieil héritage de ses pères. Ces chants, propagés par des mendians ou des aveugles, roulent presque tous sur les hauts faits de leurs guerriers et sur leurs combats contre la Porte; ils offrent des traits d'histoire nettement conservés, et vont parfois effleurer les origines et les monumens des peuples les plus éloignés. Ils ne respirent que la haine des Turcs, l'amour de la patrie et la ferveur du christianisme. Recueillir ces chants populaires et les coordonner serait pour l'histoire des populations du nord de la Grèce un travail aussi précieux que celui qu'a fait pour l'occident et le midi de la Grèce M. Fauriel. Voy. *le Globe*, Journal littéraire, n. 97.)

Czerni - George, également
comme patriote et comme ave
soldat féroce, presque aussi red
Serviens, qui faisaient sous lui d
diges de valeur, que des Turcs, l
à fuir devant lui; négociateu
cieux, qui souvent avait mis en d
duplicité diplomatique des Ru
alliés, et l'hypocrite fourberie de
ses ennemis mortels; Czerni-G
cette fois d'inutiles efforts: il fut
forcé de fuir et d'aller chercher
en Russie. Les Turcs prirent B
et Orsova; ils usèrent de leur
sur les Serviens comme ils l'ava
sur les habitans du Péloponès
la retraite des Russes en 1770.
bitans s'enfuirent par milliers
Russie; beaucoup d'entre eux
recours à la dangereuse hospit
l'Autriche, et la préférèrent
dieuse amnistie que promirent l
lorsque la terreur eut transfor
tour d'eux la Servie en une soli
Ce ne fut pas là cependant l
cette insurrection servienne qu
rendre à la cause de la liberté

l'immense service d'user par avance les forces des Turcs. Dans l'année 1813, les Serviens expatriés, apprenant que les Turcs avaient fait retraite et n'avaient laissé que de faibles garnisons dans les places fortes, rentrèrent en masse dans le pays, surprirent et égorgèrent les Turcs partout où ils ne les trouvèrent point sur leurs gardes. La lutte recommença, et pendant deux ans coûta plus d'hommes et d'argent à la Porte qu'elle ne lui en avait fait perdre depuis le commencement de la révolte. Ali ne prenait point part à cette guerre, quoique ses frontières septentrionales en fussent le théâtre, elle le servait indirectement puisqu'elle affaiblissait la Porte; et d'ailleurs, un soin bien digne de sa perfide politique, celui de recueillir sa part des dépouilles de l'empire français, l'occupait alors tout entier. Il y avait longtemps que Parga, ancien refuge des Souliotes, tentait son ambition et irritait ses ressentimens.

Parga, depuis l'année 1807, avait été protégée par le pavillon français. A la nouvelle de nos derniers revers en 1814,

Ali, ne craignant plus rien d'un p
dont la chute avait retenti jusqu'
tomba sur la faible garnison frança
était dans Parga; il fut repoussé pa
poignée de braves : Parga fut m
tanément sauvée. Quelque temps
l'ingrate population de cette vill
ses défenseurs à l'Angleterre. S
au milieu de la nuit par des trou
glaises introduites dans leur quart
Français furent aisément désar
faits prisonniers. On n'a pas le c
de reprocher aux habitans de
cette perfidie, quand il faut dire
en fut la récompense. Ils s'étaient
à l'Angleterre pour ne pas tombe
les mains d'Ali-Pacha; le géné
glais Campbell, en arborant su
murs le pavillon britannique, leu
formellement promis qu'ils p
raient le sort des sept îles Ioni
deux années se passèrent penda
quelles les Parganiotes n'obtinr
gouvernement anglais que des ré
évasives aux sollicitations qu'ils
saient pour qu'on statuât sur leu
dition politique. Pendant ce ten

étaient l'objet d'un infâme marché, d'un marché débattu entre le gouverneur anglais et Ali-Pacha, non sur des considérations d'honneur ou d'intérêt national, toutes les difficultés venaient de la crainte réciproque de trop payer et de ne pas assez recevoir. Enfin, en 1817, dans un banquet où fut portée la santé de George, roi de la Grande-Bretagne, Thomas Maitland, lord-haut-commissaire des îles Ioniennes, et Ali-Pacha consommèrent de moitié, à la face de l'Europe civilisée, le plus odieux forfait dont jamais réunion diplomatique ait porté l'exécration. La somme au prix de laquelle Ali pourrait occuper Parga et son territoire fut définitivement convenue. Thomas Maitland daigna informer les Parganiotes de la haute détermination en vertu de laquelle ils devaient sous tant de jours évacuer leur territoire. On leur offrait un asile dans les îles Ioniennes, comme le dérisoire accomplissement de la parole donnée par le général Campbell. Peu digne des anciens alliés des Souliotes, la résignation des habitans de Parga donna

lieu pourtant à des scènes de patriotisme extrêmement touchantes. Avant de s'embarquer pour les îles Ioniennes, on les vit recueillir les ossemens de leurs pères, prendre en pleurant des poignées de cette terre qui les avait nourris et qu'ils étaient forcés d'abandonner, ramasser furtivement les cailloux épars sur la plage qu'ils désespéraient de revoir; ils étaient au nombre de quatre mille. Leur retraite livra aux troupes d'Ali-Pacha la dernière terre indépendante qu'il pût convoiter; mais cet événement touche de près à ceux qui devaient venger la Grèce de sa longue et odieuse tyrannie.

CHAPITRE V.

De l'état du commerce, des lumières et de l'industrie dans la Grèce avant l'insurrection.

Ce n'est pas seulement par la réaction militaire dont nous avons fait connaître les principaux faits, que les Grecs ont été conduits à leur régénération politique encore imparfaite. Cette réaction arrêtée, ou, du moins, détournée de son but par les efforts et l'habileté d'Ali-Pacha, était heureusement secondée dans toutes les parties de la Grèce par un grand mouvement intellectuel, résultat indispensable des relations commerciales qu'elles entretenaient avec les nations de l'Europe devenues libres ou aspirant à l'être.

Jetons d'abord un rapide coup d'œil sur le commerce, puisque c'était par lui que pénétraient en Grèce les no-

tions à défaut desquelles il eût été impossible que la nation parvînt à se reconstituer. Le commerce n'avait jamais entièrement péri dans la Grèce, surtout dans les pays ouverts, et de bonne heure soumis aux Turcs; mais dans ces provinces il était exercé collectivement par des Turcs, des Grecs, des Arméniens, des Juifs. Les derniers ayant été chassés par les édits de plusieurs sultans, les Arméniens et les Grecs l'avaient facilement emporté sur les Turcs, moins intelligens et moins actifs; c'était par suite du développement que le commerce avait acquis entre leurs mains, qu'ils étaient parvenus à dominer les conquérans et à trafiquer de la tyrannie pour s'y soustraire. Mais, ainsi que nous l'avons dit, il n'était résulté de cette influence des négocians affiliés à toutes les intrigues fanariotiques aucun soulagement dans le sort de la nation opprimée. Ce ne sont donc pas les progrès de cette industrie commerciale que nous prétendons suivre, celle-là n'a rendu à la cause nationale que le déplorable ser-

vice de prolonger chez les Turcs le sommeil de l'intelligence.

Le commerce de la Thrace, de la Macédoine, des côtes de la mer Noire, ne consistait guère, avant la seconde moitié du dix-septième siècle, que dans la vente des troupeaux et des laines fournies par les hameaux pasteurs que nous avons montrés se formant, après la conquête, au pied du Rhodope, de l'Hémus et du Pangée, sous la protection de beys indépendans. La naturalisation en Roumélie de l'arbre à coton et de la plante qui fournit le tabac donna rapidement à la partie de cette province enfermée entre le Karasou, le Vardar et la mer, une grande importance commerciale. Nous avons parlé de l'état florissant de la vallée de Serès à la fin du dernier siècle; elle le devait à la culture du coton. Le produit de cette belle vallée s'est élevé, dit-on [1],

[1] M. Félix Beaujour, que nous avons déjà eu occasion de citer, avance ce fait. Cet écrivain fournit d'excellens documens sur le commerce de la Grèce, pendant une trop courte période. Toutefois ses observations ne portent

jusqu'à égaler celui de la plus riche colonie des Antilles. La naturalisation du tabac avait été moins avantageuse aux Grecs que celle du coton, parce que les Turcs remarquant les énormes profits que cette culture faisait faire, s'étaient emparés des terres qui y étaient propres et leur avaient donné par le monopole une valeur encore plus grande. Les laines et les cotons de Roumélie alimentaient dans l'intérieur du pays quelques fabriques de draps grossiers et de tissus assez estimés. Une partie de l'exportation se concentrait sur Constantinople et l'Anatolie, le commerce franc faisait passer l'autre partie sur les divers marchés de l'Europe.

Nous avons dit comment s'étaient formés dans les montagnes de Thessalie, d'Epire et d'Acarnanie, ces petits états démocratiques dont les bandes de klephtes étaient la milice permanente.

généralement que sur les avantages que les nations européennes doivent s'efforcer de tirer du commerce d'un pays privé d'existence politique. C'est le point de vue de l'époque à laquelle il a écrit.

La guerre n'avait jamais été l'unique existence de ces peuplades restées libres; dès l'origine elles avaient été composées de pasteurs et de klephtes. Le genre de fertilité du sol qui leur avait servi de refuge n'était pas de nature à être détruit par la guerre ou par le défaut de culture : les pâturages du Pinde, de l'Olympe, du Pélion, étaient les plus beaux et les plus riches de toute la Grèce, nourrissaient d'immenses troupeaux, et servaient d'hivernage à tous ceux des contrées voisines, même de l'Albanie mahométane. Leurs moutons étaient renommés par la délicatesse de leur chair et la beauté de leurs toisons; ainsi, de tout temps, il y avait eu parmi eux deux branches importantes d'industrie, la vente et le soin des troupeaux, la préparation et le commerce des laines. Une partie de ces laines allait à Salonique en traversant la Macédoine, une autre passait à Venise par les ports de la Dalmatie; le reste était employé dans le pays.

Le canton de Zagora en Thessalie comptait vingt-quatre villages rele-

vant de la sultane Validé, et situés sur le penchant du Pélion et de l'Ossa; il fournissait la plus grande partie des soies versées dans le commerce de Salonique; un cinquième de la quantité de soie produite chaque année par le canton de Zagora alimentait quelques manufactures dans le pays même; un autre cinquième était employé par les fabriques de Tournavos, dans le Pinde; l'île de Chio, l'Allemagne, Venise, achetaient aussi les soies de Zagora.

Les cantons de l'Epire, de la Thessalie et de la Macédoine les plus couverts de bois, fourmillaient de lièvres à poil long, épais, soyeux. Les habitans de ces cantons faisaient un grand commerce de peaux de lièvres; ils les envoyaient à Salonique, ou les vendaient à des marchands français, vénitiens et anglais.

On recueillait en Béotie *l'aly - zari*, racine colorante employée dans toute la Turquie pour teindre en rouge. Cette plante, supérieure, dit-on, à la garance européenne, était un objet important de culture; dans la Béotie et

la Livadie on lui faisait subir les préparations convenables à son emploi, et de là elle passait dans les fabriques de Thessalie et d'Epire.

Dans la plupart des villages du Pélion, de l'Ossa, du Pinde et des monts Agrapha, les femmes étaient occupées à filer le coton au fuseau. Grand nombre de sources dans ces montagnes étaient propres à fixer sur le coton les couleurs de l'aly-zari. Il y avait des teintureries à Larisse, à Pharsale, à Baba, Rapsani, Tournavos, villages situés dans le Pélion et l'Ossa. Les eaux de la vallée de Tempé alimentaient les fabriques d'Ambelakia.

Dans ce dernier village, dont la population active, riche, industrieuse, vivait tout entière dans les teintureries [1], il y avait vingt-quatre fabriques,

[1] Ambelakia par son activité ressemble plutôt à un bourg de Hollande qu'à un village de Turquie. Ce village répand par son industrie le mouvement et la vie dans tout le pays d'alentour; sa population a triplé depuis quinze ans. (Beaujour, *Tableau du commerce de la Grèce en* 1787.)

où chaque année l'on teignait jusqu'à deux mille cinq cents balles de coton, de cent okes (3 livres 2 onces) la balle. On les livrait à des négocians de Vienne, de Leipsick, de Dresde, d'Anspach, de Bareuth. L'existence de ces fabriques précédait celle des teintureries de France les plus renommées. Des teinturiers d'Ambelakia vinrent s'établir à Montpellier dans le milieu du dernier siècle; ils y teignirent le coton à la façon de leur pays, et peuvent passer pour avoir importé chez nous cette industrie [1].

Après les fabriques d'Ambelakia, celles de Zagora, de Macrinitza, de Porteria étaient les plus importantes. Placées dans le voisinage du Volo, elles recueillaient sur cette montagne l'alyzari; leurs exportations en Allemagne étaient considérables; elles avaient des correspondans dans les principales villes, et finirent par y avoir des comptoirs.

Vers l'année 1760, toutes les fabri-

[1] Rapport du comte Chaptal à l'Institut, (an V).

ques d'Ambelakia, qui avaient chacune un comptoir particulier dans diverses villes d'Allemagne, se formèrent en société pour l'exportation et la vente en commun de leurs produits. Les chefs et les ouvriers en se réunissant formèrent un capital de six cent mille piastres: on plaça à la tête de la société trois directeurs qui, sous un nom idéal, formèrent une raison de commerce représentant la société d'Ambelakia; trois autres sociétaires, établis à Vienne sous la même raison, furent chargés de recevoir les envois, d'opérer les retours, de fréquenter les foires et d'ouvrir des débouchés aux cotons d'Ambelakia. La distribution du travail fut si parfaite, les directeurs, les correspondans, les ouvriers mirent tant d'activité, de zèle, de probité, de bonne entente dans leur coopération, que les envois manufacturés devinrent de plus en plus considérables, donnèrent graduellement un bénéfice de 50, 60, 80 et même 100 pour 100; qu'enfin toutes les actions décuplèrent. « Je n'oublierai jamais, dit l'écrivain » à qui nous empruntons ces détails,

» ce que j'ai vu à Ambelakia et dans ses
» environs : une population nombreuse,
» vivant tout entière du produit de ses
» manufactures, offrant au milieu des
» rochers de l'Ossa la réunion tou-
» chante d'une famille de frères et d'a-
» mis; le goût du travail et des solides
» études; tous les sentimens généreux,
» toutes les idées grandes, libérales,
» germant sur un sol voué depuis tant
» d'années à l'esclavage. »

Telle était en effet l'influence morale du commerce et du travail dans toutes les parties de la Grèce où il existait quelque industrie. Parvenues à un certain degré de prospérité, toutes les fabriques eurent des commanditaires ou des associés, grecs de nation, dans les pays où se vendaient leurs articles. Ces négocians grecs établis dans les grandes villes d'Allemagne, de France, de Russie, ne se contentèrent pas de faire donner à leurs familles une éducation libérale, ils firent venir des jeunes gens, les placèrent dans les universités les plus célèbres, et se cotisèrent avec les fabricans de l'intérieur pour

fonder en Grèce des écoles, pour y attirer des professeurs, et obtenir de la vénalité musulmane l'autorisation de jeter sur la terre d'esclavage ces précieuses semences. Leurs efforts furent couronnés de succès : les colléges d'Aivali, d'Athènes, de Janina, de Constantinople, de Bucharest, devinrent florissans et firent d'excellens élèves. L'opulence conduisit partout l'instruction et les lumières au vœu de l'affranchissement.

L'expédition des Russes en Morée avait tellement ruiné cette province, qu'il fut impossible long-temps de la compter au nombre de celles qui marchaient à la civilisation par le travail et les relations commerciales; elle se dépeuplait même depuis 1770 avec une effrayante rapidité; il devenait probable que les Turcs seraient forcés de l'abandonner eux-mêmes, tant était grande la misère qui y régnait, lorsque la révolution française vint tout-à-coup lui rendre une vie nouvelle et inespérée. Au bruit qu'une grande disette obligeait la France à acheter à grand prix les

blés du Levant, les campagnes de la Morée se couvrirent de laboureurs; les champs restés en friche depuis dix ans recommencèrent à produire; les ports de l'Archipel et de la mer Ionienne, qui n'étaient plus que l'asile de misérables pêcheurs, virent reparaître des voiles marchandes, et se repeuplèrent de navigateurs et de commerçans, qui, de concurrence avec ceux d'Hydra, de Spezzia, d'Ipsara, transportèrent depuis lors les grains de l'Asie-Mineure, de la Russie méridionale et de la Crimée, dans les ports de France, d'Italie et d'Espagne.

Spezzia et Hydra sont deux rochers voisins de la côte orientale du Péloponèse, absolument nus et stériles, mais pourvus de havres excellens; c'est de là qu'est venue toute leur importance, aussi bien que celle d'Ipsara, autre rocher peu éloigné de l'île de Scio. Lorsque la révolution française éclata, il y avait déjà quelques années que les habitans de ces îlots faisaient avec succès un commerce de cabotage assez considérable. L'élégance et la légèreté de

leurs navires, aussi bien que la vigueur et l'habileté des marins qui les montaient, étaient célèbres dans les mers de la Grèce. De 1791 à 1800, ce furent eux qui alimentèrent nos provinces méridionales, et assurèrent par le transport des subsistances la marche de nos armées en Espagne, en Egypte et en Italie. Faisant ces expéditions sous pavillon ottoman ou russe, les navires d'Hydra, de Spezzia, de Psara, n'avaient rien à craindre des puissances alliées du grand-seigneur ou de la Russie; toutefois, comme un blocus rigoureux s'exerçait sur les côtes où les conduisaient leurs spéculations commerciales, il était impossible qu'ils pussent éviter la rencontre des vaisseaux des puissances coalisées contre la France. Ils se battaient alors en désespérés; car chaque marin avait sa part de propriété dans la cargaison. Souvent ils triomphaient, pénétraient dans des ports assiégés, y déchargeaient des vivres ou des marchandises, les échangeaient à un profit considérable contre d'autres

denrées, qu'ils transportaient ailleurs avec un débit toujours assuré.

Au profit de ce commerce des négocians grecs, tournaient toutes les gênes, toutes les entraves, toutes les privations imposées par le système continental aux nations liguées par Napoléon contre l'Angleterre. Les Anglais portaient à Hydra, à Spezzia, à Psara, à Salonique, dans tous les ports de la Morée, de l'Epire et de l'Albanie, leurs marchandises partout ailleurs prohibées, et les négocians grecs trouvaient moyen de les introduire sur le continent. Beaucoup d'entre eux, transformés en facteurs des compagnies anglaises, s'établirent à Malte, et dans l'espace de dix années y firent des fortunes colossales. Le génie entreprenant des négocians insulaires, leur vie sobre, active, économe, les avaient rendus maîtres, dans les premières années de ce siècle, de tout le commerce du Levant. Ils s'étaient fait concéder à prix d'argent le Code de commerce français, et, sous l'influence de cette législation, ils ne payaient à la Porte d'autre tribut que celui de cinq

cents marins entretenus à leurs frais et tirés de leur marine à la fois militaire et marchande. Ces matelots arrivaient aux emplois importans sur la flotte du grand - seigneur : ils devenaient timoniers, pilotes, chefs d'équipages, commandaient même de petits vaisseaux, et partout obtenaient le facile ascendant de l'intelligence et de l'activité sur l'ignorance et l'incroyable incurie des Turcs.

La population d'Hydra était de trente-cinq mille âmes; celles de Spezzia et de Psara, un peu moins nombreuses, n'étaient ni moins riches ni moins florissantes : comme Hydra, elles avaient « des vaisseaux pour champs, des nau» tonniers pour laboureurs; avec leurs » vaisseaux elles moissonnaient en » Egypte, recueillaient l'or en Pro» vence et vendangeaient sur les co» teaux du continent [1]. » L'opulence toujours croissante dont jouissaient les négocians insulaires les avait mis en grande considération auprès de la Porte,

[1] Chant populaire d'Hydra.

qui les honorait du titre d'*auxiliaires*, et leur épargnait le nom de raïas. Sur ces rochers, naguère encore jugés inhabitables, des palais de marbre, dit un écrivain anglais [1], avaient remplacé les humbles cabanes de pêcheurs; toutes les commodités de la vie, et même le luxe de l'Europe, s'étaient introduits parmi les habitans.

De toutes les îles anciennement célèbres, et long-temps possédées par les Vénitiens, la seule qui jusqu'à ces derniers temps eût échappé à la barbarie orientale, était l'île de Chio : elle le devait à son commerce; ses navires et ses marins n'étaient point aussi renommés que ceux d'Ypsara et d'Hydra, mais elle l'emportait sur ces îlots stériles par une fertilité, une richesse de culture, une variété de productions également incomparables. Toute l'île ressemblait à un jardin; ses coteaux nourrissaient les célèbres vins de Chio, ses champs, plantés de coton, rivalisaient avec ceux des

[1] Edward Blaquière.

plaines de Serès et de Salonique; ses plants de mûriers chargés de vers à soie, se couvraient d'une soie non moins estimée que celle de Zagora. Jusqu'aux bosquets de rosiers, dont le commerce exploitait l'essence, rien dans son luxe n'était inutile. Des villages entiers, entourés de murailles, cultivaient le lentisque, arbre de quinze à vingt pieds, d'où s'écoule une gomme précieuse, chère aux femmes d'Orient, sous le nom de mactic. Ce parfum était l'un des principaux objets du commerce de l'île de Chio; les Turcs en recevaient plusieurs milliers à titre de taxe annuelle, et c'était le seul tribut que leur payât l'île de Chio. Il y avait dans cette île une école qui recevait plusieurs centaines de jeunes gens et dont les cours étaient assez forts pour attirer des étudians du fond des États-Unis. Elle possédait une bibliothèque, une imprimerie, un cabinet de physique, des instrumens d'astronomie, le tout acquis par les dons volontaires des négocians. L'île était, comme quelques-uns des cantons de la Thessalie, sous la protec-

tion de la sultane Validé, dont elle faisait le revenu le plus considérable, et qui lui assurait une protection aussi active que puissante. C'est à cela qu'il faut attribuer l'hésitation que montrèrent les habitans de Chio lorsqu'il fallut s'armer contre la Porte.

Le gouvernement turc vit long-temps sans s'alarmer la population grecque courir à ces écoles et entendre avec avidité les leçons des professeurs étrangers. Il ne concevait pas le danger d'établissemens qui lui rapportaient un gros revenu; mais il n'en était pas ainsi des Fanariotes et du clergé grec. Les Fanariotes et les prêtres étaient assez éclairés pour sentir la portée de ces efforts et de ces progrès intellectuels, qui se manifestaient dans toute la Grèce. Intéressés à la stabilité et surtout à la sécurité d'un despotisme qui s'appuyait sur leurs talens et les rendait responsables de la dépendance des raïas; certains d'être les premières victimes de l'explosion de fureur des Turcs en cas d'insurrection, ils s'efforcèrent de peindre comme dangereuse l'instruction ré-

pandue parmi les chrétiens. L'école de Constantinople succomba sous leurs intrigues et fut fermée; le savant Benjamin, qui avait formé d'excellens élèves à Aivali, fut mandé à Constantinople et sévèrement réprimandé par le patriarche [1]. Il obtint comme une grande faveur l'autorisation de rentrer dans ses foyers, à condition qu'il adapterait son enseignement aux vues particulières des Fanariotes. Le bas clergé, les caloyers, les évêques, les prêtres séculiers, s'efforçaient, dans la chaire et au tribunal de la pénitence, de persuader au peuple l'obéissance; ils lui disaient que Dieu n'envoie l'affliction et les humiliations qu'à ses peuples privilégiés, et ne manquaient pas d'exemples dans l'étrange histoire du *Peuple de Dieu*. « Dieu, disaient-ils, approuve l'autorité du sultan, puisqu'il permet qu'elle » s'exerce : c'est se révolter contre lui, » que de prêter l'oreille à ces mots de » liberté, à ces appels à l'insurrection, » qui ne sont que des inspirations du » démon. »

[1] Zallony, *Essai sur les Fanariotes*.

Mais il était rare que les Grecs se laissassent prendre aux insinuations d'hommes qui leur prêchaient les douces vertus du christianisme et faisaient si bien leur profit des dogmes féroces du Coran. Lorsque les obstacles de tout genre eurent arrêté la prospérité des établissemens d'instruction publique, et forcé le plus grand nombre des professeurs étrangers à abandonner la Grèce, les familles riches envoyèrent leurs enfans dans les universités d'Italie, de France et d'Allemagne, ou bien elles émigrèrent; encore, pour sortir de l'empire, durent-elles satisfaire à des formalités exigeantes, braver des dangers, et s'exposer à la perte de leurs biens.

La civilisation, contrariée dans ses progrès, engagea avec le despotisme ottoman une lutte différente de celle qu'avaient de tout temps soutenue les montagnards et la partie non cultivée de la population, mais tout aussi digne en son genre d'être observée. Les négocians grecs, placés en tête de cette opposition, étaient presque toujours sûrs du succès en s'attaquant à la vénalité

musulmane. L'esprit d'association, qui, dans cette lutte, se développait parmi eux à un degré fort remarquable, obtenait de continuels avantages, en dépit des intrigues et de l'activité des Fanariotes. La position de ces derniers devenait de plus en plus fausse, à mesure qu'on approchait davantage du dénoûment inévitable, prévu de longue main par tous ceux qui observaient ce qui se passait dans ce coin de l'Europe. Des capitaux réunis dans toutes sortes de buts d'amélioration, fondaient en Grèce des hôpitaux, des écoles primaires; servaient à des travaux d'utilité publique, payaient la rançon des Grecs tenus prisonniers par les gouverneurs turcs, procuraient des soulagemens à ceux dont elles ne pouvaient obtenir la liberté, payaient à l'extérieur l'éducation d'une quantité considérable de jeunes gens. Les Turcs mettaient à haut prix cette tolérance, et leur défaut de prévision l'étendait à tout. Ali-Pacha lui-même, mais par des considérations attachées à ses projets particuliers, permettait l'établissement des

8...

écoles et des hôpitaux, les fondations pour le secours des nombreux prisonniers qui gémissaient dans ses cachots. Son avarice et plutôt encore sa politique se prêtaient à nombre d'entreprises qui avaient pour but de retremper la nation grecque.

Parmi les négocians grecs du continent et des îles, il y en eut qui, dès les premiers symptômes d'insurrection, blâmèrent toute réaction armée, et pensèrent qu'on ne devait lutter contre la Porte qu'en cherchant à civiliser la nation grecque; qu'à la longue, en obtenant à prix d'argent concession sur concession, on détruirait pièce par pièce la domination ottomane. D'autres pensèrent qu'il fallait seconder les mouvemens insurrectionnels des habitans de l'Epire et de la Morée. Dans l'année 1770, le célèbre Varvaki, négociant d'Hydra, arma un vaisseau qui fit beaucoup de mal aux Turcs dans ces parages, et seconda l'escadre russe; mais, après la retraite de ces derniers, il fut obligé de fuir. Dix années après, le fameux pirate Lampros trouva des

auxiliaires parmi les navigateurs d'Hydra, de Spezzia, de Chio et d'Ypsara. Vers cette époque commença la rapide extension du commerce, jusqu'alors inaperçu, des insulaires de l'Archipel, et les négocians, livrés à de plus vastes spéculations, ayant à compromettre des fortunes plus considérables, se montrèrent moins disposés à courir les chances d'une révolution. On assure toutefois [1] qu'en 1808 ils offrirent à l'un des fils d'Ali-Pacha de le reconnaître pour chef politique, s'il voulait se rendre parmi eux avec quelques troupes et proclamer l'indépendance des îles de l'Archipel; que beaucoup d'autres projets furent secrètement agités entre les négocians insulaires pour opérer un soulèvement, et obtenir des institutions libérales sous le protectorat de quelque grande puissance.

Quoi qu'il soit de toutes ces tentatives avortées ou de ces projets demeurés sans exécution, il est certain que la

[1] Pouqueville, *Histoire de la régénération de la Grèce.*

classe éclairée, riche, industrieuse, créée par le commerce au sein de la nation grecque, tendait, par suite de ses progrès en tout genre, à rompre l'espèce d'équilibre qui existait depuis quatre siècles entre les moyens d'oppression des conquérans et les moyens de résistance des subjugués. La seule île d'Hydra avait, en 1813, soixante vaisseaux montés chacun de trente hommes, et sept cent vingt canons répartis dans ses divers armemens. Plusieurs négocians, tels que Varvaki, Conduriottis, les frères Emmanuel et Jacques Tombasis, figuraient parmi les plus riches capitalistes de l'Europe. Le premier avait dépensé jusqu'à trois cent mille piastres pour l'agrandissement du port d'Hydra; leurs relations étaient immenses, leur crédit presque illimité.

Autour de ces grandes notabilités commerciales se groupaient un grand nombre de négocians, d'armateurs, de capitaines de mer. Toute cette partie éclairée, riche, industrieuse de la nation grecque comprenait et suivait les mouvemens de la politique européenne.

Bien que favorisée par cette longue guerre, qui l'avait mise en possession du commerce de la Méditerranée, elle partagea, contre l'agrandissement colossal de la nation française, l'aversion et peut-être l'erreur des autres nations de l'Europe. Lorsqu'en 1813 ces nations se levèrent en masse, éveillées par l'espoir de conquérir des droits politiques, les Grecs firent des vœux pour la ligue des peuples. Imaginant que leur délivrance serait le complément indispensable du grand œuvre de régénération annoncé par les manifestes de la *Sainte-Alliance*, ils se crurent à la veille de prendre rang dans la grande famille européenne; et tandis que plus de quinze mille de leurs compatriotes combattaient sous les drapeaux de la Russie, de l'Autriche et de l'Angleterre, ils ouvrirent chez eux des souscriptions pour aider la Russie à supporter les frais de la guerre.

Comme toute l'Europe, la Grèce fut déçue dans ses espérances, elle fut sacrifiée aux grands principes de stabilité proclamés par la coalition victorieuse.

Son commerce de mer fut paralysé par la paix générale, qui rendait au pavillon de toutes les nations la navigation de la Méditerranée. La disette qui se fit sentir en France, et dans une grande partie de l'Europe en 1816, lui rendit pour un moment le monopole du transport des grains; cette activité ne se soutint pas, et, dans les années suivantes, se changea en une stagnation presque complète. Dans le même temps, Ali-Pacha, par la destruction des plus florissantes d'entre les villes maritimes de l'Epire, et les Anglais, par la vente infâme de Parga, frappaient de stupeur et presque de mort l'industrie manufacturière et commerciale des contrées occidentales. Pour tous ceux qui avaient espéré que la Grèce, à titre de nation éclairée et industrieuse, inspirerait aux gouvernemens comme aux nations l'intérêt que n'avaient point obtenu ses longues souffrances, une cruelle illusion était détruite. Le terme de l'affranchissement était indéfiniment ajourné, et l'horizon se chargeait de nuages impénétrables et menaçans. Les mili-

taires, que la paix générale rendait à la vie civile et qui rapportaient en Grèce le sentiment de leur supériorité sur les soldats indisciplinés de la Porte; les étudians, qui sortaient du pays ou qui y rentraient l'imagination remplie des poétiques traditions de leur histoire nationale, l'esprit révolté par le continuel et affreux contraste de leurs souvenirs et de ce qui se présentait à leurs yeux; les négocians, qui luttaient contre une ruine que tout présageait, publiaient leur mécontentement, leur impatience de l'état des choses, et donnaient l'éveil à l'ombrageuse police des Turcs. On remarquait parmi ceux-ci un mouvement, une inquiétude inusités; tous les jours la ligne de démarcation entre les deux nations devenait plus forte; de part et d'autre la haine ne dissimulait plus de violens et sanguinaires projets. On touchait à la révolution.

CHAPITRE VI.

Rupture d'Ali-Pacha avec la Porte. — Expédition des Hétairistes en Moldavie et en Valachie. — Insurrection des Souliotes, des Armatolis, de l'Olympe et du Pinde. — Levée de boucliers de toute la population grecque du Péloponèse.

Tous ces germes d'un grand avenir politique que nous venons de montrer épars dans les diverses parties de la Grèce, toutes ces ressources industrielles et commerciales qui plaçaient moralement les raïas grecs au-dessus de leurs stupides maîtres, avaient été favorisés ou contrariés dans leurs développemens suivant les calculs de la cupidité musulmane. Ali-Pacha, le plus habile des gouverneurs turcs, était celui qui avait su tirer le meilleur parti de l'industrie des Grecs soumis à sa do-

mination. Ses avanies, ses exactions avaient toujours été mesurées de manière à ce que l'exploitation ne ruinât pas le fonds. Son monopole, étendu sur toutes les branches de la production, avait réduit la plupart des négocians qui portaient son joug à n'être que ses fermiers, et toutes les villes maritimes dont il s'était successivement emparé, à n'être plus que ses comptoirs. Parvenu, dans l'année 1820, à l'apogée de sa puissance, il était maître, par lui ou par ses fils, d'un pays égal en population aux deux royaumes unis de Suède 1820.
et de Norvége [1]; il était à divers titres propriétaire des neuf dixièmes des biens-fonds sur ce vaste territoire. Il avait fait construire à Prevesa, à Arta, à Tebelen, à Parga, à Janina, de magnifiques palais meublés avec la plus grande magnificence; ses caves renfermaient en or, en argent monnayé, en objets précieux, fruits de ses longs pillages, des richesses que lui seul pouvait évaluer. L'éclat avec lequel il salariait tous les

[1] Histoire de la régénération de la Grèce.

1820 ministres ottomans, la crainte qu'il leur inspirait, semblaient lui garantir, sinon le succès de projets ambitieux qu'il n'avouait pas, au moins la paisible jouissance de tout ce qu'il avait acquis par soixante années de travaux et d'usurpations.

Un homme inspira à tous ceux qui détestaient Ali-Pacha, et que tourmentait le désir de s'emparer de ses dépouilles, l'audace qui leur avait manqué jusque là pour l'attaquer. Ce fut Ismaël Pacho-Bey, ancienne créature du visir, qui, tombé, par une suite de circonstances peu dignes d'intérêt, dans la disgrâce de son maître, et ayant échappé plusieurs fois à des assassins payés par ce dernier, était venu, la vengeance dans le cœur, chercher refuge et protection à Constantinople. Pacho-Bey, ayant réussi à faire parvenir ses plaintes jusqu'au pied du trône du sultan, s'était fait en outre l'organe de tous ceux qui, moins hardis que lui, n'osaient élever leurs plaintes contre le pacha de Janina. Son acharnement à poursuivre un homme devant qui se

taisaient toutes les puissances de l'empire, le fit remarquer, et le sultan Mahmoud prit une si haute idée de son énergie, qu'il le nomma l'un de ses capigis-bachis. 1820.

Pacho-Bey ne s'arrêta pas à ce premier succès : il dénonça les tyrannies du fils aîné d'Ali dans le pachalick de Morée, et, à force de présenter des griefs, obtint sa révocation. Ali-Pacha apprit presqu'en même temps l'élévation de son plus cruel ennemi et la disgrâce de son fils, qu'un suprême fetwa reléguait à Lépante. Il résolut de répondre à cette double insulte par un de ces coups qui plus d'une fois avaient porté la terreur de son nom jusqu'aux portes du sérail. Des assassins attaquèrent Pacho-Bey au milieu d'une rue de Constantinople; mais le capigi-bachi, secouru à temps, en fut quitte pour de légères blessures, et les assassins arrêtés confessèrent qu'ils étaient les agens d'Ali. A ce nouveau crime le divan s'assembla; le sultan, outré de colère, déclara que le vieux satrape avait comblé la mesure de l'indulgence; que l'impunité

1820. ne pouvait être plus longue, et qu'il ferait trancher la tête à quiconque intercéderait pour le grand coupable dont l'existence était un outrage à la sublime Porte.

L'acte qui déclarait Ali-Pacha *fermanli*, c'est-à-dire rebelle, et le sommait de venir, au pied du trône, rendre compte de sa conduite, fut immédiatement dressé : tous les pachas de la Roumélie eurent ordre de prendre les armes pour appuyer cette haute décision. Ismaël Pacho-Bey, nommé commandant en chef de cette armée, reçut l'investiture des deux pachalicks de Janina et de Delvino, à la charge pour lui de les conquérir sur le rebelle; et une escadre appareilla du détroit des Dardanelles, pour aller bloquer les ports de l'Albanie.

Ali comprit sur-le-champ sa position; il n'avait pas assez de troupes régulières pour tenir tête à toutes les forces de l'empire; mais il se voyait au milieu d'une triple enceinte de montagnes, et d'un mot il pouvait rendre à

ces montagnes toute l'énergie de leur défense naturelle contre les Turcs. Il recomposa par un ordre du jour toutes les bandes d'Armatoles et de klephtes qu'il avait dispersées ou prises à son service, et s'entoura du cri de liberté qui, depuis le supplice d'Euthyme Blachavàs, n'avait plus retenti dans les gorges de l'Olympe et du Pinde. De tous côtés, il appela aux armes les chrétiens; il les nommait son peuple; les temps étaient accomplis, disait-il; les plans qu'il avait toute sa vie médités pour effacer l'odieux nom de raïas, et donner aux chrétiens des droits civils, étaient enfin arrivés à leur maturité; la cause des chrétiens était la sienne; les soldats d'un gouvernement insensé allaient encore une fois trouver leur tombeau dans les montagnes de l'Albanie. Séduite ou non, la population chrétienne courait aux armes; elle se rangeait sous les fils de ses capitaines les plus renommés. Odysseus, fils d'Androutzos, Stournarès, Liakos, Varnakiotis, Yscos, Zongos, qu'il suffit de

1820.

1820. nommer pour rappeler la gloire de l'antique *klephterie,* couraient avec empressement aux postes de confiance que leur indiquait Ali-Pacha. L'artificieux visir ne s'en tenait pas à ces dispositions militaires, il avait convoqué à Janina un congrès des plus notables d'entre les chrétiens; il ouvrit en grand appareil cette conférence politique, mais fit une malencontreuse explication de toute sa conduite envers la nation grecque. Il promit de sacrifier pour leur cause ses trésors amassés depuis soixante ans, et fit promettre aux évêques, aux primats de la Thessalie, aux démogérontes des montagnes, qu'ils le soutiendraient dans cette lutte engagée, disait-il, pour eux seuls.

La conduite d'Ali-Pacha enseignait aux Turcs celle qu'eux-mêmes devaient tenir avec la nation grecque. Suleyman-Pacha, qui commandait l'avant-garde de l'armée turque, entra dans le mois de mai en Thessalie, et répondit aux manifestes adressés aux chrétiens par Ali, en faisant à cette même population chrétienne un appel contre

le visir. C'était, disait-il, pour déli- 1820.
vrer les Grecs de sa tyrannie que la Porte envoyait une armée en Albanie; les Turcs seraient les réparateurs de toutes les injustices commises par Ali. Pour preuve de la bienveillance de ses intentions, la Porte rappelait les Souliotes; elle autorisait à rentrer dans leurs possessions tous ceux qu'avait dépouillés le pacha rebelle. C'était la première fois que les conquérans appelaient à intervenir dans leurs démêlés un peuple dont ils avaient jusque là tout au plus toléré l'existence. Mais l'hésitation des Grecs à se prononcer pour l'un ou l'autre des partis qui mettaient à une sorte d'enchère l'assistance des chrétiens, montra qu'ils songeaient à mieux qu'à s'entr'égorger pour des intérêts qui n'étaient pas les leurs.

On assure que Suleyman-Pacha avait à son insu lancé des proclamations qui excitaient les Grecs à secouer le joug de la Porte; il ignorait la langue des raïas, et son grammatiste Anagnoste, chargé de traduire pour ces derniers

1820. l'appel qui leur était fait contre Ali, avait travesti cette pièce en une véritable prédication révolutionnaire. Les courriers de Suleyman l'avaient portée dans toutes les directions, et répandue jusque dans les moindres hameaux. De toutes parts la population grecque avait effectivement pris les armes, et Suleyman-Pacha, complétement trompé sur la nature de ce vaste mouvement, s'imaginait voir autant d'auxiliaires dans tous ceux qui venaient grossir son camp; il ignorait la fraude de son grammatiste. Anagnoste était *hétairiste.*

C'était le nom que portaient les membres d'une société secrète à laquelle se rattachaient toutes les associations patriotiques dont nous avons parlé ci-dessus. Un gouvernement aussi inepte, aussi insouciant que celui des Turcs, avait pu seul ignorer l'existence et les projets de cette société, dont les membres ne se piquaient pas en général d'une grande prudence ni d'une grande discrétion. Selon quelques historiens, cette société n'était qu'une dé-

rivation ou une extension de celle qu'avaient fondée à Vienne, en 1814, sous le nom de Société *philomuse*, plusieurs Grecs et étrangers de distinction, et qui n'avait d'autre but que celui de propager les lumières en Grèce [1]. On ne sait encore quelle importance historique méritent les travaux de cette société, son organisation n'avait rien de plus remarquable que celle de tant de sociétés secrètes que la même époque a vues naître, et que des échafauds ont étouffées. Comme plusieurs des sociétés catholiques de l'Irlande, elle n'avait point de chef visible, mais se ralliait au nom d'un être imaginaire mystérieusement appelé l'*Arché*. Les hétairistes étaient répandus comme autant de missionnaires politiques dans toutes les parties de la Grèce; ils pénétraient, à la faveur de déguisemens, dans les conseils des Turcs, correspondaient avec Ali-Pacha, et, disent les ennemis de la 1820.

[1] Introduction historique aux mémoires de M. Raybaud, par Alph. Rabbe.

1820. révolution grecque, avec toutes les associations libérales proscrites par la Sainte-Alliance [1].

L'hétairiste Anagnoste ayant été dénoncé à Suleyman-Pacha, sut par une fuite prompte se dérober au châtiment qui l'attendait; mais Suleyman-Pacha, responsable des suites d'une confiance trop aveugle, paya de sa tête les intri-

[1] Waddington, dans l'ouvrage ayant pour titre : *A visit to Greece*, assure que des preuves de l'identité de l'hétairie et de diverses sociétés secrètes dénoncées par plusieurs réquisitoires fameux, furent présentées au congrès de Vérone. C'est pour cela qu'il déclare hautement qu'il n'est pas philhellène, ce dont on s'aperçoit bientôt en lisant son livre. M. Waddington croit qu'Ali-Pacha lui-même était hétairiste et de plus carbonari; et à ce dernier titre, il lui paraît plus odieux que comme l'un des tyrans qui ont le plus outragé l'humanité. Un autre Anglais, M. Blaquière, s'est efforcé de prouver qu'il n'y avait nulle corrélation entre l'existence des carbonari et celle des hétairistes. Cette question a beaucoup perdu aujourd'hui de son importance, et la noble cause des Grecs ne saurait plus rien gagner ou perdre à ce qu'elle fût éclaircie.

gues de son grammatiste. Pehlevan-Baba, homme féroce et soldat renommé, vint prendre le commandement à sa place et fut bientôt suivi d'Ismaël Pacho-Bey. Dès lors les hostilités contre Ali-Pacha furent poussées avec plus d'activité, et la population grecque cessa d'être cajolée comme elle l'avait été précédemment. Ismael-Pacha n'appela point les chrétiens aux armes, mais déclara à ceux qu'il trouva prêts à combattre sous ses ordres, que la Porte, en acceptant leurs services, en permettant à des raïas, nés pour vivre et mourir dans l'esclavage, de paraître en armes et réunis en corps parmi les Musulmans, leur donnait une marque de faveur qui devait à jamais les pénétrer de reconnaissance. En même temps qu'il tenait ce langage à la milice chrétienne, il chargeait le pays d'énormes contributions en argent et en vivres: il fallait que la malheureuse Epire sacrifiât ses dernières ressources pour nourrir l'armée qui venait la délivrer du joug d'Ali-Pacha, et satisfaire toutes les capricieuses exigences de

1820.

1820. soldats indisciplinés et de chefs insatiables.

Ali éprouvait la joie des divinités infernales en voyant que bientôt ses ennemis se rendraient plus odieux que lui-même. Il leur avait à dessein abandonné la campagne, restant maître de toutes les places fortifiées. Ses fils, ses petits-fils, ses chefs les plus dévoués, commandaient à Bérat, Avlone, Ochrida, Premiti, Port-Panorme, Santiquaranta, Buthrotum, Delvino, Argyro-Castron, Tebelen, Parga, Prevesa, Souli, Paramithia, au poste des Cinq-Puits. Une artillerie considérable était répartie dans ces différentes places; toutes avaient des munitions et des vivres pour plusieurs années; quelques-unes recélaient des trésors. Quant à lui, il s'était enfermé dans Janina avec huit mille hommes de ses meilleures troupes, quelques compagnies d'Armatoles, un corps d'artilleurs instruits à l'européenne et commandés par un ingénieur habile, l'italien Caretto. Dans le mois de juin, vingt mille hommes commandés par Ismael-Pacha

parurent devant Janina. Ali se décida 1820.
à sacrifier la ville, qui était sans défense, et à s'enfermer dans le château qui pouvait passer pour imprenable, eu égard aux moyens d'attaque et à l'impéritie de l'armée assiégeante. Une population de trente mille âmes, encombrée dans les rues tortueuses de Janina, apprit avec désespoir que la ville allait être réduite en cendres. Elle fut obligée d'aller chercher un asile dans les montagnes et les forêts environnantes; et à la lueur de l'incendie qui dévorait Janina, grand nombre de ces fugitifs furent égorgés et dépouillés par la cavalerie turque.

A peine Ali, enfermé dans sa forteresse, commençait à canonner les assiégeans, que de fâcheuses nouvelles lui parvinrent. Ses deux fils Veli et Mouctar s'étaient laissé séduire. Cédant à de belles promesses, ils avaient livré, l'un, Prevesa, l'autre, Argyro-Castron. Il était à craindre que leur exemple ne fût suivi par ceux qui n'avaient pas envers Ali les mêmes devoirs à remplir. Cependant le vieillard

1820. ne perdit pas courage : sa haine contre un gouvernement dont il avait un instant rêvé la chute lui tenait lieu d'espérances. Infatigable parce qu'il était défiant, il dormait à peine, veillait sur les remparts, ne perdait pas de vue la moindre sentinelle, et, toujours en garde contre la trahison, versait l'or dans le camp des assiégeans pour surprendre les secrets du conseil, ébranler la fidélité des Albanais, et surtout celle des chrétiens. Il touchait les premiers en leur parlant de la gloire qu'ils avaient acquise ensemble lorsqu'il était le renommé Ali de Tebelen, le lion de l'empire ottoman; il séduisait les Armatoles en les effrayant sur les conséquences de sa chute, leur disant qu'il entraînerait avec lui la Grèce. Du côté du lac, dont il était resté maître au moyen d'une flottille bien armée, il correspondait facilement, non-seulement avec l'armée assiégeante, mais avec Constantinople, la Morée, les îles et les provinces ultra-danubiennes. Il faisait quelquefois des débarquemens qui allaient au loin enlever les courriers et

surprendre les convois d'Ismael-Pacha. 1820.

La fécondité de son génie s'épuisait en imaginations de tout genre, pour nouer et entretenir des intelligences au dehors de sa forteresse. Les débris de la nation souliote étant revenus de Naples et des îles Ioniennes pour prendre part au siége de cette ville où était enfermé leur plus mortel ennemi, Ali fit reconnaître la position qu'ils occupaient, et lancer au milieu de leur quartier des bombes, qui d'abord les effrayèrent; mais les Souliotes ayant remarqué que ces bombes n'éclataient pas, les examinèrent, les trouvèrent remplies de sequins au lieu de poudre, et lurent un billet qui leur était adressé. Ali-Pacha les engageait à lui députer un des leurs, prétendant qu'il avait à leur faire connaître un secret de la plus haute importance.

Quoiqu'animés de justes mécontentemens contre Ismael-Pacha et Pelilevan-Baba, chefs de l'armée turque, les Souliotes n'osaient se fier aux ouvertures d'un homme dont ils avaient si souvent éprouvé la perfidie. Les plus

1820. intrépides guerriers de Souli eussent préféré tenter l'assaut des tours de Janina, que d'y pénétrer avec le saufconduit de l'assassin de Tzavellas. Un caloyer qui avait grand crédit parmi eux se dévoua par exaltation religieuse à courir les dangers de l'entrevue. S'étant mis en prière et préparé à la mort par une célébration nocturne du mystère des chrétiens, il se rendit seul au bord du lac, tournant, suivant l'instruction trouvée dans les fusées de bombe, la lumière d'une lampe du côté du château. A ce signal, une barque partie du pied du rempart vint le recevoir, et quelques minutes après les portes du château furent fermées sur lui. Le caloyer pâlit en se trouvant en présence d'Ali. Celui-ci, d'un air sinistre, lui remit une dépêche ouverte en lui ordonnant de la lire; c'était une lettre interceptée par les coureurs d'Ali, et qui révélait le projet adopté, ou, tout ou moins, pris en considération par la Porte, de massacrer tous les chrétiens en état de porter les armes, de réduire en esclavage les filles et les femmes, et de faire élever

dans la tactique européenne et la religion mahométane les mâles au-dessous d'un certain âge. Cette pièce, sur l'authenticité de laquelle on a raisonnablement élevé quelques doutes, était adressée à Ismael-Pacha, et indiquait le printemps de l'année suivante comme l'époque de l'exécution. Ali-Pacha commenta cette lettre avec son artificieuse habileté, et fit sentir au caloyer combien il était urgent que les Souliotes fissent avec lui cause commune pour prévenir les affreux desseins du sultan. Le caloyer se retira convaincu des bonnes intentions d'Ali, et, d'après son rapport, les Souliotes se décidèrent à réclamer l'exécution des promesses qui leur avaient été faites pour les engager à prendre les armes. Il s'agissait principalement de la restitution de leur territoire. Ismael-Pacha, à qui ils s'adressèrent, les menaça de les faire désarmer, et renvoya leurs députés avec insulte [1].

1820.

[1] M. Pouqueville raconte en grand détail et d'une manière fort attachante toute cette af-

1820. Dans son indignation, Botzaris, chef des Souliotes, se décida à aller trouver lui-même Ali-Pacha, et à traiter avec lui sur les ouvertures qu'il avait faites. L'entrevue ne fut pas celle de deux anciens et irréconciliables ennemis. Il fut convenu que la forteresse de Kiapha, l'antique citadelle de Souli, occupée maintenant par une garnison aux ordres d'Ali, serait remise aux Souliotes avec les munitions, les vivres et les armes dont elle était pourvue, et que les Souliotes abandonneraient l'armée d'Ismael-Pacha. Les deux chefs se donnèrent mutuellement parole, et des deux côtés l'engagement fut garanti par des otages. Au moment où l'on songeait le moins dans l'armée turque à une défection semblable, les Souliotes sortirent

faire des Souliotes. Des Grecs présens au siége de Janina, et que nous avons consultés sur l'exactitude de son récit, n'ont point connaissance d'une sortie qu'il place ici, et qu'il appelle avec raison un combat homérique, tant sont extraordinaires et incroyables les prouesses qu'il attribue aux chefs des deux armées.

du camp, marchant serrés autour de 1820. l'étendard destiné à rallier les chrétiens: aussitôt des cris de rage éclatèrent parmi les Turcs; quelques-uns d'entr'eux avaient été tués en voulant poursuivre les Souliotes, et pour satisfaire la vengeance de cette soldatesque, il fallut mettre à prix les têtes de Kitsos, de Nothi, de Marcos Botzaris, et de tout soldat souliote. Gabriel, archevêque de Janina, reçut ordre de lancer contre les Souliotes les foudres de l'excommunication, ce qui fit grande rumeur parmi les chrétiens et occasiona dans le camp de Suleyman-Pacha de tels désordres, que les généraux ottomans craignirent d'avoir provoqué une explosion générale.

En établissant les Souliotes dans leurs montagnes, Ali suivait une politique inverse de celle qui l'avait autrefois poussé à l'extermination de cette héroïque peuplade, et les considérations dont il partait étaient absolument les mêmes. Il avait autrefois détruit Souli comme point de ralliement de la ligue des Armatoles; voulant recomposer cette li-

1820. gue pour l'opposer à ses ennemis, il lui rendit son ancienne place d'armes. Effectivement la réintégration des anciens héros de Souli ne fut pas plus tôt connue qu'une nombreuse population s'y rassembla. Neuf cents hommes tout au plus avaient abandonné le camp de Janina, et quelques jours après, environ trois mille chrétiens étaient réunis au pied de Kiapha et reconnaissaient pour polémarque Kitzos Botzaris. Les Turcs, au lieu de les laisser paisiblement s'établir dans leurs montagnes, firent partir contre eux, ainsi que l'avait espéré Ali-Pacha, un détachement considérable. Les Souliotes, au nombre de trois cents, surprirent le corps aux environs des Cinq-Puits et le taillèrent en pièces. Ce fut le premier fait d'armes de l'insurrection ; il eut lieu dans le mois de décembre de l'année 1820, et inspira une si grande terreur aux Osmanlis, qu'ils se mirent sur la défensive dans leur camp de Janina, craignant à chaque instant d'y être assiégés eux-mêmes par une insurrection générale de toutes les provinces environnantes. Des pro-

clamations lancées par Ali-Pacha ou 1820.
répandues par les hétairistes pénétraient jusque dans leurs tentes, y portaient les nouvelles les plus alarmantes; le siége de Janina n'avançait pas, la place n'était pas même complétement bloquée.

Le contre-coup de toutes ces terreurs arrivait jusqu'à Constantinople; le divan attribuant à l'impéritie d'Ismael-Pacha les lenteurs du siége, lui ôta le commandement en chef, et l'exterminateur des Serviens, Courchid-Pacha, qui déjà plusieurs fois avait été la providence de l'empire, reçut ordre de se rendre à Janina. Ses instructions étaient énergiques, on se confiait d'ailleurs à sa capacité. Le hasard fournit à Ismael-Pacha une occasion de faire à son ennemi de sanglans adieux, et il en tira parti avec une activité qui semblait ne se trouver pour lui que dans la haine. Une lettre du pacha rebelle aux Souliotes fut interceptée. Ismael y trouva le secret de toutes les intrigues des assiégés avec Constantinople, avec les provinces ultra-danubiennes, avec Tahir-Abas, Hago-Bes-

1821. siaris, Hassan, chefs albanais qui faisaient partie de l'armée assiégeante; enfin avec le grec Alexis-Noutza, fournisseur des vivres de cette armée. Ali prévenait les Souliotes que le 26 janvier il ferait une sortie avec toutes ses forces, rallierait à lui ses anciens capitaines albanais et chrétiens, pousserait les assiégeans devant lui jusqu'au village de Besdouno, où il leur prescrivait de s'établir en embuscade. L'imprudente dépêche donnait pour ce mouvement les instructions les plus détaillées et contenait le mot d'ordre pour le jour désigné.

Ismael-Pacha ne fit part de cette découverte qu'à Omer-Brionès, cet ancien serviteur d'Ali devenu aussi l'un de ses plus cruels ennemis, en même temps qu'un des plus dévoués esclaves de la Porte. Sa défection avait été récompensée par la dignité de pacha. Voici ce dont ils convinrent ensemble : on se hâterait d'agir avant l'arrivée de Courchid, on n'arrêterait pas les traîtres démasqués par la lettre d'Ali, mais on les chargerait de missions éloi-

guées; on se préparerait sans éclat à 1821.
recevoir vigoureusement la sortie; un corps d'élite s'embusquerait au lieu indiqué par Ali aux Souliotes, et ferait tous les signaux prescrits à ces derniers. Omer-Brionès se chargea de cette dernière partie de l'exécution. Au jour dit, Ali, ayant compté les feux qui devaient lui annoncer l'arrivée des Souliotes, sortit avec ses meilleures troupes, emporta presque sans résistance les batteries des Turcs dont les canons se trouvèrent encloués. Les Turcs étaient en pleine retraite, Ali touchait au village de Besdouno, il distinguait les blanches capes des Souliotes; ses prétendus alliés répondaient à ses signaux par les signaux correspondans, lorsqu'une décharge de mousqueterie, reçue à demi-portée, lui apprit qu'il était tombé dans ses propres piéges. Omer-Brionès, sortant du village, l'attaqua dans ce premier étonnement, les soldats d'Ali furent renversés, et sa retraite sur Janina ne fut plus qu'une fuite désastreuse. Sa honte d'avoir été ainsi trompé par un général qu'il n'appelait jamais que son

1821. valet, était si grande, qu'il revint plusieurs fois à la charge après s'être reformé sous le canon de sa forteresse.

Courchid - Pacha, qui avait passé l'isthme de Corinthe avec dix mille hommes et marchait sur Janina, apprit en arrivant à Larisse la victoire d'Ismael - Pacha; mais en même temps les nouvelles de Morée l'instruisirent qu'aussitôt son départ la ville de Patras s'était soulevée et avait maltraité la garnison turque; que dans le même temps la population albanaise du district de Lala avait pris les armes, et pillé plusieurs villages et une ville chrétienne. Comme ces deux mouvemens séditieux se croisaient au lieu de tendre au même but, si ce n'est au désordre, Courchid ne crut pas qu'ils fussent l'ouvrage des émissaires d'Ali ou des agens de la société des hétairistes; il ne le crut pas, quoique la défection de Tahir-Abas, d'Hassan, d'Alexis Noutzas, et la prise d'armes des Souliotes, prouvassent l'existence d'un vaste complot. Il se contenta d'ordonner que les révoltés, sans distinction de religion ni

de race, fussent désarmés et conduits 1821.
dans les prisons de Tripolitza. Il eut de plus l'imprudence d'imposer à toute la population chrétienne du Péloponèse une double capitation pour l'année. Cette mesure aigrit des mécontentemens déjà trop disposés à éclater, mais l'explosion fut momentanément comprimée.

Dans son nouveau commandement, Courchid se proposait de rompre la bonne intelligence si singulièrement établie entre Ali-Pacha et les chrétiens. Il ménagea ces derniers, s'efforça de leur rendre moins onéreuse la présence des troupes turques, obligea celles-ci à rentrer dans la discipline relâchée sous Ismael-Pacha, et dans le même temps fit savoir à Ali que la Porte était disposée à le traiter avec les ménagemens que méritaient son grand âge et ses longs services. Il lui représenta que, quel que fût l'état de sa forteresse, elle tomberait tôt ou tard par la défection ou le manque de vivres; et quant à cette assistance des chrétiens sur laquelle il faisait si grand fond, il lui

1821. représentait qu'elle n'était pas sincère. Les chrétiens, lui écrivait-il, vous ont trop craint pour vous aimer jamais; leur cause n'est pas la vôtre : ils ne tiennent tant à obtenir votre confiance que pour mieux la trahir; ils font la cour à vos trésors, dont ils espèrent s'emparer; mais s'ils réussissaient jamais, vous seriez leur première victime. Comme preuve de ce qu'il avançait au sujet des dispositions réelles des chrétiens, Courchid faisait passer à Ali-Pacha une lettre adressée aux capitaines grec de l'Epire, par Alexandre Ypsilantis, fils de l'hospodar de ce nom qui, en 1806, disgrâcié par la Porte, avait cherché un refuge en Russie.

Alexandre Ypsilantis, entré fort jeune au service de cette puissance et parvenu dans son armée jusqu'à un grade supérieur, s'était trouvé aux yeux des hétairistes l'homme le plus considérable de la nation; et ces derniers, sentant le besoin de remplacer, au moment d'agir, l'être abstrait et idéal qu'ils appelaient *Arché* par un homme dont le nom et la position présentassent des

garanties, l'avaient reconnu pour chef 1821.
de la grande association.

Depuis quelques mois, Alexandre Ypsilantis avait quitté Odessa, séjour de sa famille, et s'était rendu en Bessarabie. De là, il tenait et faisait mouvoir tous les fils de la vaste conspiration des patriotes grecs. Celle de ses lettres qu'avait interceptée Courchid, traçait aux hétairistes d'Epire la ligne de dissimulation dans laquelle ils devaient se tenir vis-à-vis d'Ali; et ce dernier, forcé de penser qu'il avait été jusque là pris pour dupe, ouvrit décidément l'oreille aux propositions de Courchid. Il consentit à une suspension d'armes, qui fut réglée dans le milieu de mars.

Dans ce même temps mourut subitement le prince fanariote Alexandre Soutzo, hospodar de Valachie. Cet événement amena une grande confusion; les boyards ayant, selon la coutume, formé un divan par *interim*, adressèrent à la Porte d'humbles remontrances pour demander le renouvellement des capitulations en vertu desquelles ils

1821. avaient autrefois joui du droit de choisir parmi eux leurs hospodars. Pendant qu'on attendait avec anxiété la réponse de la Porte à cette requête, un aventurier nommé Théodore Waldimiresco réclama près du gouvernement provisoire des sommes qu'il disait avoir avancées à l'Etat, et, n'ayant pas obtenu satisfaction, prit les armes, réunit quelques centaines d'hommes et insurgea les troupes envoyées par le conseil des boyards pour le combattre. On croit qu'il n'avait d'autre but que de satisfaire sa cupidité en s'emparant de sommes considérables, ou son ambition en se faisant hospodar à la place du prince Callimaque, désigné comme successeur d'Alexandre Soutzo; mais les hétairistes valaques qui correspondaient avec le prince Ypsilantis n'en jugèrent pas ainsi : ils s'imaginèrent que le mouvement de Waldimiresco était une insurrection contre la Porte, qu'elle était un résultat de leurs prédications patriotiques, qu'il fallait s'emparer de ce mouvement pour lui donner une direction. La prudence et la temporisation sont

rarement estimées par les hommes qui 1821.
ont foi à l'audace; tous ces hétairistes récemment sortis des universités, et dans l'âge brûlant où la liberté n'est encore qu'une abstraction sublime, s'imaginèrent que des hommes timides avaient pu seuls assigner l'année 1825 comme l'époque de l'insurrection si désirée : leurs discours passionnés, leurs railleries, leurs rapports exagérés, placèrent Ypsilantis dans l'alternative de l'irrésolution ou de la témérité. Il passa le Pruth avec quelques centaines d'hétairistes, et marcha droit à Jassy, capitale de la Moldavie. Il avait pris le titre de représentant de la Grèce, sans doute comme chef de l'hétairie, qui, par un travers commun à toutes les sociétés de ce genre, se croyait l'unique partie saine, ou tout au moins la portion la plus distinguée de la nation.

Ypsilantis parlait de l'assistance d'une grande puissance; c'était celle qui l'avait nommé général-major, et l'avait laissé conspirer officiellement sur son territoire pendant deux années contre la Porte; celle dont les consuls à Jassy

1821. et à Bucharest avaient protesté, lors de la révolte de Waldimiresco, contre l'entrée de troupes ottomanes dans les deux principautés; celle qui, dans le traité de Kainardgi, en 1770, dans celui de Jassy, en 1792, dans tous les traités postérieurs jusqu'à celui de Bucharest, en 1812, avait stipulé en faveur de ses coreligionaires des conditions qui constataient son droit ou du moins ses prétentions à un protectorat politique; celle qui depuis trente ans couvrait de son pavillon les huit dixièmes de la marine marchande de la Grèce, qui dans toutes ses légations accueillait et administrait les négocians grecs comme ses propres sujets. Tous ces faits sont de ceux qu'un désaveu, de si haut qu'il parte, ne saurait détruire; seulement il est probable qu'Ypsilantis n'était pas autorisé à éclater aussitôt.

Au moment où Alexandre Ypsilantis entra dans la Moldavie, cette principauté était encore parfaitement tranquille; et, d'abord, quelques symptômes d'opposition se manifestèrent; mais le prince Michel Sutzo, hospodar de la

province, ayant publiquement déclaré 1821.
qu'il se réunissait à Ypsilantis, il n'y eut plus d'incertitude, une partie de la jeunesse moldave accourut à Jassy, devenu le quartier-général d'Ypsilantis. On remarquait auprès de lui le prince Cantacuzène, précédemment colonel de hulans; Nicolas Soutzo, Jean Schinas, Hantzeri, Caradja, tous appartenant à des familles fanariotes qui avaient fourni des hospodars à la Valachie. Il n'est pas étonnant que la composition de ce premier rassemblement eût donné une physionomie aristocratique à l'insurrection de cette partie de la Grèce. Ypsilantis avait une cour et pas encore de soldats, ses proclamations joignaient à l'expression des sentimens de haine aux Turcs qui animaient toutes les classes de la nation, les traces de vues particulières à une classe supérieure. Ypsilantis s'arrêta à Jassy, afin de remplir quelques formalités politiques et religieuses qui devaient donner à sa prise d'armes un caractère respectable, puis il traversa la Valachie et entra dans la Moldavie, où il espérait être proclamé

1821. par la troupe de Waldimiresco. Ce chef de pandours occupait Bucharest avec deux mille hommes; c'était beaucoup plus de monde que n'en avait pu réunir encore le prince Ypsilantis; aussi Waldimiresco se refusa-t-il à reconnaître ce dernier pour chef. Ce ne fut qu'après d'assez longs et difficiles pourparlers que Waldimiresco consentit à une simple jonction de forces; mais il fut convenu que chacun des deux chefs agirait à son bon plaisir contre l'ennemi commun. Ainsi, dès les premiers pas de l'insurrection en Moldavie et en Valachie, trois volontés bien distinctes se montrèrent dans ces deux principautés, celle des hétairistes, nous venons de la faire connaître; celle des paysans mise en mouvement par Waldimiresco, et qui était à la fois une opposition contre l'aristocratie hétairiste, contre l'aristocratie des boyards, et contre la domination ottomane; enfin la volonté du corps des boyards : ce corps ne prétendait nullement faire cause commune avec les Grecs, mais était disposé à se contenter d'un despotisme mitigé, et

ne demandait que la remise en vigueur des anciennes capitulations. De ces trois partis celui qui était numériquement le plus faible, toute sa consistance étant dans l'opinion qu'il serait secouru par la Russie, fut complétement discrédité lorsque la haute désapprobation de l'autocrate de toutes les Russies fut connue par la déclaration du consul russe de Jassy. 1821.

Mais la seule nouvelle de l'entrée du prince Ypsilantis en Moldavie avait précipité les événemens dans tout le reste de la Grèce. La Servie, trop rapprochée des deux principautés pour être trompée sur ce qui s'y passait, fut la seule province qui n'éclata pas. Dans celles qu'occupait l'armée de Courchid la nouvelle des succès d'Ypsilantis, la circulation de ses manifestes, produisirent leur effet. Dans le mois d'avril, le capitaine Kontaghianis du Pinde, Gouras de l'Othrix, Dyrvanoutis du Parnasse, Diamantis de Thessalie, Odyssée, fils d'Androutzos, secouèrent successivement le joug d'Ali-Pacha ou celui de la Porte, et insurgèrent leurs districts

1821. montagneux. Dès le 20 du mois de mars, la ville de Patras s'était de nouveau révoltée, comptant sur l'assistance des Russes, promise par Ypsilantis. Les populations chrétiennes de Calavryta et de Vostizza, pillées dans la dernière insurrection par les Albanais laliotes, se joignirent à ce second mouvement avec tant d'énergie, que les Turcs habitans de ce canton du Péloponèse traversèrent en partie le golfe Ambracique pour se réfugier à Lépante, en partie s'enfermèrent dans la citadelle de Patras. Le cri de *Mort aux Turcs* souleva en un instant toute la population moraïte, depuis Patras jusqu'aux environs de Tripolitza. Les prêtres et les primats étaient à la tête du mouvement. Les prêtres, pour se venger de ce que les Turcs avaient circoncis depuis quelques années un assez grand nombre d'enfans chrétiens, baptisaient tous les enfans turcs qui tombaient entre leurs mains; ces puériles représailles n'étaient pas les seules auxquelles se livrassent les insurgés, les Turcs étaient égorgés partout où les surprenait l'ex-

plosion. Dix mille paysans armés de 1821.
fusils de chasse, de piques, de frondes, de fourches, de pieux durcis au feu, suivaient l'archevêque Germanos avec cette espèce d'ordre qui n'est pas de la discipline, mais que la terrible unanimité de la fureur introduit quelquefois dans les masses révoltées. Patras fut investie par ces premiers soldats de l'insurrection, mais elle avait de l'artillerie et put attendre un secours demandé au généralissime Courchid-Pacha. Le débarquement de quelques centaines d'hommes sur la plage de Patras suffit pour la débloquer par terre et forcer l'armée de Germanos à se retirer dans les montagnes qui s'élèvent à deux lieues de Patras, sur la route de Calavryta.

Cette nécessité de se jeter dans les montagnes qui forment plusieurs nœuds de communication au milieu du Péloponèse, avait été également sentie par les population chrétiennes de l'Arcadie, de la Messénie, du Magne, de l'Argolide, et, de leur côté, les Turcs, inversement inspirés par l'instinct de

leur conservation, s'étaient sauvés du côté de la mer, et s'enfermaient dans Coron, Modon, Monembasie, Navazin, Arcadie ; la seule ville de Tripolitza leur restait dans l'intérieur. En peu de jours la séparation violente des deux peuples s'était opérée dans toute l'étendue du Péloponèse, comme s'ils eussent été tout-à-coup saisis d'horreur l'un pour l'autre. La Pâque, qui est la grande fête des chrétiens, fut célébrée cette année dans les montagnes par les Grecs du Péloponèse. L'hymne de Rhigas y fut chantée comme un des psaumes de la liturgie. La double exaltation du patriotisme et de la foi religieuse se réunirent pour donner à cette fête un caractère de solennité qu'elle n'avait jamais eu parmi les chrétiens.

L'Europe a retenti du cri de mort qui s'éleva ce même jour de Pâque, depuis les portes du sérail jusqu'aux rivages de Smyrne. L'insurrection, prématurée peut-être, des provinces ultra-danubiennes et de la Morée avaient malheureusement fourni un prétexte aux sanguinaires résolutions des mi-

nistres ottomans. Peu de jours après 1821.
qu'un courrier du consulat anglais de Patras eut annoncé au divan la seconde révolte de cette ville, une lettre portant le seing d'Alexandre Ypsilantis parvint au prince fanariote Morousi, qu'on disait le chef des hétairistes de Constantinople. Soit que cette lettre lui parût suspecte, soit qu'il fût effrayé des instructions qu'elle lui portait, il la remit à la police turque. Elle détaillait le plan d'une insurrection au sein même de Constantinople, projet inexécutable en supposant qu'il eût été conçu. Par ordre supérieur la lettre fut imprimée, répandue avec profusion, lue dans tous les carrefours, dans toutes les mosquées; les prêtres de Mahomet rendaient grâces au prophète de cette découverte, qui n'était peut-être qu'une infâme manœuvre de police. La populace turque n'était pas dans le secret, et entra subitement dans un de ces accès de terreur furieuse auxquels il faut du sang; Morousi fut la première victime. Quelques nobles Fanariotes peints à la multitude comme des ennemis déguisés, et d'autant plus

1821. redoutables, furent égorgés. Tous les Grecs rencontrés dans les rues furent exposés à être tués à coups de fusil, poignardés ou jetés à la mer.

Tandis que la frayeur retenait dans leurs maisons tous les Grecs de Constantinople, et que les ambassadeurs des puissances chrétiennes, craignant quelque violation du droit des gens en leur personne, se retranchaient dans une timide et peu honorable circonspection, le patriarche Grégoire, vénérable par son âge et par des vertus long-temps nourries au fond de l'exil, se présenta au palais du visir. En sa qualité de pasteur des chrétiens et sans descendre à d'indignes supplications, il demanda quand finiraient les massacres et de quel crime étaient coupables les chrétiens. La réponse fut de nature à lui laisser prévoir que lui-même ne serait pas long-temps épargné; cependant sa fermeté ne l'abandonna pas; la Pâque approchait. Pendant les jours d'affliction religieuse qui précèdent ce jour de joie des chrétiens, il fut au pied des autels, récitant avec une piété tou-

chante de résignation et de tristesse les 1821.
offices d'usage, trop fidèle expression du deuil et des dangers actuels de l'église grecque. Le jour de Pâque les bancs des princes fanariotes étaient déserts. La tribune de l'ambassadeur de Russie, poste d'honneur, en ce jour où le représentant d'un monarque enfant de l'église grecque pouvait par sa présence prévenir un grand crime ou le rendre complet, la tribune du baron de Strogonoff était vide. Un petit nombre de fidèles obscurs assistait seul à la cérémonie. Le patriarche, à la tête de son synode, officia avec toute la pompe voulue par les canons. Ayant béni les assistans et donné le baiser de paix et d'allégresse aux évêques qui l'entouraient, il s'écria, tout plein du sentiment d'une prédestination bienheureuse : « Mes vœux sont accomplis, je » brûlais du désir de manger avec vous » cette Pâque avant de mourir. » Les hurlemens des janissaires et de la populace, qui depuis le commencement de la célébration assiégeaient les dehors de l'église, n'avaient pu troubler un instant

1821. sa sérénité. A un signal donné, cette horde altérée de sang força les portes. Le crime, affreux dans ses détails, qui fut commis sur la personne du patriarche et de trois archevêques, fut le sceau de la réconciliation entre le clergé grec et la nation, qui avait eu si long-temps à souffrir de la corruption et de l'avarice des prêtres.

Pendant les trois jours qui suivirent la profanation de la métropole des chrétiens, le sang coula dans les rues de Constantinople. Les magnifiques habitations du Fanar furent envahies, dépouillées de ce qu'elles avaient de plus précieux ; des familles entières furent vendues à l'enchère. Les grammatistes, les négocians, les boutiquiers, les artisans grecs, arrachés de leurs maisons, étaient noyés dans le canal, fusillés, poignardés par les Turcs et par les Juifs, race destituée du droit de porter le fer et que n'armait aucun fanatisme, mais qui prêtait à la fureur des Turcs une assistance mercantile [1]. Des Euro-

[1] Loin de nous l'idée de réveiller contre les

péens, et surtout des Espagnols et des Russes, périrent dans ces massacres, qui ne cessèrent que par l'épuisement de la frénésie populaire. 1821.

On se demande ce que faisaient alors les ambassadeurs des puissances européennes, et si ce fut assez pour l'honneur de ces gouvernemens si hardis à défendre la foi chrétienne contre les attaques des philosophes, d'ouvrir les

Juifs d'anciens et méprisables préjugés. Les Juifs ont long-temps été victimes du fanatisme des chrétiens. On excuserait ceux d'entre eux qui se sont mêlés aux assassinats de Smyrne, de Constantinople et de Chios, si quelque haine religieuse ou nationale eût paru les animer; mais la part qu'ils ont prise dans ces massacres est tout ce qu'on peut imaginer de plus odieux : ils ont égorgé en marchands qui font leurs affaires, et pour avoir, si l'on peut ainsi dire, les dépouilles de première main. Ce n'est probablement pas non plus par haine contre la nation grecque que la petite sainte-alliance, celle des frères Rotschild, s'est agitée d'une manière si scandaleuse sur toutes les banques de l'Europe, pour faire prévaloir les emprunts turcs sur ceux que faisait déjà si péniblement la malheureuse nation grecque.

1821. palais de leurs légations aux chrétiens égorgés par des Turcs, et de demander après coup des *explications* sur un outrage qui ne comportait point de réparation. A ces insignifiantes représentations des chancelleries chrétiennes, la Porte répondit en demandant à quel titre des rois qui faisaient périr chez eux quiconque protestait contre eux les armes à la main, pouvaient s'intéresser à des sujets ottomans convaincus d'avoir conspiré contre le Sultan, leur maître légitime. Et ce ne fut pas une de ces arrogantes réponses qui n'obtiennent que le mépris, car, sur les récriminations des ministres ottomans, les ambassadeurs des puissances chrétiennes à Constantinople adressèrent à leurs agens consulaires l'ordre de n'accorder plus de refuge au peuple proscrit, de ne plus permettre aux capitaines de commerce d'en transporter comme de coutume hors des états ottomans [1]. Enfin les fonctionnaires turcs furent autorisés à faire des visites sur les navires européens

[1] M. Raffenel, *Hist. des derniers événemens.*

pour s'assurer de l'exécution de cette 1821.
convention. C'était la première fois qu'un pareil outrage était fait au pavillon des nations chrétiennes.

Sur la côte d'Asie-Mineure, où retentit promptement le contre-coup des massacres de Constantinople, les hordes de janissaires, mêlées à une populace furieuse, se portèrent à tous les excès capables de fatiguer les puissances chrétiennes de cette complicité que voilait mal le titre de neutralité. Des navires anglais et français furent insultés par les Turcs aux attérages d'Echelle-Neuve, sur le rivage de Smyrne. Un historien, digne de confiance [1], assure avoir donné de ses propres mains la sépulture à des matelots génois et sardes égorgés par les Turcs pour avoir favorisé la fuite de quelques Grecs d'Asie-Mineure. Quatre hommes d'un équipage autrichien furent tués par les Turcs dans ce même port de Smyrne. Si quelques particuliers ont eu le courage de prendre à

[1] M. Raffenel, *Histoire des derniers événemens de la Grèce.*

1821. contre-sens les instructions de leurs gouvernemens, leur gloire est toute personnelle et n'a pu être adoptée par aucun pavillon. La postérité ne demandera pas si l'intrépide consul David, le sauveur des chrétiens de Smyrne, était anglais, français ou russe. Elle n'admettra point en faveur des gouvernemens les explications tirées de leur position vis-à-vis des peuples; car c'est la faute de ces gouvernemens, qui, depuis 1815, ont assimilé la légitimité des Turcs à la leur, s'il est résulté de là quelque analogie entre l'insurrection grecque et les protestations conspiratrices auxquelles ils ont répondu par des échafauds.

Pendant les trois mois qui suivirent la funeste Pâque de l'année 1821, près de trente mille Grecs furent égorgés par les Turcs. On ne saurait dire quel fut le nombre de ceux qui périrent par tous les genres de misère. Nous n'entrerons point dans le récit de tous ces massacres; il faudrait aussi raconter les représailles exercées par les Grecs dans tous les pays où ils se sont trouvés en

force, où le hasard leur a livré désarmés et en petit nombre les frères de religion, des assassins de Constantinople, de Salonique, d'Andrinople, d'Aïvali, de Chypre, de Rhodes, de Candie, et les formes abrégées de cette histoire nous imposeraient une concision par trop froide, par trop insupportable quand il s'agit de pareilles horreurs. Il faut nous hâter de passer sur les champs de bataille, où l'effusion du sang n'a toutefois été jusqu'ici ni plus décisive, ni moins outrageante à l'humanité. 1821.

Nous anticiperons un peu sur l'ordre des temps pour dire quel fut le résultat des événemens de Moldavie et de Valachie, qui ne sont liés, depuis l'assassinat du patriarche Grégoire, à ceux des autres parties de la Grèce que par la communauté de but. D'ailleurs, tout l'intérêt s'étant porté de ce premier théâtre de l'insurrection dans le Péloponèse et les îles de l'Archipel, il est indispensable de préparer à la marche beaucoup plus rapide de la révolution grecque dans ces contrées un

1821. récit dégagé des circonstances qui ont le moins influé sur elle.

Forcé, par le désaveu formel de la Russie et par la nouvelle que des forces considérables marchaient contre lui, à se tenir sur la défensive, Alexandre Ypsilantis avait choisi pour point d'appui la position forte et dominante de Tergowitz, au centre de la Valachie. Bucharest, évacué à l'approche de Kara Mehemed, pacha de Silistrie, avait été occupé par ce séraskier dès le 10 avril, et à cette époque, un autre pacha turc, Ibraïl, entré dans la Moldavie par le midi de cette province, était arrivé jusqu'à Jassy, après avoir enlevé Galatz, vigoureusement défendue par une faible garnison d'hétairistes. Ibraïl, jusqu'à la fin de mai, parcourut dans tous les sens la Moldavie, faisant pendre ou fusiller tous ceux qui lui étaient désignés comme ayant pris part au mouvement. Pendant ce temps son collègue resta dans Bucharest en complète inaction, partageant ses loisirs entre les supplices qui expiaient l'accueil fait par la population au prince Ypsilantis, et les fêtes

que lui donnait l'ambassadeur autri-chien. 1821.

Alexandre Ypsilantis serait inexcusable d'être pareillement resté dans l'inaction pendant tout le mois de mai, s'il eût eu sous ses ordres des troupes disciplinées ou seulement commandées par des officiers dévoués à la cause nationale. Mais ses lieutenans Douka, Manos, Scouffa et Waldimiresco, resté son collègue dans le commandement, désunis entre eux, n'avaient pas sa confiance et traitaient secrètement avec les Turcs. Peu s'en fallut même que Waldimiresco ne parvînt à livrer à ces derniers jusqu'au dernier des hétairistes. Le thessalien Giorgaki, chef d'une bande de pallikares peu nombreuse, déjoua par une saillie d'énergie tout-à-fait extraordinaire les projets du chef de pandours; il alla le trouver au milieu de son quartier, et, l'apostrophant des noms de parjure et de traître, le fit arrêter par ses propres soldats. La manière plus qu'irrégulière dont périt Waldimiresco après cette arrestation, prouve assez jusqu'à quel point l'in-

1821. discipline était poussée dans l'armée d'Ypsilantis. On peut croire que ni son caractère ni ses moyens d'autorité personnelle n'étaient à la hauteur de la responsabilité et des difficultés d'une pareille entreprise. Il avait prématurément compté sur les dispositions de la Russie, et ne pouvant, aux yeux de ceux qu'il avait d'abord étonnés par l'audace de ses prétentions, se résoudre à passer pour dupe ou pour imposteur, il soutenait, malgré la déclaration de Jassy, qu'un secours de vingt mille Russes lui serait amené par son frère Démétrius. L'inquiétude le dévorait; et, soit pour y faire diversion, soit pour affecter la sérénité devant cette brillante jeunesse qui composait autour de lui les rangs du bataillon sacré, il vivait au milieu des concerts, des bals, des festins; mais ce qui est plus grave, et ce qui prouvait que son découragement était d'un homme peu capable de grandes choses, c'est qu'il tolérait l'insubordination et le pillage, et laissait dissiper ou détruire des ressources qui, sagement employées, eussent pu mettre le camp de Tergowitz

sur un pied de défense respectable, et 1821.
qui permît d'attendre les événemens [1].

Vers le milieu de juin la division turque cantonnée dans Bucharest ayant fait un mouvement pour se porter sur Tergowitz, le prince leva son camp et se replia sur Rimnik, petite ville de la rive droite de l'Oltau, l'un des affluens de la rive gauche du Danube. Il était suivi de si près, que le 19 juin les Turcs se trouvèrent à portée de canon de la position qu'il occupait au monastère de Dragachan, à quelques milles de Rimnik, ayant l'Oltau derrière lui. Dans un conseil de guerre tenu précipitamment, il fut résolu, sur l'avis de Karavia, qui commandait un corps de cavalerie, et contre celui du capitaine Giorgaki, qu'on présenterait à l'ennemi le combat. L'attaque eut lieu dès le jour qui suivit cette détermination; mais le combat s'engageait à peine, que le lâche Karavia tourna bride, culbuta, en fuyant, une ligne d'infanterie placée

[1] Introduction aux mémoires de M. Raybaud, par Alph. Rabbe.

1821. derrière lui, et entraîna dans ce mouvement de terreur panique l'armée d'Ypsilantis tout entière. Le prince fit de vains efforts pour rallier les fuyards au passage de l'Oltau; il ne put les arrêter; le bataillon sacré défendit seul le champ de bataille sur la rive gauche. Cette vaillante jeunesse essuya plusieurs charges avec le sang-froid d'une vieille infanterie; elle fut enfin entamée et taillée presqu'entièrement en pièces.

Ypsilantis ne se sentit point le courage de chercher à reformer cette armée, dont il venait de perdre l'élite. Malgré les efforts du capitaine Georges pour le retenir, il se retira, dans le dessein, disent les uns, de se constituer le suppliant de l'Autriche, et, selon d'autres, dans l'intention plus honorable d'aller joindre les insurgés du Péloponèse. Il se rendait pour cela à Trieste, lorsqu'un ordre du cabinet de Vienne commanda son arrestation, sans qu'on ait pu savoir si ce fut par suite de quelque animosité particulière, ou par amitié pour la Sublime Porte, ou pour tranquilliser la Russie sur la discrétion du

personnage, que le ministère autrichien avait pris sur lui ce qu'il y avait d'odieux dans cette violation du droit des gens. 1821.

Le capitaine Giorgaki réunit une partie des forces abandonnées par Ypsilantis, se jeta dans la Moldavie, et, pendant cinq mois, y tint à sa poursuite plusieurs colonnes turques, qu'il battit dans toutes les rencontres. On assure que dans cette guerre de partisans il leur tua plusieurs milliers d'hommes. Il eut enfin le malheur d'être trahi par l'évêque de Romano, qui l'attira dans un monastère autour duquel les Turcs étaient postés en forces très-supérieures. Giorgaki n'avait que cinq cents Grecs, et à peine entré dans le monastère il y fut assiégé par huit mille Turcs. Il s'y défendit pendant cinq jours, et, n'ayant plus de vivres, se fit sauter avec huit des siens dans un clocher qu'il avait choisi pour dernière retraite.

Le capitaine Anastasius, resté chef d'une partie de la bande de Giorgaki, fut poussé par une division turque de douze mille hommes jusque sur le

1821. Pruth, qui sépare la Moldavie de l'empire russe. Il se retira toujours combattant, et arriva sur la rive droite du fleuve sans avoir été entamé. Ayant choisi près de Wadeni une assez forte position, il s'y défendit pendant trois jours contre la division ennemie, perdit la moitié de son monde, et n'ayant plus de munitions se jeta dans le Pruth avec ses armes et traversa le fleuve à la nage. Deux cent cinquante hommes, unique débris de l'armée d'Ypsilantis, suivirent cet exemple, et furent accueillis sur la rive gauche par des avant-postes russes. Ainsi finit l'insurrection de Moldavie et de Valachie, condamnée dès sa naissance à n'être qu'une diversion militaire peu importante. Elle rendit à la révolution grecque le service de mettre aux prises les agens diplomatiques de la Porte et de la Russie; et ces débats, qui devenaient de jour en jour plus graves, obligèrent le divan à porter toute son attention vers le Danube, tandis que l'insurrection était à peine combattue dans la Morée.

CHAPITRE VII.

Depuis l'insurrection des îles de l'Archipel jusqu'à la réunion d'un congrès à Epidaure.

TOUTES les îles importantes de l'Archipel, surtout Hydra, Ipsara, Chios, Spetzia, avaient été visitées par des émissaires de l'hétairie avant que le prince Ypsilantis passât le Pruth. Les négocians de ces îles, regardant une levée de boucliers comme fort chanceuse, ne s'étaient engagés qu'à une coopération pécuniaire, se réservant à agir lorsque la Russie, dont on prétendait leur garantir l'assistance, se serait en effet prononcée. Cette circonspection, commandée par les intérêts commerciaux des insulaires, n'avait rien de timide, et fit place à un prodigieux développement d'énergie lorsque les ménagemens de prudence ne furent plus

1821. capables que d'enhardir les Turcs à l'extermination des chrétiens. Vers le milieu d'avril, on apprit à Hydra que ceux des matelots de l'île qui formaient le contingent de l'année à bord des vaisseaux turcs, avaient été égorgés ou chargés de chaînes dans le port de Prevesa; pareille nouvelle, annoncée aux habitans de Psara, les avait décidés à se déclarer en insurrection.

Un message des Psariotes arriva en effet à Hydra; il était brûlant d'indignation et de patriotisme. « Le désar» mement général est ordonné, disait» il; c'est le prélude de l'extermination » que méditent les Turcs; mais des flots » de leur sang doivent couler avant » qu'ils ne nous enlèvent quatre mille » canons et soixante mille fusils, fruit » de nos travaux et d'une longue épar» gne; hâtez-vous de vous joindre à » nous. » A ce message, appuyé par de si alarmantes nouvelles, le sénat d'Hydra s'était assemblé extraordinairement; il vota par acclamation la déclaration suivante :

« La nation grecque, fatiguée de gé-

mir sous le joug cruel qui l'accable 1821.
depuis quatre siècles, se lève et court aux armes pour briser ses chaînes.

» Les habitans d'Hydra, jaloux de ne pas être les moins ardens à braver ces dangers, ont décidé d'employer leurs ressources, leurs moyens particuliers et les avantages de leur position pour combattre l'ennemi commun. »

Cette déclaration, reçue avec transport par la population d'Hydra, se terminait en réglant quelques dispositions provisoires, et nommant Jacques Tombasis navarque ou commandant des forces de mer. Elle fut expédiée aux amirautés d'Ipsara et de Spetzia, qui l'adoptèrent et se réunirent à celle d'Hydra pour proclamer Tombasis navarque-général des chrétiens. Quelques jours suffirent pour transformer en marine militaire toute la marine commerçante des îles de l'Union. La population entière mit la main à l'œuvre. Les canons sortirent des arsenaux pour armer jusqu'aux barques de pêcheurs, des tonneaux de poudre, des fusils, des munitions furent transportés à bord de ces

1821. paquebots long-temps inoffensifs et si renommés pour la vitesse de leur course. En même temps des souscriptions furent ouvertes pour couvrir les frais d'une première campagne; et avant la fin d'avril trente voiles marchandes armées en guerre étaient prêtes à sortir du port.

Le 28 d'avril, l'amiral Tombasis reçut au milieu du sénat des instructions verbales et cachetées sur l'expédition qu'il allait commander, et prêta l'honorable serment de respecter à bord des vaisseaux ennemis non-seulement les propriétés des Grecs et des Européens, mais même celles des Turcs, lorsque ceux-ci amèneraient leur pavillon sans opposer de résistance. Il appareilla le 2 mai; chacun des trente capitaines qui commandaient sous lui était chargé de distribuer en route une proclamation dans laquelle le sénat hydriote annonçait l'entrée d'Alexandre Ypsilantis dans la Valachie, la révolte de Patras, l'insurrection des trois îles de l'Union, et appelait, au nom de tous les sentimens généreux et de ses intérêts les plus chers, la population des îles à

prendre les armes. Tynos fut la première île visitée par l'escadre hydriote; elle donna sur-le-champ son adhésion. Une réjouissance publique était préparée pour célébrer cet événement, lorsqu'un vaisseau de Spetzia entra dans le port : il était chargé de fugitifs échappés au massacre de Constantinople, et portait en outre la nouvelle que deux cents matelots hydriotes avaient été noyés dans les eaux du Bosphore. La population de Tinos et les équipages des vaisseaux passèrent subitement de l'allégresse à la fureur. La demeure du consul autrichien fut investie, quelques centaines de Turcs qui s'y étaient réfugiés durent la vie à la courageuse fermeté de Tombasis, qui parvint à s'emparer de ce mouvement. Le calme était rétabli lorsqu'il quitta cette île le 4 mai. Deux jours après il alla mouiller à Psara, qui, de son côté, avait reçu l'adhésion des insulaires de Samos et d'Andros, et envoyé quelques fins voiliers sur toutes les côtes environnantes. 1821.

Tombasis et l'amirauté de Psara délibérèrent sur les moyens d'insurger

1821. Chios, dont l'inaction pouvait faire un si grand tort à la cause nationale. Quelques habitans de cette île étaient à Psara, et refusèrent de se charger d'aucune mission pour leurs compatriotes. Dix navires de Psara se réunirent alors à l'escadre de Tombasis, et le 8 mai la flotte combinée jeta l'ancre aux attérages de Chios, près du lieu qu'on appelle la Fontaine du Pacha. Pendant onze jours elle resta en station sur ce point sans pouvoir décider la population à donner aucun signe d'adhésion. Loin de là, les négocians et notables de l'île s'étant rassemblés se mirent à la disposition du gouverneur turc, eux et leurs biens, et le supplièrent de demander un renfort, parce qu'il était à craindre que les insurgés n'eussent la témérité de tenter une descente. Cette conduite singulière des habitans de Chios ne peut s'expliquer que par la terreur que leur inspirait une garnison turque maîtresse de la ville, du port, et des principaux villages. Dans l'état florissant où les avait mis le commerce, ils aimaient mieux rester entièrement sous

le joug des Turcs que d'exposer leur île 1821.
à devenir le théâtre d'une lutte qui les ruinerait sans peut-être les affranchir.

La flotte insurgée se dédommagea du peu de succès de sa tentative sur Chios en capturant quelques vaisseaux turcs. Elle rentra le 22 mai dans le port d'Hydra, tenant en remorque une douzaine de navires marchands, dont les équipages s'étaient fait tuer plutôt que de se rendre, ou peut être n'avaient pas obtenu quartier. Elle trouva le port encombré de prises faites avec grande facilité dans ce premier moment où le commerce turc n'était pas encore sur ses gardes. Une seule des croisières hydriotes eut affaire aux vaisseaux de la marine impériale; elle se présenta devant le port de Melos dans le temps qu'une corvette de trente-deux canons et un brick de guerre rançonnaient cette île. Pris en flagrant délit, les deux vaisseaux ne firent qu'une courte résistance; les habitans de Melos, accourus dans leurs canots pour prendre part au combat, massacrèrent les équipages. Tous les Mahométans qui se trouvaient dans

1821. l'île eurent le même sort. A Céos, Mycone, Naxos, Anaphi, ce fut aussi en faisant main-basse sur les Turcs que la population chrétienne signala son adhésion à l'insurrection, et tous ces événemens eurent lieu dans le cours du mois de mai. A la fin de ce mois il n'y avait plus en dehors du mouvement que Segros, Mytilène, Chios, Cypre, Rhodes et Candie. Les Turcs se trouvant en force sur tous ces points, y avaient effectué le désarmement de la population chrétienne.

Les chrétiens savaient trop bien que c'était ainsi que la Porte se préparait à les égorger en masse : aussi après avoir rendu les armes il ne leur restait plus qu'à prendre la fuite. Heureux ceux qui pouvaient tromper la vigilance des Turcs ! Encore, en se jetant pêle-mêle, hommes, femmes, enfans, sur de frêles canots, s'exposaient-ils à être submergés par le moindre coup de vent, et à rencontrer en mer des vaisseaux turcs. Psara, par son voisinage de la côte d'Asie, devint l'asile le plus naturel de ces fugitifs; elle en reçut dans l'espace de

quinze jours près de douze mille, qu'elle 1821.
évacua sur Hydra, Spetzia, Naxos, Andros, car cette île, ayant à peine l'eau et les vivres nécessaires à sa population, était incapable de pourvoir à la subsistance d'un si grand nombre de réfugiés : d'ailleurs Psara était l'avant-poste de la ligue insulaire. Informée des préparatifs que faisait la flotte turque pour sortir des Dardanelles, elle se voyait à la veille d'être attaquée, et sa ruine était certaine, si les Turcs, dès le commencement de la campagne, parvenaient à se rendre maîtres de la mer. Ce qui ajoutait au danger de la position de Psara, c'est qu'elle ne pouvait compter de sitôt sur le secours de la marine des autres îles. Il avait été résolu dans le conseil de l'Union que toute la flotte se réunirait et irait successivement et avec toute la rapidité possible se montrer devant les ports assiégés du côté de terre par la population de la Morée. On espérait ainsi effrayer les garnisons turques et les décider à se rendre. Par un désintéressement de patriotisme au-dessus de tout éloge,

1821. Psara consentit à ce que ses vaisseaux fissent partie de l'expédition; elle envoya vingt de ses polacres et huit vaisseaux incendiaires appelés *uphestia*. Hydra avait fourni trente-six navires du port de douze à vingt canons, et montés par deux mille quatre cents matelots; Spetzia, treize vaisseaux, dont trois étaient armés et commandés par la veuve d'un armateur spetziote, la fameuse Bobolina; Calaurie, Mycone, Pathmos, Cymé, Andros, avaient réuni une vingtaine de chebeks, dont quelques-uns portaient seize canons.

Les insulaires avaient calculé le succès de leur expédition d'après l'état de détresse auquel ils croyaient les garnisons turques réduites. Celles-ci s'étaient enfermées, il est vrai, sans avoir le temps ni les moyens de faire des approvisionnemens, mais dans leur inexpérience de la guerre les populations assiégeantes avaient été loin de profiter de cet avantage, ou seulement de le conserver en exerçant un blocus rigoureux. Lorsque la flotte d'Hydra mit à la voile pour visiter les ports

assiégés depuis Napoli de Romanie 1821.
jusqu'à Patras, les faibles garnisons turques de Philatra, Gargagliana, Arcadia, étaient les seules qui eussent capitulé. A la fin de mai, les Maniotes étaient maîtres de ces trois villes, aussi bien que de Calamata. Dans cette dernière s'ouvrit, sous la présidence de Mauro-Michali, bagou ou chef de guerre des Maniotes, la première assemblée politique des insurgés du continent. Cette assemblée ne prit pas l'imposante attitude des amirautés de l'Union insulaire; elle ne se composait pas non plus de citoyens tels que les Orlando, les Conduriotti, les Tombasis. Son autorité beaucoup trop faible ne lui permettait pas de coordonner les opérations militaires dans la presqu'île avec la diversion maritime des insulaires. Et ces derniers arrivèrent à la fin de mai jusqu'à Patras, sans avoir pu décider la reddition d'aucune place.

A la vue de la flotte chrétienne la fureur des Turcs enfermés dans Patras fut si grande, que Jousouf-Pacha, qui y commandait, déclara aux ambassa-

1821. deurs des puissances chrétiennes qu'il ne pouvait répondre de leur sûreté, et qu'une frégate française fut obligée de les prendre à son bord. L'avant-garde de la flotte chrétienne entra à toutes voiles dans le golfe de Lépante, malgré le feu des deux châteaux connus sous le nom de petites Dardanelles; elle envoya ses meilleurs voiliers jusqu'à la côte voisine de Corinthe, et de là partirent des courriers qui traversèrent l'isthme pour entrer en communication avec l'Archipel. Le résultat de cette exploration fut la décision prise par la flotte de presser par mer le siége de Patras, et, à cet effet, les vaisseaux chrétiens s'établirent en demi-cercle depuis la côte de Missolunghi jusqu'au cap Araxe, masquant l'entrée du golfe de Lépante. Mais bientôt cette ligne de blocus fut coupée; un vaisseau de guerre anglais, *le Cambrian*, s'approcha de Patras, y débarqua des vivres et des munitions sans que la marine grecque pût s'opposer à ce ravitaillement; et dès lors un plus long blocus fut jugé inutile. La flotte chrétienne dut se rassembler en

toute hâte et retourner dans l'Archipel, 1821.
car les hardis croiseurs de Psara, qui du golfe de Saros jusqu'à celui d'Egine faisaient passer les nouvelles dans le golfe de Lépante, annonçaient comme très-prochaine l'entrée en campagne du capitan-pacha.

Un des lieutenans de cet amiral, après des lenteurs inexplicables, franchit les Dardanelles avec cinq vaisseaux de ligne, quatre frégates et autant de corvettes. Il se dirigea d'abord sur Samos; cette île, voisine de la côte d'Asie, avait servi de refuge à beaucoup de Grecs, et l'une des premières avait adhéré à l'insurrection. La population de l'île s'exerçait depuis ce temps au maniement des armes; plusieurs Samiens, qui avaient servi dans les rangs de l'armée française, la dressaient à l'européenne. L'île n'était accessible que sur un seul point, au port de Vathi, et sur ce point, les insulaires avaient réuni tous leurs moyens de défense. L'escadre turque manœuvrait pour s'en approcher lorsque plusieurs briks insurgés se montrèrent; c'étaient

1821. quelques fins voiliers envoyés en reconnaissance par Tombasis. A la vue de la flotte ennemie ces bricks se replièrent sur une station plus éloignée. Les vaisseaux turcs qui s'étaient mis à leur poursuite virent la deuxième station se replier sur une troisième, celle-ci sur une quatrième, et toujours avec une vitesse supérieure. Successivement soixante-dix bricks chrétiens se trouvèrent ainsi réunis en face de l'escadre turque aux environs de Lesbos. Il y avait dans ce nombre dix-huit brûlots montés par des hommes déterminés. Les deux flottes s'approchèrent à portée de canon, et après s'être assez long-temps observées se séparèrent sans combattre. C'était prudence de la part des Grecs, car ils ne devaient point s'exposer aux chances d'une bataille avant d'avoir appris par des affaires partielles ce que pouvaient contre les citadelles flottantes des Turcs leurs légers vaisseaux : de la part des Turcs c'était lâcheté; car, en pareille circonstance, un seul vaisseau de ligne anglais ou français eût attaqué sans hésiter.

L'escadre ottomane entra dans la 1821.
rade d'Euripe, port de Mytilène, et détacha un vaisseau de soixante-quatorze canons et neuf cents hommes d'équipage pour retourner à Constantinople et presser le départ du capitan-pacha. Quatre bricks hydriotes osèrent donner la chasse à ce vaisseau ; ils l'atteignirent à la hauteur de Lesbos, le forcèrent à s'échouer et le brûlèrent après l'avoir long-temps canonné. Il ne se sauva de l'équipage qu'une vingtaine d'hommes, qui gagnèrent sur un canot la côte d'Asie-Mineure, d'où ils firent passer à Mytilène la nouvelle de leur désastre. L'escadre turque se croyant compromise par un plus long séjour à Mytilène, leva l'ancre pour rentrer sous l'abri des Dardanelles, et jusque sous le feu des châteaux se laissa honteusement donner la chasse par les mêmes bricks qui lui avaient détruit un vaisseau.

Ce fut après cette première retraite de la flotte turque, que les insulaires chrétiens tentèrent d'exécuter le projet qui a servi de prétexte à l'égorgement

1821. des habitans de Smyrne et de Cydonie. Le conseil de l'Union, pensant qu'il fallait assurer aux chrétiens d'Asie-Mineure un refuge contre la barbarie des Turcs, aussi bien que des points d'appui pour agir contre ces derniers, avait fait proposer aux habitans de Smyrne et d'Aïvali un plan de soulèvement d'une exécution facile. La flotte devait débarquer dans les deux villes des forces qui se joindraient à la population pour chasser les Turcs. Immédiatement on se fortifierait comme à Samos et Psara, de manière à nécessiter aux Turcs un double siége, qu'ils ne seraient pas en état d'entreprendre. Le commerce franc fut informé de ce complot, et, avant que les chrétiens de Smyrne et de Cydonie eussent promis leur participation, il fut dénoncé aux Turcs. Aussitôt des hordes de Musulmans asiastiques accoururent à Smyrne et à Cydonie. La flotte grecque se trouvant dans le voisinage de cette dernière ville, n'hésita point à débarquer pour sauver, s'il était possible, la population. Il y eut dans les rues de Cydonie

un combat où les Turcs furent écrasés, 1821.
mais en fuyant ils mirent le feu à la ville. Une partie de la population se sauva sur les vaisseaux. Les malheureux Smyrniotes n'eurent point ce refuge, non plus que les habitans de Scala-Nova; et, pendant plusieurs jours, la soldatesque ottomane se baigna dans des flots de sang chrétien [1].

La flotte du capitan-pacha, sortie pendant ce temps des Dardanelles, vint aux rivages encore fumans de Cydonie et de Scala-Nova embarquer les hordes mahométanes qui avaient renversé ces deux villes. Avec elles elle fit voile vers Samos et entra dans le port de Vathi. Le sort des habitans de Smyrne et de Scala-Nova était réservé aux insulaires de Samos, s'ils eussent été disposés à se laisser égorger comme de vils troupeaux. Sommés de rendre les

[1] Nous regrettons de ne pouvoir suivre ici dans les détails qu'il a publiés, et qui sont si propres à intéresser à la cause des Grecs, un des historiens de leur révolution, M. Raffenel, témoin oculaire de ces horribles événemens.

1821. armes, ils s'étaient contentés d'abandonner le port, et attendaient, embusqués dans la partie montagneuse de l'île, que les Turcs vinssent à eux: ceux-ci s'étant hasardés à pénétrer dans l'intérieur des terres, se virent assaillis avec tant de vigueur et d'impétuosité, qu'ils regagnèrent, en fuyant, le rivage. Les vaisseaux turcs en s'éloignant en abandonnèrent bon nombre, qui furent impitoyablement massacrés. Ce fut à cette tentative honteusement échouée que se bornèrent les exploits de la flotte turque dans l'Archipel. Bien qu'elle se composât de trente vaisseaux, dont le moindre était d'un rang supérieur au plus grand des bricks hydriotes, elle se laissa bloquer dans le golfe de Chios par cent cinquante bâtimens chrétiens, la plupart sous voile latine; ceux-ci lui brûlèrent même quatre de ses transports. Pendant près d'un mois les deux flottes restèrent ainsi en présence sans rien entreprendre l'une sur l'autre; mais l'avantage de la campagne était évidemment aux Grecs, en supposant que leur but ne fût que d'empêcher les

Turcs d'aller ravitailler les ports de la Morée. 1821.

Jusqu'ici la scène est presqu'entièrement occupée par les insulaires. Une sorte de langueur avait succédé sur le continent à la vigueur du premier effort. Cet enthousiasme de gens pauvres et à peine armés voulait une lutte courte et décisive, mais venait expirer au pied de murailles armées de canons, et qu'il fallait assiéger sans matériel, presque sans munitions, surtout sans expérience de la guerre. Aussi rien de plus singulier que ce qui se passait à tous ces siéges improvisés : les dispositions purement instinctives des assiégeans se bornaient à occuper les hauteurs hors de la portée du canon, et à profiter, pour s'approcher du rempart, de tous les abris naturels offerts par le terrain. Point de tranchées ni d'attaques concertées; mais chacun, suivant sa fantaisie, allait s'embusquer dans quelque fossé, derrière un rocher ou quelque pan de muraille en ruine, et là, attendait avec une incroyable patience l'occasion de lâcher son coup de

1821. fusil. Un montagnard ne perdait jamais sa charge, l'ennemi qu'il avait ajusté était perdu; mais les paysans de la plaine, et c'était à beaucoup près le plus grand nombre, tiraient en détournant la tête et le plus souvent hors de portée. Un Turc, ou seulement un turban venait-il à paraître sur le rempart, soudain un feu roulant révélait une multitude d'embuscades que la cavalerie turque allait aussitôt déblayer. Chaque jour il y avait trève des deux côtés. C'était l'heure d'une sorte de marché ou de foire que les chefs étaient forcés de tolérer sous peine de se voir abandonnés. Les Turcs sortaient de la ville et s'arrêtaient à une certaine distance du rempart; les Grecs allaient à leur rencontre; on se faisait de part et d'autres des signes de paix et de confiance jusqu'à ce qu'on se fût approché. Alors on s'asseyait en silence sur deux longues rangées qui se faisaient face; on fumait et l'on faisait des échanges. Les paysans grecs apportaient des paniers de vivres et recevaient en paiement des poignards, des pistolets, des sabres, des

cafetans, des pelisses, des turbans de cachemire. Tous ces objets avaient pour eux un singulier attrait, non comme valeur, mais comme parure. Leur rustique vanité trouvait une satisfaction assez naturelle à substituer au costume des raïas ces ornemens qui jusqu'alors avaient été le partage des hommes de race turque ; c'étaient les attributs de la condition à laquelle ils avaient aspiré dès l'enfance, car pour les peuples qui ont reçu l'éducation de l'esclavage, il n'y a pas de milieu entre la faiblesse et la force : cesser de servir, c'est devenir maître à son tour. 1821.

On sent combien de difficultés dut éprouver la portion éclairée de la *gerousie* ou sénat de Calamata, pour donner à la guerre de l'insurrection dans la Morée un caractère que pût avouer la civilisation européenne. La composition primitive de cette assemblée représentait d'une manière assez fidèle la population chrétienne du Péloponèse. Aussitôt après l'expulsion des Turcs, cette population s'était trouvée placée sous deux influences rivales et

1821. presqu'anarchiques; d'une part, la classe des primats, employée sous les Turcs à la perception des impôts et aux menus détails de police, s'était emparée de l'autorité en matière civile; de l'autre, les commandans militaires étaient maîtres de tous les rassemblemens armés. A la réquisition des capitaines, les primats devaient pourvoir au rassemblement et à la distribution des vivres et des munitions; à la réquisition des primats, les capitaines devaient appuyer par la force toutes les mesures administratives. Ces deux pouvoirs ne recevant point une direction suprême, mais s'appuyant et réagissant l'un sur l'autre, ne se maintenaient qu'au milieu d'une extrême confusion [1]. Les primats avaient pour auxiliaires les prêtres, et, parmi ceux-ci, l'évêque Germanos, dont le zèle religieux, d'abord fort utile contre les Turcs, n'était plus qu'une turbulence dangereuse lorsqu'il

[1] On peut consulter à ce sujet l'histoire de M. Blaquières, ouvrage moins remarquable par l'abondance des faits que par un grand mérite d'observation.

s'agissait de réorganisation sociale. L'é- 1821.
vêque Germanos était le champion des primats et du clergé; celui des chefs militaires était le klephte Colocotroni. La rivalité de ces deux hommes excita long-temps de terribles orages. Colocotroni, fils de ce capitaine assassiné par les Turcs en 1790, était depuis trente ans leur ennemi le plus implacable. Sa réputation, comme chef de partisans, avait commencé dans les montagnes de l'Arcadie, et bien qu'il en eût été expulsé par Veli, fils d'Ali-Pacha, ses aventures guerrières, ses combats, ses stratagèmes, jouissaient encore d'une grande popularité dans la Morée, lorsqu'au moment de l'insurrection il reparut, et rallia à lui tous les montagnards de l'Arcadie. Pendant son exil il avait servi dans les troupes ioniennes à la solde de l'Angleterre, et avait assez appris de la tactique européenne pour ne pas méconnaître ses avantages, et sentir que tôt ou tard elle devait anéantir le pouvoir des chefs de bande.

Les chefs de bande et les primats

1821. grecs s'accordaient en ce point, que tout perfectionnement social leur paraissait tendre à l'annulation graduelle de leur autorité militaire ou civile, et, sous le nom *d'Ephores*, on les vit ne former plus qu'un seul parti par opposition à celui des hétairistes, aussitôt que ces derniers furent à leur tour représentés dans la *gerousie* [1]. Les hétairistes arrivaient, épris de théories gouvernementales, qu'ils voulaient prématurément appliquer à une nation pour long-temps encore marquée de l'empreinte de ses fers. C'était l'erreur de jeunes gens qui, ayant vécu au milieu des sociétés européennes, espéraient en improviser une semblable, et ne se demandaient pas quelle suite de bouleversemens, de vicissitudes et de transformations avait produite l'état de choses auquel ils se proposaient d'arriver si vite. Les hétairistes se trompaient sur la proximité d'un but honorable; ils présumaient trop de leurs forces et méprisaient trop le crédit de leurs adversaires. On les accusait de

[1] Ed. Blaquières.

ne vouloir qu'une demi-émancipation 1821.
politique et d'être secrètement intéressés à ce que la Grèce passât du joug musulman sous le patronage de la Russie, conséquence facilement tirée de cette promesse de l'assistance russe que les proclamations d'Alexandre Ypsilantis avaient fait retentir d'un bout à l'autre de la Grèce.

Démétrius Ypsilantis, si souvent annoncé aux Moldaves, comme devant amener de la rive gauche du Pruth un secours de vingt mille Russes, avait renouvelé ces imprudentes promesses en se présentant dans la Morée, sous le singulier titre de lieutenant-général de son frère. La conduite ultérieure de Démétrius Ypsilantis a prouvé qu'en se qualifiant ainsi, il n'avait pas eu la prétention d'élever sa famille au niveau des légitimités existantes; d'ailleurs toutes les relations s'accordent à le représenter comme physiquement dépourvu des qualités qui captivent les hommes et peuvent rendre dangereux un citoyen utile. Démétrius Ypsilantis

1821. n'a montré que des qualités utiles à ses compatriotes : aussi intrépide, aussi tempérant, aussi infatigable, et plus instruit qu'aucun des chefs militaires qui composaient à l'époque de son arrivée le congrès de Calamata ; plus éclairé et plus capable de vues larges que ceux des primats et des évêques qui prétendaient régir le peuple, Démétrius Ypsilantis était, au moment où il prit le commandement des forces réunies du Péloponèse et des îles, l'homme le plus capable d'entourer ce poste de considération.

On dut à sa présence au sénat messénien quelques dispositions faites pour régulariser et activer la guerre contre les Turcs. Une somme de trois cent mille francs, c'était la dot d'une de ses sœurs, versée par lui dans le trésor, pourvut à quelques besoins urgens ; les commandemens furent distribués, les postes assignés avec plus de régularité. Le prince Cantacuzène, arrivé à Trieste, avec quelques officiers allemands et de jeunes hétairistes, qui avaient abandonné comme lui la Moldavie, s'adjoignit au chef maniote Mau-

ro-Michali dans la direction du siége 1821.
de Monembasie; le comte Mercati de Zante alla commander celui de Navarin. Colocotroni bloquait et serrait de très-près la ville des Albanais-Laliotes. Le comte Métaxas de Céphalonie, proscrit par le gouvernement septinsulaire, faisait tête à la garnison de Patras, avec un corps de quinze cents Ioniens volontairement accourus au secours de leurs compatriotes. L'acropole de Corinthe était assiégée par la population de l'isthme. Le prince Ypsilantis s'était réservé le commandement du siége de Tripolitza.

Tandis que la flotte grecque tenait le capitan-pacha bloqué dans le golfe de Cos, les places de Monembasie et de Navarin se rendirent. Dans la première de ces villes, la garnison turque avait subi toutes les horreurs d'une longue famine; le prince Cantacuzène sut faire respecter une capitulation qui lui accordait la vie sauve. Le comte Mercati fut moins heureux ou moins ferme; le massacre de près de cinq cents Turcs, qui composaient la garnison de Navarin, et qui s'étaient rendus aux mêmes condi-

1821. tions que ceux de Monembasie, déshonora un succès d'ailleurs assez facilement obtenu.

On eut quelque peine à décider les Maniotes qui avaient pris Monembasie à se rendre au camp de Tripolitza, ville qui les intéressait peu, parce qu'elle n'était pas dans la circonscription de leurs montagnes. Tripolitza était la plus importante et la mieux défendue des villes du Péloponèse. A l'époque de la prise de Monembasie, les forces des Grecs au camp de Tripolitza s'élevaient à peine au tiers de la garnison turque; aussi rien d'important n'avait encore été entrepris; les approches de la place n'étaient pas même faites: près de six mille cavaliers turcs battaient impunément la plaine au milieu de laquelle s'élève cette capitale de la Morée. Mais successivement arrivèrent les milices de l'Argolide qui avaient pris Navarin, les montagnards arcadiens vainqueurs des Laliotes sous Colocotroni, les Maniotes du siége de Monembasie. Des militaires étrangers, dont toute l'ambition allait à mériter le titre de Philhel-

lènes (*amis des Grecs*), venaient tous les jours offrir leurs services; quelques-uns apportaient des armes et de l'argent. 1821.

Dans le courant de juin des députés de Patras, d'Hydra, de Spetzia, arrivèrent au camp pour tenir conseil avec les primats, les évêques et les capitaines de Morée. Toutes les délibérations furent orageuses; l'évêque Germanos et Colocotroni s'accablèrent mutuellement de reproches et d'injures, et ne se trouvèrent d'accord que pour contrarier dans leurs intentions Ypsilantis et les députés insulaires. Ces derniers firent de sévères remontrances sur la conduite des *Ephores,* représentèrent qu'eux seuls avaient jusqu'ici supporté toutes les charges dans une guerre qui avait pour but l'affranchissement commun, et menacèrent de ne plus agir que pour eux seuls, certains qu'ils étaient de garantir leur indépendance contre toutes les forces maritimes de la Porte.

Malgré cette funeste division on arrêta quelques dispositions d'une assez haute importance, et de ce nombre;

1821. fut l'envoi à Missolunghi du Grec Sakaris, homme instruit et recommandable, chargé de présider des conférences entre les capitaines d'armatoles, les chefs de klephtes, les primats, les évêques de la Grèce occidentale, et les chefs albanais qui tenaient hors de Janina pour Ali-Pacha, leur ancien maître. Sakaris, arrivé à Missolunghi, forma rapidement cette seconde assemblée politique, imitation trop fidèle de la Gérousie de Morée : encore un intérêt inconnu dans cette presqu'île, celui de la conservation d'Ali-Pacha, vint-il compliquer à Missolunghi les divisions naturellement existantes. Alexis-Noutza, Tahir-Abas, Hago-Bessiaris, et certains chefs d'armatoles, ne voulaient reconnaître d'autre but à l'insurrection que celui de délivrer Ali, et de le proclamer prince de ces contrées. Les notables chrétiens s'étaient assemblés de leur côté, non pour débloquer Janina, mais pour empêcher Courchid-Pacha, de détacher un corps d'armée sur Tripolitza.

L'interminable siége de Janina occupait en apparence tous les soins et

toute la pensée de Courchid. Il se di- 1821.
sait certain de rétablir l'ordre, dès que cette place serait tombée. Or, il se bornait à la bloquer, et avec une sévérité que suspendaient fréquemment des messages et des ouvertures d'Ali-Pacha. Courchid avait une armée de quarante mille hommes; il en tenait les deux tiers au pied d'une forteresse qu'on savait pourvue de vivres pour plusieurs années. Il eut assez long-temps sur ses derrières, dans la direction de Lépante et de Livadie, des détachemens qu'il destinait à la Morée; ces détachemens, attaqués dans leur marche, furent battus et enfermés par les chrétiens, l'un dans Arta, l'autre dans le château de Bodonitza, près de la rivière de Mauro-Nero. Ainsi les Turcs envoyés pour débloquer Patras et Corinthe se laissaient assiéger eux-mêmes par une population au milieu de laquelle ils s'étaient fait fort de voyager sans brûler une amorce. Ismael-Pacha, qui commandait le détachement battu à Arta, resta long-temps bloqué dans cette ville. Omer-Vriones, plus audacieux, et d'ailleurs pouvant re-

1821. cevoir des renforts par la Macédoine, sortit de Bodonitza, reprit son mouvement, força le défilé des Thermopyles, vainement défendu par le capitaine Diakos, et entra dans l'Attique, où tout fut mis à feu et à sang par ses soldats. Omer-Vriones n'avait pas assez de forces pour poursuivre sa marche sur Corinthe, il se borna à soumettre le pays entre l'isthme et les Thermopyles. Telle était sa position, lorsque Sakaris vint organiser le congrès de Missolunghi. Cette assemblée ne put s'entendre sur ce qu'il convenait de faire, soit pour débloquer Janina, soit pour empêcher les Turcs de passer l'isthme de Corinthe.

Vers la fin d'août, les dispositions prises par le généralissime Courchid permirent de croire à un plan de campagne arrêté par la Porte. Courchid, ayant reçu avis qu'une armée de vingt mille hommes marchait des parties orientales de la Roumélie vers Corinthe, et qu'en même temps la flotte, accrue par de nouveaux renforts, allait livrer bataille aux insulaires et faire

voile sur Patras, se hâta de coordonner ses mouvemens avec ceux dont l'exécution paraissait lui être garantie. Il resserra Janina, envoya cinq mille hommes pour débloquer Arta, se réunir à Pacho-Bey, qui sortirait de cette ville, rallierait les garnisons de Prevesa et de Lépante, nettoierait l'Acarnanie et assiégerait Missolunghi. Les chrétiens étaient disséminés depuis cette ville jusqu'aux Thermopyles, qu'ils tenaient encore malgré la présence d'Omer-Vriones en Livadie. Leurs forces ne suffisaient pas pour garder une ligne d'un développement aussi considérable; il n'y avait que mille hommes dans Missolunghi, et seulement deux mille cinq cents aux Thermopyles, sous Odysseus et Hervé-Gouras. Entre ces deux points extrêmes et menacés de tout l'effort des Turcs, l'intervalle était rempli par les bandes réunies de Stournarès, Macrys, Gogos, Lepeniotis, Hyscos, Varnakiotis, et de quelques capitaines moins connus. Ces petits corps de quatre à neuf cents hommes ne formaient pas un effectif de cinq

1821.

1821. mille, et devaient être anéantis si la flotte turque, qu'on croyait encore bloquée dans le golfe de Cos, entrait dans celui de Lépante et parvenait à débarquer des troupes sur leurs derrières.

Le mouvement dirigé par Courchid sur Arta eut un plein succès : les communications entre cette ville et Janina furent rétablies, le poste des Cinq-Puits fut enlevé aux Souliotes, Prévesa débloquée. Il n'en fut pas ainsi de l'attaque opérée simultanément sur les Thermopyles. Le 4 septembre, dix-huit mille hommes commandés par les séraskiers Hadgi-Bekir et Mehemet-Ali s'ébranlèrent pour passer le défilé. Mille pallikares sous Hervé-Gouras le fermaient dans sa partie la plus resserrée. Quelques centaines d'hommes occupaient les hauteurs à droite et à gauche. Les deux séraskiers avaient de l'artillerie, et, comptant sur la supériorité que devait leur donner cette arme avec laquelle les Grecs étaient peu familiarisés, négligèrent toutes les précautions usitées dans les attaques de ce genre. Comme si le bruit eût dû suffire

pour mettre les Grecs en fuite, ils firent 1821.
tirer à toute volée leur artillerie sur les saillans de rochers qui masquaient ces derniers, et s'avancèrent en grande sécurité jusque dans des fondrières qui couvrent le front des Thermopyles. Tandis que leurs pesans canons s'enfonçaient dans ce terrain mobile, les embuscades grecques firent de tous côtés sur eux un feu bien nourri, qui tua peu de monde, mais mit le désordre de la tête à la queue de la colonne. Odysseus, qui avait fait un circuit avec la moitié de la troupe pour tomber sur les fuyards, fit de ces derniers un grand carnage, et resta maître de l'artillerie qu'ils abandonnaient.

On avait été informé au camp de Tripolitza de la marche des deux séraskiers sur les Thermopyles, de celle d'Omer-Vriones sur Corinthe, mouvemens combinés avec celui de la flotte turque. Celle-ci n'était plus bloquée devant Cos, car de la députation des insulaires au congrès péloponésien le mécontentement était passé sur la flotte chrétienne; les équipages s'étaient mu-

1821. tinés; les escadres d'Hydra, de Psara, de Spetzia s'étaient séparées pour rentrer dans leurs ports. On se borna à donner au sénat l'avis de ce déblocus et de la direction prise par la flotte turque à la sortie du golfe de Cos. Toutes ces nouvelles arrivées au camp de Tripolitza y répandirent de vives craintes et donnèrent lieu à des délibérations tumultueuses dans lesquelles se montrèrent toutes les oppositions de parti, toutes les ambitions particulières que nous avons déjà signalées. Dans les derniers jours d'août, le prince Maurocordato destiné à jouer dans la suite un grand rôle, se présenta comme un nouvel adversaire de Colocotroni, et du parti des campagnes; mais ce qui est plus malheureux, comme un rival d'Ypsilantis. On ne pouvait le considérer comme animé de plus pures intentions que ce dernier; ses moyens militaires étaient nuls : il n'avait jamais servi; mais on lui attribuait une grande capacité administrative. Le talent de parler et des manières pleines de grâces lui avaient concilié la plupart des hétai-

ristes et des officiers étrangers. Il suffi- 1821.
sait à Maurocordato pour déprécier Ypsilantis, de l'obliger à définir le principe sur lequel il fondait son autorité de généralissime, et peut-être il se hâta trop d'user de ce prétexte de bien public. Ypsilantis éluda la question et employa ce qui lui restait de crédit pour éloigner du centre des affaires un homme qui lui en disputait la direction : Maurocordato partit de Tripolitza chargé d'une mission pour l'Etolie. Cantacuzène, envoyé par suite d'intrigues du même genre dans l'Argolide, s'embarqua, et depuis lors a abjuré toute participation à l'affranchissement de son pays.

Les opérations militaires qui se mêlaient à ces diverses luttes d'ambition étaient peu importantes. Quelques mortiers transportés de Navarin et de Malvoisie, et d'un calibre presque oublié, deux obusiers offerts par lord Gordon, arrivé depuis peu au camp de Tripolitza, composaient tout le matériel de l'armée assiégeante. Mille dif-

1821. ficultés, dont l'impatience des Grecs ne tenait pas compte, contrariaient l'emploi de cette faible artillerie; il fallait des efforts d'intelligence pour surmonter les moindres obstacles; et parmi les objets dont on était forcé de se passer, il en était quelques-uns d'un usage tout-à-fait vulgaire, et dont l'absence est un fait presque incroyable[1]. Vers le milieu du mois de septembre, le jeu de l'artillerie avait emporté quelques pieds de la partie supérieure du rempart, mais l'espoir de jamais ouvrir une brèche praticable était perdu, la famine seule pouvait amener la reddition de la place, et les indices ordinaires

[1] On doit s'en rapporter à cet égard à M. Raybaud, dont nous avons déjà cité les mémoires, et qui était chargé de tous ces détails. Il avait été forcé de commencer le bombardement sans faire usage du quart de cercle, et ce ne fut qu'après plusieurs jours d'un tir fort incertain que cet instrument, qui se compose d'une planche carrée et d'un fil-à-plomb, fut fabriqué par un Anglais, M. Robertson, qui rendit ainsi, dit M. Raybaud, un inappréciable service.

en pareil cas, la sortie des femmes, des 1821.
enfans, des vieillards, la disparition totale de la cavalerie, indiquaient de la manière la plus certaine les progrès qu'elle avait déjà faits parmi les assiégés.

L'approche de l'événement avait éveillé dans le camp des chrétiens de honteuses passions; la cupidité des chefs et des soldats se partageait en idée les riches dépouilles qui devaient être le prix d'une patience si longtemps exercée. Les soldats craignant que cette proie ne leur échappât, demandaient l'assaut; les chefs voulaient un mode de reddition qui n'exposât point à être pillés et dispersés des trésors dont ils comptaient s'emparer seuls. Il faut toutefois parmi eux distinguer Nikitas, qu'une intrépidité extraordinaire et de glorieux faits d'armes avaient depuis peu fait connaître. Nikitas appuyait de toute son influence les mesures d'autorité par lesquelles Ypsilantis s'efforçait d'épargner à la cause des chrétiens un immense déshonneur. Aussi, plus les symptômes de détresse

1821. se multipliaient dans la ville assiégée, plus la nécessité d'éloigner Ypsilantis était jugée pressante par Colocotroni et ses pareils. Plusieurs moyens imaginés par eux pour se délivrer de cette importune présence avaient été sans succès, lorsque se présenta un prétexte assez plausible.

La flotte turque, cessant d'être observée par les insulaires, avait fait voile vers Candie, ainsi que l'annonçaient les derniers renseignemens parvenus au camp de Tripolitza. Ayant essayé un débarquement, elle changea tout-à-coup de direction, cingla vers Coron et Modon, ravitailla ces deux places, doubla le cap Matapan, et se montra sur la côte occidentale du Péloponèse. Pas un vaisseau chrétien n'était là pour empêcher les Turcs de ravitailler Patras et d'entrer dans le golfe de Lépante. La flotte, assurait-on, portait deux mille Albanais destinés à un débarquement; il n'était pas douteux qu'elle les allait jeter en deçà de l'isthme comme avant-garde d'Omer-Vriones, et de ces vingt mille

hommes dont la défaite aux Thermopyles n'était pas encore connue. Le prince Ypsilantis put être flatté de s'entendre désigner par la rumeur du camp de Tripolitza comme le seul homme capable de détourner ce danger; c'était la voix des chefs et des soldats; les premiers seuls avaient probablement une arrière-pensée, mais l'amour-propre d'Ypsilantis prit le change: il partit avec un détachement de sept à neuf cents hommes, muni de quelque artillerie et laissant à Colocotroni le commandement devant Tripolitza. 1821.

Depuis lors la reddition de cette place cessa d'être pressée par les moyens militaires, et devint entre les chefs des deux partis l'objet de stipulations mercantiles scandaleusement débattues dans des entrevues journalières. Comme il était facile de le prévoir, les soldats virent de mauvais œil ces pourparlers qui les frustraient de leur part de pillage, et profitèrent du premier tumulte pour courir pêle-mêle et sans

1821. ordre à l'assaut. Ce fut le 5 octobre, et pendant un de ces marchés dont la pratique s'était établie entre les assiégés et les assiégeans, qu'une rixe particulière donna lieu à cette catastrophe, si éloquemment racontée par le jeune militaire dont nous avons sous les yeux les mémoires. On assure que déjà la capitulation était verbalement arrêtée, et que cette circonstance doit expliquer la facilité avec laquelle les Grecs s'emparèrent de la première enceinte. Toute l'armée chrétienne fut engagée en moins d'une heure; ceux des Turcs qui ne purent s'enfermer dans la citadelle furent massacrés; et des hommes armés, l'ivresse de la vengeance se porta sur l'âge et le sexe qui n'ont point de défense. Pendant quarante-huit heures environ que dura l'effusion du sang, six mille Turcs perdirent la vie. Le pillage se prolongea beaucoup plus long-temps au milieu d'incendies qu'on ne songeait plus à éteindre. Au travers de rues encombrées de cadavres fraîchement tués ou depuis long-temps en putréfaction, on vit pendant plusieurs jours les sol-

dats grecs, et particulièrement les Maniotes, s'efforcer de se faire jour chargés de butin, emportant avec eux jusqu'aux portes et aux volets de fenêtres des maisons qu'ils avaient dévastées. Ces scènes dégoûtantes duraient encore lorsque le prince Ypsilantis revint de son expédition, le 15 octobre. 1821.

Dès le 25 de septembre la flotte turque s'était montrée devant Patras, que bloquaient trois mille hommes, dont mille anglo-ioniens. Découvrant à portée de canon les lignes des assiégeans, la flotte lâcha sur elles toutes ses bordées, et facilita ainsi une sortie de la garnison turque. Les Grecs avaient d'abord pris la fuite; mais apprenant que les vaisseaux turcs continuaient leur route sur Vostizza, ils se rallièrent et reprirent leurs positions. A Vostizza les Turcs furent informés du mouvement d'Ypsilantis; ils ne débarquèrent point; mais, passant sur la côte opposée, attaquèrent l'industrieuse et florissante ville de Galaxidi. Les habitans, éloignés de tout secours, se défendirent intrépidement pendant vingt-

1821. quatre heures, après quoi ils se retirèrent avec tout ce qu'ils purent emporter dans les montagnes voisines de Salone. Les Turcs pillèrent la ville et se retirèrent en y mettant le feu. Ypsilantis, posté en face de l'autre côté du golfe, vit pendant trois nuits la colonne de flammes qui dévorait Galaxidi, et ne put rien tenter pour le salut de cette malheureuse ville. Pensant que de cette côte désolée les Turcs feraient voile vers Corinthe, il marcha de ce côté, et ce fut au pied de l'Acropole qu'il apprit la reddition et la ruine de Tripolitza. La nouvelle de cet événement avait fait sortir précipitamment du golfe de Lépante la flotte turque, ce qui permit à Ypsilantis de se rapprocher du centre du Péloponèse.

Nous avons dit quelle était la situation de Tripolitza lorsque le prince y reparut dans le milieu d'octobre; ses efforts pour rétablir l'ordre furent inutiles. Bientôt un germe pestilentiel s'élançant de ces funestes décombres, porta la mort dans le camp des vainqueurs;

il fallut disséminer les troupes et les éloi- 1821.
gner de cette terre infectée depuis deux mois par le défaut d'inhumation des cadavres. Le sénat hellénien fut transféré à Argos, qui devint le rendez-vous des députations des diverses parties de la Grèce; car on s'était promis, depuis le commencement de l'insurrection, de faire suivre la prise de Tripolitza d'une assemblée dans laquelle il serait délibéré sur l'attitude gouvernementale qu'il convenait de prendre aux yeux de l'Europe. Plusieurs circonstances retardèrent cette convocation indispensable. Patras et Napoli de Romanie, qu'on avait espéré prendre après la reddition de Tripolitza, ne se rendirent point; des nouvelles peu favorables arrivèrent de la Macédoine et de l'Acarnanie. Les deux mois d'octobre et novembre s'écoulèrent sans qu'il se passât rien d'important; enfin dans le cours de décembre, le projet d'assemblée générale fut repris, et comme Argos était trop près de Napoli de Romanie, encore occupée par les Turcs, Epidaure,

1821. dans le golfe d'Egine, moins à portée des événemens militaires, fut choisie pour l'ouverture du congrès.

CHAPITRE VIII.

Depuis le congrès d'Epidaure jusqu'à celui d'Astros.

La translation du congrès d'Argos à Epidaure termina la *mission* de Démétrius-Ypsilantis. Cette translation eut lieu sans son ordre, bien que lui-même eût convoqué les députés. L'impatience qu'éprouvaient tous les partis et toutes les classes de voir se former un gouvernement national avait montré au prince la nécessité de cette mesure; mais, par les formes dans lesquelles il avait fait la convocation, le mouvement général des esprits, aussi bien que les diverses influences rivales de la sienne, avaient été singulièrement froissés. « Je » suis votre père, avait-il dit aux Pélo» ponésiens dans sa proclamation du » 6 octobre; au fond de la Russie vos

1821. » gémissemens ont retenti jusqu'à moi; » je suis venu vous protéger contre vos » tyrans; venez devant votre général » et votre chef réclamer vos droits en » citoyens libres; désignez-moi ceux » qui ont votre confiance, et je vous » les donnerai pour Ephores, etc., etc.» Ce langage des royautés affaiblies ou menacées qui veulent bien octroyer ce qui ne leur appartient pas était souverainement déplacé de la part d'un chef citoyen. Il y avait de la maladresse à le tenir, quand la funeste journée de Dragachan avait détruit toutes les espérances qu'une famille eût pu fonder sur l'assistance des Russes. Les représentans nommés par les différentes provinces du Péloponèse et de la Grèce occidentale ne s'effrayèrent pas de ces prétentions moins dangereuses que ridicules; mais comme elles attaquaient un principe que devait consacrer la constitution projetée, celui de la légitimité *de droit humain*, il y eut nécessairement rupture entre eux, et le prince Ypsilantis se voyant complètement effacé par Maurocordato, député des

Etoliens, par Coletti et Théodore Negris, qui dans les assemblées précédentes avaient déjà fait remarquer leur capacité en affaires, partit pour Corinthe, résolu de ne plus s'occuper désormais que de la guerre. 1821.

Le 15 décembre de l'année 1821, cinquante-neuf députés étant réunis à Epidaure, Néophyte, archevêque de Talante, fit l'ouverture du congrès par une célébration religieuse[1]. Une commission présidée par le prince Maurocordato s'occupa immédiatement de la rédaction de l'acte d'indépendance et d'un projet de gouvernement provi–

[1] M. Pouqueville met à ce sujet dans la bouche de l'archevêque de Talante un discours qui se termine comme une allocution de président de cour royale, par l'éloge *du roi de France, fils aîné de l'Eglise catholique.* MM. Raybaud, Raffenel, Blaquières, qui ont recueilli avec soin toutes les pièces historiques de ce genre, ne font pas mention de ce discours, et le trait qui le termine nous semble de la part de M. Pouqueville une supposition contraire aux convenances historiques, bien que partie d'un sentiment que nous ne saurions assez louer.

1822. soire. Le 1er janvier 1822, la déclaration d'indépendance fut émise, et le 27 du même mois fut proclamé le gouvernement provisoire, composé de deux pouvoirs; d'un sénat-législatif, formé des députés des provinces; et d'un corps exécutif de cinq membres. Les trente-trois députés du sénat-législatif, pris en partie dans le sein du congrès national, désignèrent pour leur président et vice-président Démétrius-Ypsilantis et Sotiri-Charalampi. Les membres du corps exécutif furent Alexandre Maurocordato, président, Athanase-Kanakarès, de Patras, vice-président, Orlandos, d'Hydra, Papaïanopoulos de Caritena, et Logothétis de Livadie.

On a répondu à tous les reproches d'imperfection et d'insuffisance faits à cette première constitution, en disant qu'elle n'établissait qu'un gouvernement provisoire, mais la composition du sénat et du conseil exécutif sentaient trop la victoire d'un parti sur un autre parti. Les anciens hétairistes et les insulaires s'étant rendus maîtres des

délibérations, avaient exclu de toute participation au pouvoir les chefs militaires qui avaient commencé l'insurrection; et cette exclusion, fondée sur la crainte trop exagérée de voir réunies dans les mêmes mains la puissance légale et la force, devait avoir, comme l'ont prouvé les événemens, le grave inconvénient de faire tomber dans le mépris, aux yeux du peuple grec, une autorité qui, ayant donné signe de défiance aux chefs militaires, n'était pas assez vigoureuse pour les contraindre à obéir. Ypsilantis, qui s'était démis de l'emploi de généralissime et avait refusé la présidence du sénat, parce que celle du conseil exécutif était la seule qui pût répondre aux prétentions qu'il avait imprudemment annoncées; Ypsilantis mécontent n'en continua pas moins à servir avec zèle; et tandis qu'on lui préférait à Epidaure le prince Maurocordato, il emportait l'acropole de Corinthe, après un siége auquel sa présence avait donné une grande activité. De cette ville, il partit avec le brave et loyal Nikitas pour observer 1822.

1822. les Turcs du côté de Zeitouné. Quant à Colocotroni, il retourna au siége de Patras après la promulgation de la constitution, et, par toute sa conduite, montra dès lors qu'il n'était pas disposé à reconnaître l'autorité d'une assemblée de légistes, de prêtres et de négocians. Beaucoup de chefs subalternes partagèrent cette prévention fâcheuse; et de là vint ce défaut de concert qui nuisit tant aux dispositions défensives des Grecs au moment où une flotte formidable se disposait à passer les Dardanelles, où l'inaction trop assurée de la Russie permettait à la Porte de rappeler vers la Morée les forces qu'elle avait tenues depuis le commencement de l'insurrection sur le Danube; au moment enfin où se terminait la diversion jusqu'alors opérée par Ali-Pacha.

Réfugié dans une des casemates de sa forteresse, Ali-Pacha, encore formidable, parce qu'il était parvenu à faire croire à ses ennemis que les approches de son dernier asile étaient minées, avait pourtant consenti à entendre prononcer le mot de pardon. Le 10 jan-

vier, Courchid et les principaux offi- 1822.
ciers de l'armée assiégeante adressèrent
au vieux satrape une déclaration signée
de tous, et par laquelle ils s'engageaient
à obtenir sa grâce auprès du sultan,
si de son côté il abandonnait certains
postes qui inquiétaient les assiégeans.
Devenu crédule par l'excès du découragement, Ali se prêta à cette ouverture, fit ce qu'on désirait de lui, et poussa la confiance jusqu'à sortir de sa casemate et se rendre à son ancien château situé dans une île au milieu du lac. Courchid lui avait restitué ce poste comme lieu d'entrevue, et Ali se décida à l'habiter en attendant la réponse du chef de l'empire. Il recevait là tous les jours la visite de chefs ennemis qu'on chargeait d'alimenter sa sécurité par de nouvelles protestations et de belles promesses, et pendant ce temps on travaillait à surprendre la partie du château de Janina où ses trésors et ses poudres étaient restés sous la garde d'une troupe peu nombreuse, mais dévouée. Cette machination réussit; quand on fut certain

1822. qu'il n'y avait plus pour Ali de retraite sur le château de Janina, on l'attaqua dans l'île du lac. On assure qu'il se défendit avec intrépidité jusqu'à ce qu'une balle l'ayant mis hors de combat, il fut pris vivant et sur-le-champ eut la tête tranchée.

On ne saurait dire ce qui fût advenu de la cause des Grecs, si Courchid avec sa nombreuse armée se fût immédiatement dirigé sur le Péloponèse. Le conseil exécutif considérant ce mouvement comme immanquable, croyant en outre que Courchid entrerait dans la Morée par Patras, et d'abord écraserait sur sa route les insurgés de l'Acarnanie, expédia à Colocotroni l'ordre de traverser le golfe avec la division chrétienne qui assiégeait Patras, afin de troubler l'embarquement des troupes de Courchid. Mais Colocotroni refusa de quitter le Péloponèse, où étaient sa popularité, ses habitudes et ses ressources de guerre. Fort heureusement cette désobéissance fut couverte par l'inaction de Courchid, qui resta contre toute attente dans la haute Epire,

se bornant à faire aux Souliotes avec une partie de ses troupes une guerre semblable à celle qu'ils avaient soutenue contre Ali-Pacha. Le gouvernement provisoire fit de son autorité un essai beaucoup plus malheureux encore contre Odysseus. Depuis l'origine de l'insurrection ce chef avait été l'âme de la résistance dans la basse Thessalie, la Livadie, la Béotie, où sa popularité était fort grande; on disait en Morée qu'Odysseus, ancien protopallikare d'Ali, n'avait abandonné que par calcul ce maître qui l'aimait, et que ses anciennes liaisons avec Courchid n'étaient pas entièrement rompues. Quoique sa victoire des Thermopyles dût parler plus haut que de vagues soupçons, le conseil exécutif, à l'instigation du chancelier Théodore Negris, résolut de le remplacer dans son commandement; d'ailleurs il ne reconnaissait pas d'autorité au-dessus de la sienne, et c'était là sans doute le motif déterminant de la mesure conseillée par Negris. Alexis Noutzas, l'ancien intendant de l'armée deCourchid, et un autre Grec, Palascas, 1822.

1822. récemment sorti du service de Russie, se chargèrent de la dangereuse mission d'aller annoncer au fils d'Androutzos sa disgrâce. Odysseus ayant invité à sa table les envoyés du ministère, les tint jusqu'à la fin du repas dans une cruelle anxiété sur ce qu'il avait résolu de faire; il dit enfin à ses officiers aussi conviés quels étaient les ordres apportés par les deux étrangers, ajoutant qu'il fallait se décider entre eux et lui. Ces paroles furent interprétées par les gens d'Odysseus de la manière la plus sinistre, et l'on assure que Palascas et Noutzas tombèrent à l'instant percés de coups [1]. Ce crime, commis ou non par l'ordre d'Odysseus, resta impuni, et n'ôta rien de sa popularité à celui sur qui tombaient tous les soupçons.

Cependant de sérieux efforts avaient été faits par le conseil exécutif pour établir une justice rigoureuse. Une cour martiale établie à Corinthe, devenue le siége du gouvernement, porta sur de simples fautes de disci-

[1] Mémoires de M. Raybaud, t. II.

pline la peine capitale, et fit exécuter 1822.
quelques-unes de ces terribles sentences. Mais il fallait bien du temps avant que cette sévérité pût indistinctement frapper des coupables de tous les rangs. C'était beaucoup enfin que dans l'espace de quelques mois on fût parvenu à poser les bases d'une constitution, à séparer le pouvoir civil de la force militaire, à flétrir, à punir même de peines sévères des actes que ne réprouvaient pas les préjugés d'un long esclavage, tels que le massacre ou la vente des esclaves et prisonniers turcs, et cela dans un temps où toute l'activité des nouveaux gouvernans était absorbée par la nécessité de résister aux immenses préparatifs que faisait la Porte pour rendre décisive la campagne de 1822.

On sait tout ce que les insulaires avaient fait pour la cause nationale pendant la dernière campagne, et combien avait été fâcheuse leur retraite, commandée par l'épuisement et l'injustice à leur égard des chefs militaires du Péloponèse. A peine arrivé au pouvoir, le prince Maurocordato se

1822. rendit à Hydra, où sa présence ranima le patriotisme des armateurs découragés. Le prince les détermina à de nouveaux sacrifices, en s'engageant à les indemniser aussitôt que la situation du gouvernement le permettrait. L'amirauté d'Hydra n'avait pas attendu cette assurance pour mettre son escadre en mer. Dès le commencement de janvier, l'amiral Tombasis fit voile pour les Dardanelles, afin d'observer les mouvemens de l'ennemi : ayant obtenu quelques renseignemens sur les projets de la flotte ottomane, il se porta vers Psara pour engager l'amirauté de cette île à accélérer ses armemens. Psara était alors fortifiée sur tous ses points abordables ; trente bricks de guerre et huit brûlots étaient prêts à sortir de son port. Lorsque Tombasis parut à Samos, l'activité que dès le commencement de l'insurrection avaient montrée ces insulaires, avait produit d'incroyables résultats. Huit mille Samiens étaient enrégimentés et s'exerçaient tous les jours à l'européenne ; des fabriques d'armes à feu, de lames de

sabres, des ateliers militaires, occupaient toute la population. On avait élevé de nouveaux retranchemens vers la mer, depuis l'infructueuse tentative des Turcs, au commencement de la guerre; non-seulement l'île était en mesure de les mieux recevoir encore, mais elle les inquiétait jusque sur le continent de l'Asie-Mineure. 1822.

L'escadre hydriote ne rendit aux Samiens d'autre service que celui de transporter de cette île à Candie quelques forces. L'insurrection avait éclaté parmi les Candiotes, depuis le massacre commis à la Canée par les Turcs, en juin 1821; mais le canton de Spakia, sur le penchant méridional de l'Ida, était le seul qui se fût trouvé capable de soutenir ce mouvement. Tandis que l'esclavage avait dégradé les habitans des autres parties de la Crète, jusqu'à détruire leurs facultés morales et altérer leur constitution physique jadis d'une beauté remarquable, les Spakiotes s'étaient maintenus libres, et au moment de l'insurrection ce furent eux qui obligèrent les Turcs à s'enfermer dans la

1822. Canée, au centre de l'île. Il était évident que si ces derniers recevaient des secours, les Spakiotes se retireraient dans leurs montagnes, et qu'ainsi tout le plat pays serait livré à l'horreur d'une dévastation générale. Pour prévenir autant qu'il était en lui ce malheur, le sénat péloponésien avait donné ordre que tous les Crétois répandus sur le continent et dans les îles de l'Archipel fussent réunis et transportés dans le quartier des Spakiotes. Tombasis donna tous ses soins à l'exécution de cette mesure. Faisant ensuite circuler ses vaisseaux au milieu des Cyclades, il parvint à engager les habitans des îles à payer les tributs de la manière la moins onéreuse pour eux. Ce qu'il recueillit dans cette journée joint aux parts de prises qui revenaient à l'Etat, mit le conseil exécutif à même de fixer la paie des soldats, dont on voulait régulariser le service. Après avoir ainsi prêté son appui à quantité de mesures administratives fort importantes, et qu'il parvenait à faire exécuter par persuasion, Tombasis rallia à

son escadre celles d'Hydra et de Spetzia, dans le but de combattre les Turcs. 1822.

Une première escadre sortie des Dardanelles, sous les ordres d'Ismael Gibraltar, à la fin du mois de janvier, avait fait voile sur Hydra; elle fut trompée dans son attente, relativement au prétendu complot qui devait lui livrer cette île [1]. Entamée lorsqu'elle doubla le cap Tenare, repoussée à l'attaque de Navarin, elle alla débarquer aux rivages de l'Achaïe quatre mille Asiatiques, qui furent taillés en pièces par Colocotroni. Une division de la flotte grecque, commandée par Miaulis et Tombasis, la rencontra à la sortie des eaux de Patras, et sans un coup de vent qui sépara les deux flottes, la frégate de l'amiral turc, long-temps canonnée de fort près, et presque abordée par le brick de vingt canons que montait le navarque hydriote, fût tombée entre les mains des Chrétiens. Au bout de deux mois de cette insignifiante campagne,

[1] **Pouqueville**, ***Histoire de la Régénération de la Grèce.***

1822. l'escadre turque rentra dans le canal de l'Hellespont, n'ayant fait autre chose que donner une nouvelle confiance à la marine et aux troupes de terre des insurgés.

Par une déplorable fatalité, les insulaires ne se trouvèrent point en mesure de suivre les mouvemens de la flotte turque, lorsque celle-ci, forte de sept vaisseaux de ligne et de vingt-six frégates ou corvettes, franchit de nouveau les Dardanelles à la fin de mars, et fit voile sur l'île de Chios. On sait quelle avait été la conduite des habitans de cette île au commencement de l'insurrection. Ils s'étaient maintenus dans leur périlleuse neutralité, en butte à toutes sortes de tyrannies de la part des soldats turcs envoyés pour les garantir de la contagion révolutionnaire, jusqu'au commencement de mars 1822. A cette époque, un corps de cinq cents Samiens, sous les ordres de Lycurgue Logothetis, soutenu par environ cent cinquante émigrés chiotes, débarquèrent à main armée sur leurs côtes. Le Samien Logothetis, qui depuis le com-

mencement de l'insurrection exerçait 1822.
parmi ses compatriotes une sorte de dictature, s'était décidé à cette tentative, sur les pressantes sollicitations d'un insulaire de Chios, nommé Bournia, sorti depuis plusieurs années des rangs de l'armée française, et c'était ce dernier qui commandait le corps d'émigrés chiotes dans l'expédition dont nous parlons. Logothetis et Bournia, se disant commissionnés par Démétrius Ypsilanti, quoique l'autorité du prince eût cessé d'être reconnue depuis trois mois, furent assez bien accueillis par la population, forcèrent les Turcs à s'enfermer dans leur forteresse principale, installèrent immédiatement une junte provisoire de six membres sous le nom d'Ephores, et firent partir pour Corinthe deux députés chiotes chargés de demander des secours. Il n'y avait pas dix jours que cette éphémère révolution s'était opérée, lorsque la flotte turque vint mouiller devant Chios. La division était déjà entre Logothetis et Bournia, entre les soldats de ce dernier et leurs auxiliaires samiens. Ces derniers parvinrent à

1822. sortir de l'île et à se dérober à la poursuite des Turcs. La population de Chios, prise en flagrant délit, encore dépourvue d'armes, sans moyens de résistance, ne pouvait inspirer aux Turcs une grande crainte ; cependant sur plusieurs points de la côte elle les avait repoussés. Les Turcs voulaient se baigner dans le sang aux moindres risques possibles; ils employèrent, pour décider les Chrétiens à se soumettre, l'intervention des consuls européens, et ceux-ci furent assez faibles pour se porter garans d'une amnistie offerte aux insurgés. La foi de tous les gouvernemens ainsi compromis fut violée par la mise à mort de tous ceux qui se rendirent. Ces premiers assassinats, commis sous les auspices des chancelleries chrétiennes et dans un lieu fermé, durèrent trois jours et ne furent que le prélude d'une extermination plus horrible encore dans ses raffinemens de cruauté que dans son immensité même. On a évalué à vingt-cinq mille le nombre de cadavres trouvés à Chios par la flotte chrétienne après la

retraite des Turcs ; à trente mille le nombre des femmes et des enfans réduits en esclavage ; et, d'une population de cent mille âmes, la plus florissante de l'Archipel, à peine dix mille ont été recueillis par les Chrétiens des autres îles. Voilà le crime dont la longanimité des gouvernemens de l'Occident s'est à peine émue. 1822.

Au moment où la flotte chrétienne entrait dans les parages que venait de quitter en désordre la flotte turque, une escadre égyptienne se montrait aux environs de Candie. Sauver cette île parut au navarque Tombasis aussi urgent que de venger sur la flotte turque l'irréparable désastre de Chios. En conséquence l'amiral chrétien fit voile vers Candie, et laissa une escadre pour observer la flotte du capitan-pacha, sous les ordres de l'Hydriote Miaulis. Mais les marins insulaires avaient sur le cœur un trop grand poids de vengeance pour se borner à faire sentinelle ; ils suivirent la flotte, et pendant plusieurs jours cherchèrent vainement une occasion de l'entamer. Enfin il fut résolu dans le

1822. conseil des chrétiens que l'escadre cesserait de se montrer aux Turcs; que deux brûlots, profitant de la sécurité répandue par cette retraite, iraient tenter de les incendier jusque sur la côte d'Asie-Mineure. Les deux brûlots partirent sous pavillon marchand, et passèrent au milieu de l'arrière-garde turque sans être arrêtés; ils semblaient se diriger vers Smyrne, et naviguaient dans les eaux de la flotte ennemie sans inspirer le moindre soupçon. Dans la nuit du 18 au 19 juin, et pendant des réjouissances que la nouvelle d'un succès remporté à Candie avaient excitées sur la flotte, deux vaisseaux de ligne, l'amiral et celui du capitana-bey, sont tout-à-coup accostés par les deux brûlots, et presqu'aussitôt enflammés. Les équipages des deux brûlots s'échappent dans leurs canots; en fuyant ils voient le capitana-bey se dégager; mais l'amiral, vaisseau de quatre-vingts canons, qui avait à son bord et le monstre ordonnateur des massacres de Chios, et tout l'état-major de la flotte, plongé dans les délices d'un festin, les éclaire de sa

flamme vengeresse et succombe avec 1822.
un épouvantable fracas. L'Ipsariote Canaris eut la gloire de cet audacieux fait d'armes, qui fut le premier d'une suite de prodiges du même genre.

La division commandée par Tombasis, moins heureuse avec l'escadre égyptienne, n'avait pu empêcher celle-ci de porter des renforts aux Turcs qui combattaient les insurgés de l'île de Candie. Ces derniers avaient à leur tête depuis deux mois Baleste, déjà connu dans la Morée par son intrépidité et par l'organisation du premier corps dressé à l'européenne. Baleste, qui avait servi dans les rangs de l'armée française, avait pour compagnon d'armes et pour ami un officier français, le capitaine Justin, qui partageait ses travaux et luttait avec lui contre les intrigues d'un parti candiote dominé par l'aventurier Comnène Aphendoulief, et opposé à toute organisation politique ou militaire. Le 16 du mois de juin, l'escadre égyptienne ayant débarqué au port de Rhethymnos un corps de trois mille Turcs, les insurgés, commandés

1822. par Baleste, marchèrent au-devant de ces nouveaux ennemis, et les attaquèrent avec tant de supériorité, quoiqu'en moindre nombre, que les Infidèles prirent la fuite. On les poursuivait, lorsque Baleste est atteint d'une balle et renversé de cheval. Le capitaine Justin était malheureusement détaché sur un autre point. Comnène Aphendoulief donne le signal de la honte en prenant la fuite, et Baleste, abandonné des siens, tombe blessé, mais vivant, aux mains des Egyptiens. Telle était la victoire qu'on célébrait à bord du vaisseau amiral dans la nuit du 18 juin. Les restes mutilés de Baleste, apportés pendant cette orgie, avaient été conspués et indignement outragés par les chefs de la marine ottomane; mais nous avons dit quelles sanglantes obsèques fit au corps de ce brave le brûlot de Canaris.

Après les deux expéditions de Chios et de Candie, on perd de vue pendant quelque temps les deux flottes; leurs mouvemens, assez difficiles à suivre ou du moins à rattacher à un plan quelconque d'opérations, échappent néces-

sairement dans une foule de détails 1822.
qu'une histoire ainsi réduite ne saurait consigner. C'est d'ailleurs sur le continent que se sont portés les coups décisifs dans cette campagne de 1822. Depuis la chute d'Ali, quatre mois s'étaient écoulés, et avec ces immenses forces qui, dirigées avec l'habileté la plus ordinaire, eussent anéanti d'un seul coup l'insurrection, Kourchid était encore tenu en haleine par les Souliotes. Pendant ce temps le conseil exécutif avait au moins profité de toutes ses ressources : deux bataillons de ligne avaient été formés de nationaux qui avaient servi dans les armées européennes ; un troisième, de tous les étrangers réunis sous le nom de Philhellènes ; des commissaires de recrutement avaient été envoyés dans les îles et dans différens ports pour travailler à augmenter ces deux corps, dont on voulait faire la base d'une organisation régulière. Maurocordato montrait beaucoup d'intelligence dans tous ces préparatifs militaires. La nécessité de remplacer dans la Grèce occidentale la diversion d'Ali-

1822. Pacha par une diversion plus active, surtout mieux liée avec le but de l'insurrection, l'avait frappé dès son arrivée au pouvoir. Il communiqua enfin au conseil exécutif le plan d'une expédition en Epire, qui rendrait le triple service de propager dans la Grèce occidentale le nouveau système de gouvernement, d'empêcher Kourchid de marcher sur la Morée, et de secourir les Souliotes, qui se défendaient en désespérés dans leur antique forteresse de Kiapha. Le conseil exécutif décida immédiatement que cinq mille hommes seraient mis à la disposition du président; mais on fut loin de pouvoir réunir autant de monde. Le régiment de Tarella et le corps des Philhellènes, qui devaient faire le noyau de la division, ne faisaient pas encore un effectif de mille hommes, et les levées moraïtes se montraient fort peu disposées à aller porter la guerre loin de leurs foyers. Maurocordato partit de Corinthe, n'emmenant que dix-sept cents Roméliotes; il espérait tirer quelques centaines de pallikares de l'armée qui bloquait Patras; mais Colocotroni

refusa de laisser partir un seul de ses soldats. 1822. Le président du conseil ne fut pas arrêté par ce nouveau désappointement, le 2 juin il appareilla de la côte de Patras, et dans une nuit fit le trajet jusqu'à Missolunghi, où les corps réguliers débarquèrent, tandis que sept cents Grecs irréguliers, sous les ordres d'un chef nommé Kiriacouli, remontaient au nord, afin d'aborder le plus près possible de Kiapha, dernier rempart des Souliotes.

Comme si Kourchid-Pacha n'eût attendu que ce mouvement pour commencer le sien en sens inverse, c'est-à-dire en poussant vers la Morée, à peine Maurocordato était entré dans Missolunghi, qu'abandonnant à ses lieutenans le soin de réduire les Souliotes, il se rendit à Larissa, désignée comme point de rassemblement à différens corps qui allaient envahir le Péloponèse. A l'approche de cet orage, le conseil exécutif abandonna Corinthe pour aller s'établir à Argos, et ne prit aucune mesure pour défendre le passage de l'isthme, ou réunir des forces capables d'arrêter les Turcs en-deçà de Corinthe.

1822. Dans cette circonstance, la turbulente popularité de Colocotroni sauva la Morée d'un sort pareil à celui qu'avait éprouvé l'île de Chios. Le 6 juillet il leva tout-à-coup et sans ordre le siége de Patras, et se porta à Tripolitza, bravant le reproche de désertion que ne manquèrent pas de lui adresser ses ennemis. On ne tarda pas à voir combien cette désobéissance était salutaire. Colocotroni était à peine, depuis huit jours, dans sa nouvelle position, que l'armée turque ayant franchi les grands *Dervenaques,* ou défilés de Livadie, s'avança jusque sous les murs de Corinthe. Cette ville n'était pas approvisionnée; la garnison, peu nombreuse, était commandée par un homme sans courage. Colocotroni, usant toujours de l'autorité qu'il s'était arrogée, envoya de ce côté douze cents hommes, et, jugeant que le but de l'ennemi était de ravitailler Napoli de Romanie, marcha sur cette place afin d'en maintenir le blocus. Il n'avait pas plus de deux mille hommes; mais à sa voix, les milices provinciales, qui s'étaient dis-

persées au moment du départ de Mau- 1822.
rocordato, revinrent sous les drapeaux, le reconnaissant pour chef unique, car le conseil exécutif s'était embarqué pour une île voisine d'Argos, sans laisser d'instructions aux défenseurs de la Morée.

Le prince Ypsilanti était resté aux environs d'Argos avec tout au plus trois cents hommes; l'arrivée de Colocotroni le sauva d'une perte inévitable. Les deux généraux se concertèrent: autour d'eux le découragement et la frayeur étaient au comble : les courriers apportaient, l'une sur l'autre, des nouvelles alarmantes. Aucun effort n'avait été fait par les Chrétiens de Livadie et de Béotie; l'armée turque était de trente hommes; Corinthe avait ouvert ses portes, et, dès le 20 juillet, une avant-garde de sept mille chevaux débouchait dans la plaine, en-deçà de Corinthe, marchant sur Argos. La fermeté du prince Ypsilanti et de Colocotroni fit tête à cet orage [1]. Le premier s'en-

[1] De tous les historiens que nous avons sous

1822. ferma dans la citadelle ruinée d'Argos, et s'y fortifia; Colocotroni s'établit à Lerna, dans une position forte, et qui lui permettait de recevoir des renforts de l'occident et du midi de la péninsule.

Il y avait alors quinze jours que des négociations étaient entamées avec la garnison de Napoli de Romanie relativement à la reddition de cette place. A l'approche de l'armée de secours, le gouverneur turc rompit le traité. Les Grecs étaient à leur tour sur la défensive. Le prince Ypsilanti fut attaqué par dix mille Turcs à Argos, et les repoussa. Une autre division, sous les ordres de Mahmoud-Pacha, commandant l'expédition, menaça le camp de Lerna, et, satisfaite de trouver libre l'entrée de Napoli, se jeta dans cette place et s'y enferma. Le but des Ottomans paraissait avoir été plutôt de reprendre Napoli que de se ravitailler. Ils se cantonnèrent dans cette place, déjà dépour-

lés yeux, un seul, M. Edward Blaquières, a parlé de la conduite de ces deux chefs avec la distinction qu'elle mérite.

vue de vivres, et en peu de jours épui- 1822.
sèrent le peu de subsistances qui y restait. On ne sait si l'on doit accorder à Colocotroni l'honneur d'avoir prévu cette imprudente conduite des Turcs, mais les diverses dispositions qu'il avait faites à l'avance se trouvèrent être le plus heureux parti qu'il fût possible d'en tirer. Il avait fait couper, détruire ou emporter toutes les récoltes dans cette partie du Péloponèse, en sorte que, dès la fin de juillet, les nouveaux venus étaient déjà en proie aux horreurs de la famine, et que leur belle cavalerie était absolument ruinée. Le camp de Lerna, pendant tout ce temps, n'avait cessé de se grossir de nouveaux renforts. Le prince Ypsilanti, après une belle résistance dans les ruines d'Argos, et par une belle retraite fort habilement conduite, était venu se rallier à cette position; plus de huit mille hommes y étaient réunis, lorsque Mahmoud se décida à retourner à Corinthe. Tous les défilés entre Corinthe et Mycène étaient occupés. Le 4 août, à un jour de marche d'Argos, Colocotroni ayant

1822. quitté sa position de Lerna, se jeta sur les derrières de l'armée, où près de cinq mille traînards, cavaliers démontés, ou fantassins marchant en désordre, périrent presque sans défense. La retraite, pendant les trois journées qui suivirent, ne fut plus qu'une confusion épouvantable. Un corps de Maïnotes, qui, sous la conduite de Nikitas, avait pris les devans, disputa la tête des défilés qui mènent à Corinthe, et tua douze cents Turcs. Les fuyards se firent jour au prix de ce carnage, et ne se rallièrent qu'au pied de l'acropole de Corinthe.

Colocotroni sentit qu'il ne pourrait tenir long-temps sous les armes ceux qui avaient consenti à le suivre, si le gouvernement ne prenait les mesures les plus promptes pour assurer à cette petite armée des distributions de vivres et une solde. Laissant à Caliopulo, son lieutenant, le commandement du camp resté en observation devant Corinthe, il se rendit à Tripolitza, où s'était assemblé le sénat péloponésien, pour agir en l'absence du conseil exécutif. Mais le sénat ne s'ouvrit pas simplement

à ces délibérations, dont l'importance 1822.
était si grande; il devint le théâtre d'aigres discussions entre les chefs militaires, qui venaient de sauver le Péloponèse, et les ministres qui, ramenés par la victoire, s'efforçaient de repousser le reproche de faiblesse que leur conduite avait encouru. Deux mois s'écoulèrent pendant lesquels les troupes qui continuaient le blocus de Napoli de Romanie et celles du camp d'observation de Corinthe, furent réduites à une ration journalière qui n'excédait pas une demi-livre du plus mauvais pain. Elles étaient à peine vêtues, mal abritées dans leur cantonnement. Les maladies et la désertion les décimèrent avec une si effrayante rapidité qu'il y eut un moment où Caliopulo ne se vit plus à la tête que de trois ou quatre cents hommes, ayant en face la garnison de Corinthe et un camp de trois mille Turcs, qui couvrait cette ville.

Les Turcs ayant connaissance de cet affaiblissement allaient en profiter et tenter une seconde invasion, lorsque Colocotroni et Nikitas vinrent joindre

1822. Caliopulo avec de nouvelles levées. Colocotroni était décidé à ne plus quitter les défilés de Corinthe, que Napoli ne se fût rendue ; il tint à cette résolution et ferma si bien l'isthme, que tous les convois ou détachemens envoyés au secours de la place tombèrent en son pouvoir. Le mois de décembre fut horrible pour la garnison de Napoli ; elle se nourrit des cadavres de ceux qui succombaient aux tortures de la faim. Une pareille détresse rendait aux Grecs un coup de main facile. Dans les derniers jours de décembre ils escaladèrent le fort de Palamide, citadelle bâtie par les Vénitiens sur une montagne qui domine la ville, et n'y trouvèrent que trente Turcs, squelettes vivans, qui ne firent aucune résistance. La prise du château entraîna celle de la ville, qui se rendit à condition que les prisonniers auraient la vie sauve et seraient transportés en Asie-Mineure. Un vaisseau anglais, *le Cambrian*, celui qui, au commencement de la guerre, avait ravitaillé Patras, rendit aux Turcs un service plus honorable à la neutra-

lité anglaise, en recevant à son bord la 1822.
garnison prisonnière, et se chargeant de la transférer en Asie.

Après la désastreuse retraite de Mahmoud, une flotte turque avait essayé de porter des secours à la garnison de Napoli de Romanie; elle en fut empêchée par soixante bricks chrétiens, que commandait Miaulis. N'ayant pu forcer cette faible ligne, elle retournait aux Dardanelles, lorsqu'elle fut rencontrée par une escadre psariote, composée de quelques bricks et d'un brûlot monté par Canaris. Ce dernier, renouvelant l'audacieuse tentative de Chios, se mit à la suite d'un vaisseau de soixante-quatorze, l'atteignit, lui lança ses grappins dans les agrès, mit le feu, et s'échappa avec une présence d'esprit et un bonheur incroyables. Les poudres du vaisseau turc, bientôt gagnées par les flammes, sautèrent et couvrirent la mer de cadavres et de débris. La flotte ennemie s'enfuit de toute sa vitesse, et jusqu'à la fin de l'année 1822 aucun vaisseau turc n'osa reparaître dans ces parages.

1822. Dans la Grèce occidentale, la campagne, d'abord extrêmement malheureuse pour les Grecs, avait fini par se terminer à leur avantage : ce que l'insuffisance de ses moyens ne lui avait pas permis d'obtenir par des victoires, le prince y était parvenu par la persistance et une sage temporisation. En général, les succès des Grecs consistaient moins dans la destruction que dans la désorganisation et la dispersion des forces de leurs adversaires. Les coups ainsi portés étaient moins brillans et moins décisifs : une armée turque, que l'on croyait avoir anéantie, reparaissait de nouveau presqu'aussi forte qu'auparavant, mais démoralisée, et c'était là ce qui donnait à une poignée d'hommes intrépides une supériorité si puissante. Les pertes du champ de bataille étaient de part et d'autre peu considérables; mais après une déroute, la famine et les maladies contagieuses faisaient parmi les Turcs un ravage plus terrible que celui de la fusillade ou de l'arme blanche. Les Grecs étaient quelquefois exposés à ces misères, mais plus supportables

parce qu'ils étaient en moins grand nombre, et que les ressources d'existence que la population chrétienne dérobait aux Turcs ne leur étaient pas refusées. 1822.

Les malheurs du commencement de la campagne étaient venus de ce que le prince Maurocordato s'était exagéré la puissance des deux corps disciplinés qui marchaient sous ses ordres. « Nos » moyens d'exécution, dit un officier » français attaché à l'un de ces corps [1], » contrastaient ridiculement avec la » grandeur du but que l'on s'était pro- » posé : toutes nos forces ne montaient » pas à trois mille hommes. Vainement » on avait espéré en réunir un nombre » au moins triple : nous ne fîmes qu'ac- » quérir une preuve de plus de la répu- » gnance des Grecs à se former en corps » d'armée et de leur penchant irrésis- » tible à guerroyer par petites troupes » isolées, sous la conduite de chefs » particuliers, n'ayant pour règles que » le hasard, leurs besoins ou leurs ca-

[1] M. Max. Raybaud.

1822. » prices. » Malgré ces obstacles, que le temps seul pouvait surmonter, et contre une armée que l'on portait à trente mille hommes, le prince Maurocordato avait pris l'offensive, Sorti de Missolunghi avec le régiment du colonel piémontais Tarella, le corps des Philhellènes, et quelques compagnies d'Etoliens et d'Acarnaniens, il marcha vers l'Aspropotamos, qu'il passa dans les derniers jours de juin, et se dirigea par Gontraki sur les défilés du Macrinoros, où il espérait être joint par les chefs d'armatoles de la Grèce occidentale. Mais la plupart de ces capitaines étaient sous les ordres d'Odysseus, le chef de leur choix, aux environs d'Athènes, dont la garnison turque capitulait en ce temps. Ainsi l'armée du président du conseil resta ce quelle était à sa sortie de Missolunghi.

Le 2 juillet, une reconnaissance turque de six cents chevaux se présenta en avant de Combotti, et fut repoussée avec perte par le bataillon des Philhellènes; ce premier succès enhardit : on eut l'imprudence de détacher

avec six cents hommes Marcos-Botzaris, impatient de voler au secours des Souliotes, et pour l'appuyer, on continua à marcher en avant jusqu'au village de Peta, bâti au fond d'une vallée, à quelques milles d'Arta. Ce lieu fut témoin d'un désastre aussi affreux que celui de Dragachan. Les Grecs y furent attaqués le 16 juillet par six mille Turcs, dont douze cents cavaliers. Un capitaine grec nommé Gogo abandonna, par suite d'intelligence avec les Turcs, un poste dont la possession fournit à ces derniers le moyen d'envelopper la petite armée grecque. Le bataillon des Philhellènes se sacrifia dans cette circonstance; la plupart des étrangers qui le composaient succombèrent après des prodiges de valeur. Leur dévoûment couvrit la déroute des Hellènes, et, à la honte de ces derniers, il fut constaté, après la bataille, que la perte en tués ne s'élevait pas à deux cents hommes [1], et que l'héroïque légion étrangère, forte de tout au plus cent 1822.

[1] Edward Blaquières, *Révolution grecque.*

1822. quatre-vingts, avait supporté seule les trois quarts de cette perte.

Il fallut repasser les défilés du Macrinoros. Maurocordato prit une position en arrière à Vracori, ne se proposant plus que de maintenir la communication entre Missolunghi et le Péloponèse. Le général Noman, son premier lieutenant, ayant été blessé à mort à Peta, Maurocordato donna le commandement en sous-ordre à Varnakioti, ancien capitaine d'armatoles, fort influent dans cette partie de la Grèce. Six semaines se passèrent en suspension d'hostilités, sans qu'aucune trève eût été conclue ; mais cette fois, l'insouciance des Turcs n'était pas l'unique cause d'inaction. Varnakioti traitait secrètement avec eux; l'on n'apprit ses intelligences que par sa défection ouverte, qui eut lieu dans le milieu de septembre, et dans laquelle furent entraînés les deux districts de Valtos et de Xeromeros. Cet événement obligea Maurocordato à repasser l'Aspropotamos, et à abandonner totalement la rive droite du fleuve.

A cette époque les Souliotes, ne 1822.
comptant plus sur le secours qui leur était promis depuis quatre mois, avaient consenti à remettre Kiapha, à condition qu'on les transférerait aux îles Ioniennes. Le consul anglais de Prevesa s'étant rendu garant de leur translation, fit pour eux ce que *le Cambrian* avait fait pour la garnison turque de Napoli, et les débris de cette courageuse peuplade furent encore une fois sauvés. Mais la reddition de Souli laissait enfin Omer-Vrionès libre de retomber avec toutes ses forces sur le prince Maurocordato. Il ne semblait pas qu'après l'expérience fatale de Péta, le prince dût penser à opposer encore une fois le courage au nombre. Beaucoup d'hommes à sa place auraient songé à rentrer précipitamment dans le Péloponèse. Maurocordato répara toutes ses fautes d'inexpérience par un grand acte de résolution; il se jeta dans Missolunghi, après avoir manœuvré de manière à donner le change à l'ennemi. A peine enfermé dans cette place, qui n'avait pour toute défense qu'une muraille en ruines et un

1822. fossé obstrué de décombres, Maurocordato fit mine de vouloir capituler, et pendant ce temps fit travailler avec grande activité à la muraille et aux maisons situées dans le voisinage des portes. Omer-Vrionès, pouvant avec une extrême facilité renverser ce faible rempart qui ne comptait pas cinq cents défenseurs, se livrait peut-être à l'espoir de trouver dans Missolunghi un Gogo ou un Varnakioti, il négociat le jour, et la nuit faisait jouer son artillerie, servie avec une extrême maladresse. Depuis le commencement d'octobre jusqu'au milieu de novembre, il ne se passa rien de plus. On n'eût jamais espéré gagner autant de temps. Un secours annoncé par le sénat péloponésien faisait supporter l'anxiété d'une attente si périlleuse. Il parut enfin le 14 novembre : c'étaient douze cents hommes qui avaient contribué à la défaite des Turcs dans les plaines d'Argos ; ils étaient sous les ordres de Mauro-Michali. Ainsi augmentée, la garnison de Missolunghi fit quelques sorties qui furent brillantes, et envoya même sur les

derrières de l'armée assiégeante quelques détachemens qui l'incommodèrent beaucoup. 1822.

L'attitude des Grecs enfermés dans Missolunghi ranima la population chrétienne de l'Acarnanie, jusqu'à causer à Omer-Vrionès de vives inquiétudes. Ce chef sentit la nécessité de livrer à la place un assaut, qui fut commandé pour le 24 de septembre. Ce jour, l'artillerie des Turcs foudroya d'assez près les remparts, et sous sa protection une infanterie nombreuse sauta dans le fossé, planta ses échelles et escalada sur tous les points à la fois. On se battit corps à corps pendant quelques heures; les Turcs furent partout culbutés, perdirent douze cents hommes, et se retirèrent dans le plus grand désordre. Il suffit de de cet échec pour démoraliser entièrement une armée jusque là si fière de sa supériorité, et changer tout-à-coup le destin de la campagne. Dans les premiers jours de janvier 1823, Omer-Vrionès, se sentant incapable de relever le courage de ses troupes, leva le siége avec une précipitation si grande, que

1822. huit pièces de canon, deux obusiers, des provisions de guerre, et la plus grande partie des tentes furent abandonnés dans le camp. La garnison s'empara immédiatement de tous ces objets, se mit à la suite des Turcs, battit leur arrière-garde à Kerasova, noya leurs traînards dans l'Aspropotamos, les mena battant jusqu'au-delà de ce fleuve, et rentra avec eux dans les défilés de Macrinoros. Ce succès inespéré était le prix de la constance, sinon de l'habileté du prince Maurocordato. Sa belle défense venait de fournir la preuve de l'importance de Missolunghi. On entreprit immédiatement de la fortifier suivant le système européen. Une junte locale, formée dans cette ville aussitôt après sa délivrance, prit des mesures pour mettre en vigueur dans toute la Grèce occidentale la constitution d'Epidaure. Tel avait été primitivement le but de l'expédition de Maurocordato; il n'y parvint qu'au prix des longues viscissitudes que nous venons de raconter.

CHAPITRE IX.

Depuis le congrès d'Astros jusqu'aux élections de 1825.

Les événemens militaires ayant prolongé au-delà du terme fixé par la constitution d'Epidaure la première période du gouvernement provisoire de la Grèce, ce ne fut que dans le mois de février 1823 que l'on put s'occuper des nouvelles élections. Le premier conseil exécutif, arrivant à l'expiration de ses pouvoirs, avait adressé aux Hellènes une proclamation qui les appelait à ce grand acte de souveraineté, et par laquelle il se déclarait prêt à rendre compte de sa gestion. La petite ville d'Astros, dans l'Argolide, était indiquée comme lieu de convocation. Avant que les députés s'y rendissent, Constantin-Métaxas, frère du chef ionien de ce

1823. nom, parcourut les îles de la mer Égée, afin d'y percevoir une partie des impôts, jusque là recueillis par la Porte : à quelques exceptions près, toutes les îles fournirent avec empressement ce que réclamaient d'elles les besoins de l'Etat. Ce ne fut qu'au commencement d'avril, au retour du prince Maurocordato, dans le Péloponèse, que les assemblées s'ouvrirent. Le nombre des députés était limité à trois cents. Il se trouva un beaucoup plus grand nombre d'envoyés, chargés de réclamations ou de propositions particulières, mais qui restèrent, pendant les délibérations, confondus dans l'immense foule des assistans.

Le premier soin du congrès fut de réviser et de corriger quelques articles de la constitution d'Epidaure. A cette dernière assemblée, à peine six ou huit membres avaient pu s'exprimer en public avec facilité. Il s'en trouva plus de trente à Astros qui discutèrent avec un talent remarquable des questions de la plus grande importance. Sur le rapport de diverses commissions, ainsi composées de membres éclairés, on arrêta

que toutes les juntes locales seraient dissoutes ; que toutes les provinces, aussi bien que les îles, seraient directement soumises au pouvoir exécutif; que le navarque général et le commandant en chef des forces de terres n'auraient qu'un pouvoir borné à la durée de leurs expéditions. On organisa des tribunaux provisoires, et comme le temps manquait pour la rédaction d'un code criminel, on se contenta de faire un choix dans le code Napoléon. La commission des finances ne put présenter encore un travail satisfaisant. Il lui fut impossible d'établir une balance entre la perception faite au commencement de 1822, et les dépenses faites pendant la crise terrible dont on venait à peine de sortir. On avait songé d'abord à créer au gouvernement des ressources financières extérieures par la vente des propriétés enlevées aux Turcs et devenues domaines nationaux ; mais la difficulté d'une opération de ce genre, dans un état de choses aussi précaire, la fit ajourner d'un consentement unanime. 1823.

Les travaux de l'assemblée se termi-

1823. nèrent le 30 aviil, et il fut décrété qu'à moins de circonstances extraordinaires, le troisième congrès national serait prorogé à deux ans de là. Une adresse aux Hellènes annonça la clôture de la session ; elle se terminait ainsi :

« Le présent congrès, élu par la volonté libre du peuple, proclame en présence de l'univers entier :

1° La justice de la guerre dans laquelle s'est engagé le peuple grec pour le maintien de l'indépendance nationale;

2° L'ardent désir de ce peuple de reconquérir les sciences perdues pendant des siècles d'oppression, et de reprendre son rang parmi les nations éclairées de l'Europe, dont il espère l'intérêt et l'appui;

3° Les remercîmens qu'adresse la nation tout entière aux armées de terre et de mer qui, pendant les deux dernières campagnes, ont si vaillamment défendu leur pays, et détruit à l'ennemi plus de cinquante mille hommes;

4° L'expression de ses remercîmens au gouvernement provisoire et aux juntes locales, et plus spécialement au sé-

nat du Péloponèse et à l'aréopage de 1823.
la Grèce occidentale, pour le zèle et le désintéressement avec lesquels ils ont accomplit leur tâche difficile. »

La promulgation de l'adresse fut immédiatement suivie de la translation du sénat législatif à Tripolitza. George Conduriottis, d'Hydra, avait été nommé à la présidence de ce corps, et Pierre Mauromichali à celle du conseil exécutif. Ce dernier poste avait été ambitionné par Colocotroni, qui le regardait comme la récompense due aux services qu'il venait de rendre. L'ancien chef de klephtes employa tous les moyens, jusqu'à la violence, pour s'y faire nommer, et, n'ayant pu réussir, troubla de ses ressentimens toute la partie du Péloponèse où sa popularité était le mieux établie. Comme Maurocordato passait pour avoir influé sur le choix de son successeur, ce fut contre lui particulièrement que s'élevèrent les récriminations et les menaces de Colocotroni. Maurocordato, disait-il, n'avait fait nommer deux hommes faibles et sans popularité que pour ré-

1823. gner en leur nom au sénat et dans le conseil; et l'on avait assez vu, ajoutait-il, par la conduite des membres du gouvernement dans la dernière campagne, que la dictature militaire entre ses mains pouvait seule faire face aux dangers; que lui seul savait faire marcher les soldats quand toute autre voix était méconnue.

Ces malheureuses divisions, compagnes inséparables de tout commencement d'organisation politique, duraient encore lorsque l'ennemi sortit de l'inaction à laquelle l'avaient condamné, jusqu'à la fin du printemps, ses pertes précédentes. Au commencement de juin, vingt-cinq mille Turcs furent rassemblés à Larisse, et formés en deux divisions, dont l'une devait franchir les Thermopyles, l'autre suivre la côte septentrionale du golfe de Lépante, pour marcher sur Zeitouni. Le détail d'opérations militaires dans lequel nous sommes entrés pour les précédentes campagnes a suffisamment fait connaître le caractère de cette lutte. De nouveaux récits nous montreraient encore, presque sur le même terrain,

la guerre offensive ou défensive de part 1823.
et d'autre, également routinière. Nous nous bornerons à dire qu'il advint des deux divisions turques parties de la Thessalie cette année, comme de celles qui s'étaient mises en mouvement du même point les deux années précédentes; que d'abord elles répandirent la terreur, et bientôt succombèrent, en partie par le défaut d'organisation et par l'imprévoyance administrative de leurs généraux, en partie par le harcèlement continuel des bandes irrégulières des Chrétiens. Odysseus, celui de tous les capitaines de la Grèce qui entendait le mieux la guerre de *guerillas*, eut l'honneur de ce double succès, et empêcha que la Morée ne fût envahie. Les événemens les plus importans eurent lieu en Acarnanie; et dans cette partie de la Grèce les Hellènes durent leurs premiers succès à la mésintelligence des commandans turcs Omer-Vrionès et Jussuf-Pacha. Ces deux généraux devaient opérer de concert, avec douze mille hommes, contre environ deux mille Grecs, commandés par Mar-

1823. cos Botzaris. En faveur des derniers exploits de cet homme héroïque, on nous pardonnera de sortir de la concision prescrite ailleurs par la crainte de répétitions fastidieuses.

Botzaris s'était voué à la défense de l'Acarnanie et s'acquittait, depuis le commencement de la campagne, de cette tâche difficile avec une habileté remarquable. Il luttait contre les deux pachas Omer-Vrionès et Jussuf, en entretenant leur mésintelligence, lorsqu'il fut informé qu'une troisième division ottomane, sous les ordres de Mustapha, pacha de Scodra, descendait le Valtos pour venir se joindre à l'un de ses deux adversaires. C'en était fait de la Grèce occidentale si cette jonction s'opérait, elle allait mettre dans une seule main près de vingt-cinq mille hommes, et il n'était pas possible de réunir au-delà de quatre à cinq mille Grecs. Botzaris sentit qu'il n'y avait qu'un coup d'audace et presque de désespoir qui pût arrêter dans son mouvement la division de Mustapha. Il partit de Katochi, position forte entre Missolunghi et

Vonizza, et, avec une incroyable célérité, se rendit à Carpenitzi; il y arriva avant les Turcs, ayant deux mille hommes à opposer à quatorze mille. Il assembla un conseil de guerre, déclara à ses capitaines qu'il n'était pas venu pour tenter une opération régulière ou battre en retraite, mais pour empêcher, à quelque prix que ce fût, les Turcs de pénétrer dans l'Acarnanie; qu'il n'y avait pour cela qu'un moyen, et qui laisserait à peine aux plus braves l'alternative de vaincre ou de mourir; que la victoire et la mort étaient presqu'également certaines pour ceux qui partageraient avec lui l'honneur de porter les premiers coups. Il s'agissait de tomber de nuit sur le camp de Mustapha. Une troupe d'élite pénétrerait sans bruit jusqu'à la tente du pacha, ferait main-basse sur les Turcs; trois autres colonnes se posteraient aux issues principales du camp et se jetteraient en avant pour refouler les fuyards vers le centre aussitôt que le son du cor de Botzaris se ferait entendre. Quatre cents hommes, presque tous souliotes, se dévouèrent à l'atta-

1823.

1823. que principale. Botzaris en choisit trois cents. Dans la nuit du 19 août, ils marchèrent avec lui dans ce religieux silence, cet auguste recueillement d'hommes qui vont passer de la vie à l'immortalité. Les avant-postes mahométans furent trompés, Botzaris dit en langue albanaise, aux sentinelles ennemies, qu'il amenait de la part d'Omer-Vrionès un détachement albanais, se fit indiquer la tente du pacha, et, sans éveiller le moindre soupçon, marcha vers elle. Le son de son redoutable cor annonça bientôt aux autres colonnes l'égorgement des Turcs. Elles se jetèrent en avant; et dès lors commença la plus effroyable confusion. Botzaris et les siens, au milieu des fuyards qu'on rejetait sur eux de toutes parts, avaient pris l'héroïque résolution de ne pas songer à percer cette foule, mais de tuer autour d'eux jusqu'à ce qu'eux-mêmes succombassent. Il semblait que ce glorieux terme de leur dévoûment ne dût pas être long-temps attendu; mais les Turcs, dstinguant à peine d'où partaient les coups, et à quels ennemis ils avaient

affaire, crièrent à la trahison l'un contre 1823.
l'autre et s'entr'égorgèrent. Ils n'osaient prendre la fuite dans les ténèbres; ce ne fut qu'au jour qu'ils se hasardèrent à gagner les montagnes voisines de leur camp. On assure que trois mille d'entr'eux restaient sur le champ de bataille. Les Chrétiens avaient à peine perdu cent hommes, mais Botzaris était blessé à mort. Il vécut assez pour jouir de sa gloire, pour juger combien ses compatriotes croyaient avoir payé cher le salut de la Grèce occidentale.

Pendant deux mois la terreur répandue parmi les Turcs par l'audacieux coup de main de Botzaris, paralysa leurs opérations dans la Grèce occidentale. Ce ne fut qu'au mois d'octobre qu'ils reprirent l'offensive; des renforts leur étaient arrivés. Ils repassèrent l'Aspropotamos, se proposant de terminer la campagne par la prise de Missolunghi. D'abord ils assiégèrent Anatolico, petite ville située à trois lieues en avant de Missolunghi. Instruits par l'expérience qu'ils avaient faite dans la précédente campagne, devant cette der-

1823. nière place, les Turcs ne songèrent pas à prendre d'assaut Anatolicon, malgré la faiblesse de sa garnison évaluée à quatre cents hommes. Ils lancèrent, d'une distance énorme, près de trois mille projectiles qui tuèrent ou blessèrent à peine cinquante hommes dans la ville. Un incident fort singulier de ce bombardement, c'est que, les habitans commençant à manquer d'eau, une bombe turque, tombée au milieu d'une place, fit jaillir une source qui pourvut aux besoins des assiégés. Le 20 novembre, les Turcs ayant épuisé leurs munitions, levèrent le siége dans le désordre accoutumé, et firent une retraite non moins désastreuse que celle des invasions précédentes.

Les événemens militaires dans le Péloponèse s'étaient bornés à la poursuite des siéges depuis long-temps entrepris; celui de Patras, conduit avec l'irrégularité et la mollesse ordinaires, fut même interrompu par suite de dissensions qu'il sera pénible pour nous de faire connaître. Corinthe fut reprise après une vigoureuse résistance. La

garnison turque obtint de se faire trans- 1823.
porter en Asie-Mineure. Des vaisseaux autrichiens se chargèrent de cette translation.

Bien que les victoires remportées par les Grecs dans la Grèce orientale et occidentale eussent garanti cette année la péninsule d'une nouvelle invasion, la marche du gouvernement avait été loin de s'y affermir. Les espérances fondées sur la composition et la conduite du congrès d'Astros s'étaient promptement évanouies. Les haines de parti, loin de s'éteindre en l'absence des dangers, étaient devenues plus irréconciliables. Colocotroni, dont l'influence s'était fortifiée par des alliances de famille avec les Deli-Janei de Caritène, associé qui avait joint ses ressentimens à ceux de Théodore Negris, membre du premier conseil exécutif, et exclu du second, exprima ses prétentions dans un langage si menaçant, qu'il fallut pour le calmer le faire entrer comme vice-président au conseil exécutif. Dès lors Georges Conduriotis ne

1823. put tenir dans la présidence du corps législatif; il se démit de son emploi, ce qui força les membres du sénat à faire une élection nouvelle. Toutes les voix désignèrent le prince Maurocordato. Celui-ci refusa, en disant qu'il valait mieux abandonner au parti de Colocotroni toute l'influence, que de la lui disputer lorsque l'ennemi était aux portes. Le corps législatif insista; Maurocordato obéit; mais en se soumettant il s'exposa à de tels dangers de la part de ses adversaires, que le sénat crut devoir l'engager à sortir du Péloponèse.

En se retirant à Hydra, Maurocordato obtint du conseil exécutif et du sénat que ces deux corps se rendraient à Salamine, d'où ils pourraient plus facilement s'entendre avec l'amirauté d'Hydra pour faire cesser l'anarchie militaire; mais il arriva au contraire qu'après le départ de Maurocordato le président du corps exécutif et deux membres de ce conseil, André Metaxas et Satiris Charalampis, se joignirent à Colocotroni, ce qui mit pour un temps à la tête des affaires un parti trop dé-

pourvu de désintéressement et de lumières pour que son triomphe n'affligeât pas les amis de la nation grecque. 1823. Du moment où l'oligarchie militaire fut maîtresse du conseil exécutif, il y eut rupture ouverte entre ce corps, l'assemblée législative et l'amirauté d'Hydra. Il fallut tout le crédit de Maurocordato pour déterminer les insulaires à de nouveaux efforts en faveur de la cause commune. Toutefois les opérations navales languirent cette année. Des deux côtés on ne mit en mer que fort tard. Le capitan-pacha rentra deux fois dans l'Hellespont sans avoir lâché une seule bordée. Ses équipages étaient atteints de la peste, et, fort heureusement, partout furent empêchés de débarquer par la présence de quelques navires chrétiens. La flotte grecque, presque toujours à la suite du capitan-pacha, lui détacha vainement quelques brûlots : mal conduits ou habilement évités, ils ne causèrent aucun mal aux Turcs. La seule entreprise maritime de quelque importance fut l'envoi en Crète d'une escadre sous les ordres de

1823. l'amiral Emmanuel Tombasis, nommé par l'assemblée d'Astros *harmostès* ou capitaine-général de l'île. Tombasis aborda au commencement de juin à Kisamos, petite ville, dont la garnison capitula et fut embarquée pour la Canée. Toutes les forces des Turcs se replièrent sur cette dernière place et s'y enfermèrent, attendant, selon la coutume des campagnes précédentes, que la venue de la flotte égyptienne lui permît de reprendre l'offensive.

Au mois de novembre 1823, la campagne était terminée, comme nous l'avons dit, dans la Livadie et dans la Grèce occidentale, lorsque lord Byron descendit au port de Missolunghi: il était accompagné de savans et d'artistes, amenés et entretenus à ses frais, et venait offrir aux Grecs une partie de son immense fortune. Il avait été précédé par le colonel Leicester Stanhope, député des philhellènes anglais; et, bien que son voyage ne fût pas concerté avec le comité de Londres, il consentait à s'entendre avec l'agent de cette société pour faciliter au gouvernement

grec un emprunt sur les banques d'Europe. Le congrès d'Astros avait déjà conçu l'idée de cet emprunt, qu'il voulait hypothéquer sur les biens du *Vacouf* ou propriétés enlevées aux mosquées ; et, pour traiter à ce sujet, avait envoyé à Londres un de ses membres, André Louriothis, d'Arta. Jusque-là on n'avait fait face aux dépenses publiques que par des bons territoriaux. On n'avait pu encore asseoir à la place du système d'exactions des Turcs les bases d'un impôt calculé sur les ressources du pays. L'Etat avait acquis par le fait de l'insurrection des domaines dont on ne savait trop comment disposer. Fallait-il d'abord affermer ces propriétés pour fixer leur valeur et les vendre ensuite ; ou bien fallait-il les mettre à l'enchère ? Le congrès d'Astros n'avait osé prendre de décision à cet égard ; l'incertitude de l'avenir eût écarté fermiers et acheteurs, et n'eût produit que des ventes fort désavantageuses. En attendant, on s'était borné à recueillir, en adoucissant le mode de perception des Turcs, 1823.

1823. la capitation d'une piastre par tête : deux millions de piastres avaient été par ce moyen livrés [1], dit-on, au conseil exécutif. Ce qu'était devenue cette somme, à quels services elle avait été affectée, les ministres et les chefs de factions qui divisaient le Péloponèse se le demandaient en récriminant l'un contre l'autre.

A la fin du mois de décembre, les animosités que nous avons déjà fait connaître avaient pris un caractère d'aigreur tout-à-fait alarmant. Le corps législatif, composé de députés généralement fidèles à leur mandat, fut forcé de désavouer la plupart des actes du conseil exécutif, alors entièrement voué aux sordides intérêts, aux passions violentes de chefs militaires qui semblaient n'avoir sauvé l'État que pour l'asservir. Dès lors il y eut hostilité déclarée entre les deux corps politiques. L'attitude que prit le sénat fut la plus imposante et la plus courageuse que nous sachions. Exerçant avec vi-

[1] Mémoires du colonel Leicester Stanhope.

gueur l'autorité que lui donnait la constitution d'Epidaure, il sut donner à la représentation nationale un degré de considération et de force qui tua la popularité de ses adversaires. D'abord il chassa du corps exécutif le comte Metaxa, pour avoir quitté sans ordre la résidence du gouvernement ; plus tard il destitua le ministre des finances, pour avoir établi de son autorité privée un impôt sur le sel. Quatre représentans furent aussi renvoyés pour s'être trouvés absens lorsque leur devoir les appelait à Nauplie. Le conseil exécutif, irrité de cette double destitution, envoya à Argos Nicétas et le jeune Colocotroni avec deux cents hommes pour avoir une explication. Les soldats envahirent tumultueusement l'assemblée et poussèrent l'insolence jusqu'à se saisir des archives. Nicétas était à la tête de ces furieux et criait, d'un ton menaçant, qu'il aurait bientôt un gouvernement militaire, et qu'il ne connaissait de loi que son épée ; mais les sénateurs lui ayant fait comprendre quelles graves conséquences pouvait avoir la violation 1823.

1823. commise par ses soldats, il fit rendre les archives.

Le peuple d'Argos, apprenant ce qui s'était passé dans le sénat, s'ameuta et prit les armes pour chasser les soldats. Maglré ces dispositions favorables montrées par le peuple, le corps législatif crut devoir quitter Argos et se transporta à Cranidi, petite ville sur la langue de terre qui ferme à l'orient le golfe de Nauplie, et que le voisinage d'Hydra rendait plus sûre. Pendant ce temps Colocotroni écrivait aux capitaines du Péloponèse, de la Grèce orientale et occidentale, de venir le trouver à Gastouni, pour former un gouvernement militaire. Ses ouvertures furent mal accueillies, surtout dans la Grèce occidentale, où le malheur de ces funestes divisions était particulièrement senti, car ces provinces étaient privées des secours qu'on eût pu recevoir du Péloponèse. Dans sa nouvelle résidence, le corps législatif rendit plusieurs ordonnances dans le but de limiter le nombre des militaires attachés à chaque chef, de diminuer la puissance des

capitaines, et d'empêcher le pillage des deniers publics. Le conseil exécutif, toujours maître de l'autorité, répondait à ces actes du sénat par des proclamations menaçantes. Mais les sénateurs qui d'abord avaient noblement placé leur récompense dans l'approbation des Européens amis éclairés de la cause des Grecs, gagnaient tous les jours dans l'opinion de leurs compatriotes, et se trouvèrent enfin assez forts pour déposer le conseil exécutif et nommer de nouveaux fonctionnaires. Dans les premiers jours 1824.
de janvier 1824, Georges Conduriottis d'Hydra fut nommé président d'un nouveau conseil exécutif, qui se composa de Jean Coletti, Panaioti Botesi, Nicolo Lundo, de Patras. Un mois après, les membres du conseil déposé furent accusés, devant une commission composée de neuf membres du corps législatif :

D'avoir mal employé les revenus fonciers et les forces navales;

D'avoir permis à deux membres révoqués de continuer leurs fonctions dans le conseil;

1824. D'avoir illégalement promu des officiers ;

D'avoir vendu les canons pris à Nauplie sans consulter le corps législatif;

D'avoir vendu des esclaves turcs ;

D'avoir publié la vente des biens nationaux sans le consentement du corps législatif ;

D'avoir créé le monopole du sel ;

D'avoir refusé de reconnaître pour membre du corps exécutif Coletti, nommé en remplacement du comte Metaxa ;

D'avoir permis à un corps armé de quitter Nauplie et d'exercer des hostilités contre le corps législatif séant à Argos.

Ces accusations et la destitution des membres du conseil furent publiées dans une proclamation dressée par les présidens du corps législatif et du nouveau corps exécutif.

Cet acte, d'une louable fermeté, produisit dans le Péloponèse un schisme politique. Les membres de l'ancien conseil se réunirent à Tripolitza, rallièrent à eux une très-faible minorité du

corps législatif, et se proclamèrent le 1824.
seul gouvernement légitime. Ils nommèrent Ypsilantis leur président; Nicétas était déjà dans leurs rangs; ils purent se prévaloir ainsi de l'autorité de deux chefs dont on estimait généralement les vertus publiques et privées. Toutefois cette réconciliation avec des hommes dont les vues différaient entièrement des siennes honora peu le caractère d'Ypsilantis. Les dissidens s'établirent à Tripolitza, Corinthe, Napoli, et publièrent qu'ils tiendraient au mois d'avril une assemblée générale. Ces déplorables événemens avaient pour lors fondu en deux grandes factions les différens partis qui depuis l'insurrection agissaient en sens divers. L'un se composait de la majorité du corps législatif, des amirautés insulaires, du parti de Maurocordato dans la Grèce occidentale, de la masse de la population dans le Péloponèse; l'autre se composait de Colocotroni, de Mauro-Michali, de la plus grande partie de l'armée, et se servait du prince Ypsilantis comme d'un prête-nom.

1824. Odysseus, qui était parvenu à établir dans la Grèce orientale un gouvernement vigoureux et fondé sur les principes de la constitution d'Epidaure, professait une neutralité absolue. Malgré l'éducation qu'il avait reçue auprès d'Ali-Pacha, ce chef montrait une grande aptitude à saisir la mesure d'améliorations dont l'esprit public était susceptible. Sa conduite, qui d'abord avait été celle d'un soldat factieux, prit insensiblement une teinte libérale. Après avoir régné par la force dans les provinces de son gouvernement, il cherchait à populariser son autorité en faisant des efforts pour propager l'instruction et les maximes constitutionnelles; il accueillait avec distinction les étrangers, cherchant à leur inspirer une sorte de prédilection pour les provinces qu'il gouvernait. Il parvint ainsi à faire désigner Saloa pour la formation d'un congrès où devaient être discutés de grands intérêts nationaux. Ce congrès s'assembla dans le mois d'avril. On y délibéra sur les moyens de donner de la force aux lois et à la constitution, sur la marche à suivre dans

les finances, sur le meilleur plan de 1824.
campagne à adopter contre la Porte; on y posa enfin cette question: Quel est le gouvernement légitime, celui de Tripolitza ou celui d'Argos? Le congrès n'hésita point à se décider pour le dernier.

Mais il ne suffisait pas d'une décision parlementaire pour faire prévaloir le gouvernement d'Argos sur les dissidens. On s'était vu dans la nécessité de les bloquer dans les places qu'ils occupaient, ainsi que naguère on avait fait des Turcs. Tripolitza, Napoli, Corinthe étaient assiégées par la population levée en masse. Le gouvernement d'Argos employait contre ses adversaires une accusation plus terrible que toutes celles déjà portées contre eux. L'emprunt grec se négociait alors à Londres. On avait fait comprendre au peuple l'urgence de cette opération financière; on lui disait que les banquiers anglais n'attendaient que la soumission ou le désarmement des révoltés, pour livrer leurs fonds. Ce fut ce qui accabla Colocotroni, Mauro-Michali et les autres chefs militaires. Ils étaient

1824. ennemis de l'emprunt, parce qu'ils croyaient que cette négociation les priverait de l'influence que leur donnaient des fortunes colossales. A la fin de mai, Tripolitza se rendit, l'Acro-Corinthe et Napoli de Romanie suivirent cet exemple. Les commandans de ces places furent abandonnés de leurs garnisons, et pour un moment les deux chefs Colocotroni et Pietro-Bey se virent à la merci de leurs adversaires.

Après la fermeté qu'il avait montrée, le gouvernement d'Argos ne pouvait descendre à se venger, comme s'il n'eût été que le représentant d'une faction. Il parut touché de cette grande vérité, que la liberté est un bien plus facile à conquérir qu'à partager. Il considéra que ces capitaines, armés contre un état de choses qu'ils n'appréciaient pas, avaient rendu d'immenses services contre les Turcs, et il honora sa victoire par une modération pleine de force. Il se borna à prononcer l'exil des chefs de l'opposition militaire, leur exclusion des fonctions du sénat et du conseil des ministres pour cette année et la sui-

vante; dès lors tout rentra dans l'ordre. 1824.
Lord Byron ne vit pas ce terme de la guerre domestique des Hellènes. Sa mort, hâtée, dit-on, par l'irritation profonde que lui avaient causée ces dissensions, arriva dans le mois d'avril. Il s'était fait naturaliser grec. On ne saurait dire quelle influence il eût été capable d'exercer sur les destinées de sa nouvelle patrie; mais les vastes facultés qu'il lui avait consacrées ne trouvèrent point à s'appliquer avec autant d'éclat qu'il l'avait espéré sans doute. Nommé par les Grecs généralissime de la Grèce occidentale, il avait résolu de se faire connaître comme capitaine en emportant la place de Lépante et fermant aux Turcs l'entrée du golfe; c'était une conception remarquable, mais au-dessus des faibles moyens militaires des Hellènes, et l'exécution ne fut pas même sérieusement tentée. Un corps de cinq cents Souliotes, que le noble lord avait pris à sa solde, et qui devait être le noyau de cette expédition, lui donna de tels dégoûts, qu'il dut abandonner l'espoir de pouvoir jamais

1824. rien entreprendre avec eux; et, quand cessèrent chez lui l'élan chevaleresque et les illusions de gloire qui d'abord l'avaient transporté, il ne montra plus qu'une disposition chagrine, et, si l'on en croit l'agent du comité anglais, le colonel Stanhope, une sorte de ressentiment contre les opinions libérales et les principes philanthropiques auxquels on faisait honneur de ses immenses sacrifices.

De vives discussions s'étaient élevées entre lord Byron et le colonel Stanhope relativement à quelques-unes des mesures employées par le comité des philhellènes anglais pour propager en Grèce le bienfait de la civilisation. L'une de ces mesures était l'établissement de deux presses à Missolunghi et à Athènes, et la fondation d'un journal intitulé les *Chroniques grecques*. Le colonel Stanhope appuyait pour que ces deux presses jouissent d'une liberté absolue; il prétendait que le seul moyen de rapprocher les factions était d'introduire parmi elles cette arme qui suffit aux haines de parti chez les

nations civilisées; et, en effet, les deux presses anglaises se firent bientôt redouter de tous les hommes en évidence. Mais les coups ainsi portés étaient extrêmement dangereux. Les Grecs étaient trop loin de l'état de civilisation qui fait justice des excès de la presse. Aux yeux de ces hommes rudes, l'insulte écrite ne pouvait être vengée par une insulte ou une réparation du même genre, mais par du sang; ainsi les maux de la guerre civile se seraient indéfiniment prolongés. Quelques mesures répressives furent adoptées par le conseil exécutif, et firent grand bien. Lord Byron, avant de mourir, les avait provoquées, non qu'il eût personnellement à se plaindre, mais la portée de son esprit avait devancé une dangereuse expérience. 1824.

La Porte n'était pas restée indifférente aux dissensions de la Morée; il était de son intérêt d'en tirer parti, mais elle l'essaya trop tôt. Ses pertes de l'année précédente, principalement causées par la peste, ne pouvaient être réparées qu'à la fin du printemps; le

1824. vice-roi d'Egypte, Mehemet-Ali, préparait pour la même époque un armement considérable; les deux gouvernemens ligués contre la liberté des Hellènes devaient faire les plus grands efforts pour que cette année la campagne fût décisive sur terre et sur mer. Elles avaient mis en jeu des ressources financières encore puissantes, tandis que, faute d'argent, les vaisseaux grecs restaient désarmés dans les ports de l'Archipel. Heureuse la Grèce, dit ici M. Edward Blaquières, puisque ses fautes mêmes ont pu servir à son salut. Si le schisme politique de Morée eût éclaté quelques mois plus tard, et lorsque la flotte égyptienne devait se montrer dans ces parages, de grands malheurs étaient inévitables; mais la Porte s'étant hâtée de profiter de ces troubles, la grande opération scindée en deux efforts partiels manqua son but principal.

Le premier de ces efforts échoua sur mer contre le rocher de Scopelo, point militaire important qui commande les golfes de Volos, de Magnésie, inter-

cepte la navigation de Salonique et celle 1824.
de l'Eubée. Une population de douze mille Grecs, soutenue d'une faible garnison sous les ordres d'un chef nommé Diamantis, força le capitan-pacha à s'éloigner, après un bombardement de vingt-quatre heures. Sur terre les forces réunies sous Dervish-Pacha allèrent donner tête baissée dans les Thermopyles, où elles trouvèrent encore une fois Odysseus. Elles y perdirent deux mille hommes, quantité de bagages, et toute leur artillerie. Dervish devait être soutenu par un debarquement opéré à Négrepont, mais le capitan-pacha ne fit point cette descente que ses instructions lui prescrivaient comme liaison nécessaire entre les opérations de terre et de mer. Cette incroyable impuissance d'exécution prouvée par les Turcs dans toutes leurs campagnes a fait croire que leurs plans n'étaient pas même leur ouvrage. Heureusement pour les Grecs, il n'était pas au pouvoir de leurs ennemis cachés de compenser par une direction savante l'irrémédiable vice d'organisation qui ruinera toujours en

1824. détail les plus formidables armemens des Turcs.

Le second effort de la Porte eut lieu dans le mois de juillet. Les troubles du Péloponèse étaient alors apaisés; les fonds de l'emprunt étaient arrivés à Zante; rien ne s'opposait plus à ce qu'ils fussent livrés: le versement allait s'opérer lorsque la flotte turque, partie de Mytilène, où elle avait embarqué six mille hommes de troupes albanaises et neuf mille Asiatiques, parut en vue de Psara. L'île était depuis le commencement de l'insurrection sur un pied de défense respectable; tout récemment encore elle avait reçu six mille hommes de renfort: avant-poste maritime des Grecs, elle s'était de tout temps attendue à devenir le but d'une attaque formidable. Cette année sa prévoyance ne fut que trop justifiée. Le 3 juillet la flotte turque se sépara en deux divisions, qui se présentèrent aux deux points les plus accessibles de l'île. Ces postes étaient fortifiés de manière à rendre fort difficile l'opération du débarquement; mais l'un d'eux, la batterie d'Amundia, commandée par un

traître nommé Cotta, fut livré. Les Turcs 1824.
descendirent sans obstacle, au nombre de quinze mille, se formèrent en colonnes d'attaque, marchèrent aux batteries qui defendaient la ville, et dès ce premier jour en emportèrent quelques-unes avec grand carnage de part et d'autre. Dans la nuit, les équipages des vaisseaux vinrent renforcer les Turcs, et le lendemain le combat recommença avec une nouvelle fureur. Les Turcs s'acharnèrent particulièrement autour d'une grande redoute blindée, palissadée, et dont les galeries étaient pleines de poudre; c'était la Tabia, nom qui sera grand dans les annales de la Grèce moderne, et le seul qu'aucune nation puisse mettre à côté de celui du vaisseau français *le Vengeur.* Les défenseurs de la Tabia ayant couvert de morts les glacis de la redoute, et toutefois ne pouvant arrêter la masse toujours croissante des assaillans, hissèrent un drapeau blanc, signal de détresse et de reddition, et cessèrent leur feu. En un moment, plus de deux mille Turcs eurent inondé les fossés, les parapets, et l'intérieur de la redoute; les

1824. premiers élancés commençaient un combat corps à corps, lorsqu'une épouvantable explosion ébranla Psara, et fit mugir au loin la mer : la Tabia, ses défenseurs, et deux mille ennemis avaient disparu. La fureur des Turcs était si grande que ce terrible coup de désespoir ne les arrêta point; ils pénétrèrent dans la ville, où l'on se battit de rue en rue, de maison en maison, d'étage en étage pendant toute la journée du 4. A la fin de ce jour les Psariotes étaient encore maîtres d'une partie de leur ville, de quelques positions dominantes, et des deux forts de Saint-Nicolas et de Paléo-castras. Ces deux derniers postes étaient hérissés d'artillerie, les Turcs se contentèrent de les bloquer.

Dans le même temps, l'île de Casos, au sud de l'Archipel, avait été attaquée par une division égyptienne, renforcée de vaisseaux sortis des ports de Rhodes et de Candie. Casos fut ensanglantée comme Psara. Jamais campagne ne s'était ouverte pour les Turcs sous d'aussi brillans auspices. Dans une guerre ordinaire, deux pareils faits d'ar-

mes eussent jeté la terreur devant eux 1824.
et paralysé toute résistance; mais de la part des Grecs il n'en fut pas ainsi. La double catastrophe de Casos et de Psara pouvait être reprochée à un manque de célérité dans les armemens maritimes des Grecs, faute que ceux-ci rejetaient sur les lenteurs survenues dans la négociation de l'emprunt. Mais à peine le cri de vengeance eut retenti dans l'Archipel, que tout fut sous les armes, non pour attendre l'ennemi, mais pour marcher à sa rencontre. Dès le 5 juillet, deux jours après l'explosion de la Tabia, Spezzia envoya à Hydra son escadre, composée de vingt navires. Miaulis avait déjà réuni dans le port soixante bricks; il en partit le 6 avec quatre-vingts voiles chrétiennes, et le 7, au point du jour, fut en vue de Psara. Le capitan-pacha y était à l'ancre, et fut frappé d'une telle stupeur qu'il commanda de partir en toute hâte, et donna lui-même l'exemple en mettant toutes ses voiles dehors et coupant ses câbles. La flotte grecque le poursuivit, lui enleva quatre grands vaisseaux, soixante

1824. transports, et, n'ayant pu l'empêcher de rentrer au port de Mytilène, revint à Psara, où, dans sa précipitation, le capitan-pacha avait abandonné les troupes débarquées les jours précédens. Les garnisons de Saint-Nicolas, de Paléocastras et d'Anti-Psara sortirent au-devant de leurs libérateurs; il n'y eut point de quartier pour les Turcs; tous furent exterminés. A Casos, même réaction de la part des Chrétiens réfugiés dans leurs montagnes, même vengeance exercée sur les troupes abandonnées à terre par l'escadre en fuite. Dans l'espace de six jours, tout l'Archipel fut nettoyé. Mytilène fut encore le point de ralliement des escadres turques; elles y passèrent vingt jours dans l'inaction, attendant l'arrivée de la flotte égyptienne.

Pendant cette rapide succession d'événemens, le versement de l'emprunt s'était opéré. Le capitaine Blaquières, dont nous analysons ici la relation, avait remis au gouvernement grec cet or, qu'heureusement précédait le retour de la victoire. L'impulsion était déjà don-

née ; les fonds de l'emprunt servirent à mettre, non plus de zèle et d'activité, mais plus d'ensemble et d'efficacité dans les efforts. Toute la population de la Morée s'était levée ; le conseil exécutif distribua cette force extraordinaire en cinq divisions, qui furent ainsi postées : huit mille hommes dans la plaine de Gastouni, trois mille devant Patras, quatre mille devant Coron et Modon, trois mille observant l'isthme, quinze mille campés à Napoli de Romanie. D'abord il fallait faire tête à Dervish-Pacha, battu le mois dernier aux Thermopyles par Odysseus, et qui revenait à la charge avec vingt mille hommes. La correspondance de ce pacha avec les deux amiraux turcs et Omer-Vrionès, qui commandait encore dans la Grèce occidentale, ayant été saisie, les Grecs se trouvèrent dans le secret de tout ce que méditait la Porte, et eurent ruiné tous ces plans de fabrique autrichienne avant qu'on eût pu songer à les remplacer. Dervish-Pacha et Omer-Vrionès devaient marcher à la rencontre l'un de l'autre, en suivant la côte méridionale 1824.

1824. du golfe de Lépante; c'était le moyen d'obliger les Grecs à opérer sur deux bases différentes; mais la jonction fut empêchée. Dervish, pour arriver au golfe de Lépante, devait passer sur une chaîne de retranchemens élevés par les Grecs aux environ de Musonitza. Il attaqua ces positions le 18 juillet avec six mille hommes, le 22 avec douze mille, le 26 avec toutes ses forces, et dans chacune de ces attaques fut repoussé avec une perte considérable: la dernière lui coûta deux mille hommes; il perdit en outre son artillerie, huit drapeaux, ses tentes, ses bagages, ses provisions, et, pendant plusieurs jours, fut mené battant par quelques centaines de montagnards détachés à sa poursuite. Omer-Vrionès s'était mis en mouvement pour joindre son collègue lorsque déjà celui-ci était aux prises. Quelques démonstrations du prince Maurocordato, qui commandait dans la Grèce occidentale, suffirent pour l'arrêter. Il se retira sans avoir combattu, et sur la nouvelle que l'armée de Dervish était en pleine déroute.

La flotte turque que nous avons laissée 1824.
dans le port de Mytilène bloquée par Miaulis, embarquait à la hâte douze mille Asiatiques, qu'elle destinait à venger sur Samos le double échec de Casos et de Psara. Miaulis crut devoir s'éloigner pour attirer cette flotte en mer. Comme nous l'avons dit, le plan des Turcs était connu des Hellènes; ainsi les Samiens étaient sur leurs gardes, et Miaulis avait dû se poster de manière à les secourir quand il en serait temps. Le 9 août, le capitan-pacha se remit en mer, faisant voile sur Samos, sa flotte partagée en deux divisions, l'une d'attaque, l'autre de réserve. La première, forte de onze frégates, deux corvettes, huit bricks, deux goëlettes, reconnut Samos dans la journée du 10: un signal fait par les insulaires dans le seul but de gagner du temps, fit croire au capitan-pacha qu'ils voulaient capituler. Des pourparlers s'ouvrirent, et l'amiral turc reconnaissait à peine sa méprise, lorsque Miaulis arriva à toutes voiles, passa debout devant Samos, et alla se poster entre cette île et la côte d'Asie-Mi-

1824. neure, séparant la division d'attaque de celle de réserve. Le terrible Canaris montait un brûlot et en dirigeait quatre autres, montés par des capitaines non moins intrépides. En un moment la division d'attaque fut abordée, deux frégates de cinquante-quatre, une corvette de vingt canons sautèrent, vingt transports furent pris, tandis que les Samiens culbutaient dans la mer les troupes déjà débarquées, et que la division de réserve fuyait à toutes voiles, sans songer à rallier le reste de la flotte. Le capitan-pacha prit sa direction sur Chios, et dans ces parages fit sa jonction avec la flotte égyptienne.

Celle-ci était dans l'inaction depuis son départ d'Alexandrie. Le peste détruisait ses équipages sans qu'elle eût encore combattu; l'arrivée du capitan-pacha la força d'agir. L'amiral turc, retrouvant toute sa jactance avec l'augmentation de ses forces, voulut recommencer aussitôt son mouvement sur Samos: mais Miaulis ne l'avait pas un instant perdu de vue. On ne trouve pas de formes narratives assez rapides pour

donner une idée de l'activité de ce terrible amiral des Chrétiens. Présentement, il tenait réunis ses deux ennemis, que jusqu'alors il avait été obligé de surveiller d'une extrémité de l'Archipel à l'autre. Le 10 de septembre il les attaqua entre Chios et l'ancienne Halycarnasse; le combat dura tout le jour: de part et d'autre, des vaisseaux furent désemparés; mais une frégate égyptienne et un brick turc ayant été abordés par des brûlots chrétiens, leur explosion rompit la ligne ottomane, qui perdit en se retirant quelques transports. Le 21 septembre elle fut de nouveau atteinte dans la mer Icarienne entre Patmos et Nikaria, perdit, après quelques heures de combat, deux bricks et une corvette, et gagna Mytilène, dont la belle et sûre rade pouvait seule la protéger contre les Chrétiens[1]. Dans ce port il y eut bientôt mésintelligence entre les Turcs et les Egyptiens. Le capitan-pacha,

1824.

[1] Edward Blaquières, *Révolution actuelle de la Grèce.* — M. Raffenel, *Histoire des derniers événemens de la Grèce.*

1824. rejetant toutes ses défaites sur la molle coopération de ces derniers, se décida à rentrer dans l'Hellespont. Dans les premiers jours d'octobre, il mit à la voile, et, malgré toute sa prudence, ne put empêcher les croisières grecques d'entamer sa flotte; Canaris fit sauter une frégate aux environs de Porto-Sigri, théâtre du premier exploit maritime des Hellènes; une corvette et un brick eurent le même sort. Le vaisseau amiral fut dans cette retraite si vigoureusement et si assidûment canonné, qu'il fallut le remorquer à l'entrée du détroit; ses mâts étaient brisés et ses manœuvres entièrement criblées.

Ce fut au tour de l'Egyptien Ibrahim à faire tête à Miaulis. Il était sorti de Mytilène pour ravitailler Candie, lorsqu'à la hauteur de Chios, la flotte chrétienne atteignit son arrière-garde, lui prit ou brûla quantité de transports, et fit prisonniers deux mille Egyptiens. Ibrahim, qui s'était vanté au commencement de la campagne d'enlever Hydra en sept heures, et la Morée en un

mois [1], se trouva fort heureux de pouvoir se réfugier dans le port de Marmarina. Il y resta plus d'un mois sans oser sortir. Mais dans la nuit du 23 au 24 novembre, il profita d'une obscurité profonde pour remettre à la voile, toujours dans le dessein de ravitailler Candie, que la Porte avait incorporée depuis peu à la vice-royauté de son père. Tromper la désespérante surveillance de Miaulis n'était pas chose facile. A peine en mer, Ibrahim fut attaqué; les brûlots de Psara, les légers bricks d'Hydra sillonnèrent les eaux dans lesquelles naviguait sa flotte; chacun de ses vaisseaux fut assailli par cinq ou six bricks chrétiens; la plus belle de ses frégates sauta en l'air, douze de ses bâtimens de guerre amenèrent pavillon, sept transports, chargés de riz, de café et d'autres approvisionnemens destinés aux places de la Crète, furent enlevés; la flotte, entièrement dispersée, gagna en désordre le port d'Alexandrie. Miaulis rentra le 8 décembre à Hydra, condui- 1824.

[1] Blaquières.

1824. sant en remorque ses dernières prises, et n'ayant lui-même éprouvé que fort peu de dommages.

Telle fut l'issue de cette campagne de 1824, dont le début avait causé en Europe de si vives alarmes. Ce fut au milieu des cris de victoire qui s'élevaient de toutes parts, que s'assemblèrent les députés appelés à clore la deuxième période du gouvèrnement hellénique : les mêmes députés furent pour la plupart continués dans leur mission; le président du conseil exécutif, George Conduriottis, le vice-président Botessi, le ministre Coletti, restèrent dans les fonctions qu'ils avaient exercées d'une manière si honorable. Que d'espérances pouvaient concevoir alors les philanthropes amis de la Grèce! Quel prophète de malheur eût osé prédire, au milieu de l'enthousiasme, des vœux, des applaudissemens universels, à quels affreux revers touchaient ces étonnans triomphes!

CHAPITRE X.

Situation actuelle de la Grèce.

Au mois de juillet de cette année, un homme d'un caractère et d'un talent également recommandables, M. de Sismondi, écrivait, en parlant de la campagne que nous venons de raconter, ces paroles, expression d'un sentiment universellement éprouvé. « .... Les » événemens se succèdent avec une rapidité qui nous entraîne; ce n'est » point en arrière, c'est en avant que nos » lecteurs et que nous-mêmes désirons » porter nos regards. C'est désormais » la seule campagne de 1825 qui nous » importe; c'est la seule pour laquelle » notre attention soit complètement ex- » citée; son intérêt absorbe tous les au- » tres. On assure que tandis qu'une des » grandes puissances d'Europe voulait 1825.

1825. » que la chrétienté intervînt pour empêcher une plus longue effusion de » sang, une autre, jouissant de plus de » crédit auprès de la Sainte-Alliance, » a demandé avec instance à ses hauts » alliés d'attendre l'issue de cette cin- » quième campagne, avant d'essayer » d'interposer leur médiation : elle di- » sait que cette campagne serait déci- » sive ; qu'elle suffirait à rétablir dans » le Levant la paix........ la paix des » tombeaux!!... Nous assistons à pré- » sent même à cette horrible expérience. » Chaque jour nous feuilletons les jour- » naux avec avidité, pour y chercher » quelles villes, quelles provinces sont » sauvées; quelles autres sont dévouées » au cimeterre et à la lubricité des sol- » dats musulmans. Et comme nous » étudions avec anxiété le présent seu- » lement pour y découvrir les germes » de l'avenir, nous détournons nos » yeux de tout événement dont l'avenir » nous est déjà connu. »

Plusieurs mois se sont écoulés depuis que ceci a été écrit: pendant ce temps, l'anxiété des amis des Grecs a été de

plus en plus vive; cette affligeante in- 1825.
quiétude a enfin fait place à la plus malheureuse de toutes les prévisions, à celle que la Grèce ne survivrait point comme nation; nos vœux, déchus de ce qu'ils avaient de trop ambitieux, n'ont plus osé demander que la vie pour les individus, après avoir marqué pendant quatre années la place qu'allait prendre dans l'ordre politique le peuple descendant des premiers nés de la civilisation européenne. S'est-on exagéré des malheurs encore réparables, ou bien ne savons-nous pas tout encore? La campagne est-elle terminée? L'hiver suspendra-t-il les hostilités? Peut-on espérer que la Porte accordera aux vaincus cette trève qui peut-être lui serait fatale. Tout dépend de ce que feront faire au divan ses conseillers chrétiens, et tout fait craindre qu'un puissant et dernier effort ne soit tenté pour l'accomplissement de la désastreuse parole donnée aux ministres français par le héros de la diplomatie autrichienne.

Nous n'entreprendrons pas la dou-

1825. loureuse et difficile tâche de raconter, d'expliquer surtout, les derniers malheurs de la Grèce, les renseignemens sont encore d'une incohérence, d'un vague impossibles à concilier ou à fixer. Tout au plus pouvons-nous jeter quelques lumières sur la transition qui sépare l'état de choses conquis par les victoires de 1824, des tristes événemens dont on n'a pas encore entendu les témoins. Il n'est déjà que trop certain, d'après les rapports de ceux qui ont passé en Grèce l'hiver de 1824 à 1825, que les divisions intérieures qui recommencèrent avec le repos donné par les défaites multipliées des Turcs, ont eu une funeste influence sur le début de la campagne de 1825. A la fin de cette dernière année, les chefs militaires, qui depuis l'amnistie de 1823 avaient cessé de commander dans le Péloponèse, se mirent en mouvement, prétendant que le temps du renouvellement légal du conseil exécutif était arrivé [1]. Colo-

[1] Nous empruntons ces renseignemens aux récits publiés dans *le Globe*, sous le nom de M. Pecchio.

cotroni et ses amis voulaient gouverner 1825.
à leur tour.

Le conseil exécutif, maintenu, comme nous l'avons dit, presqu'entièrement dans ses fonctions, les somma d'abord de se séparer et de renvoyer leurs troupes. Ils refusèrent. Coletti, l'homme le plus actif du conseil, et celui qui avait le plus d'ascendant sur les troupes, se mit à la tête d'un corps de Roméliotes, marcha contre les insurgés, et par la force, les négociations et les menaces, parvint à les disperser, à les affaiblir, et à s'emparer enfin des chefs révoltés. Un des fils de Colocotroni périt dans cette courte lutte, mis à mort par ses propres soldats; Colocotroni père, et les principaux d'entre ses complices, furent conduits à Hydra, où on les enferma jusqu'à nouvel ordre.

On assure que ce succès obtenu par Coletti contre des hommes d'une popularité si redoutable ne fut pas vu sans envie par les autres membres du conseil exécutif, et par George Conduriottis lui-même; que le gouvernement,

1825. qui, par sa composition, penchait tout-à-fait vers le parti des îles, s'appliqua à diminuer l'influence de Coletti sur les soldats, et que ses efforts furent assez malheureux pour mécontenter vivement l'armée de terre. Alors un second emprunt se négociait à Londres; et, comme l'année précédente, on attendait, pour se préparer à la prochaine campagne, que les fonds eussent été versés. Ainsi, pendant l'hiver ce fut beaucoup que de travailler à réparer les pertes dont la victoire n'avait qu'imparfaitement dédommagé; mais pour l'avenir on ne fit presque rien. Il n'en fut pas ainsi de la Porte; des fonds considérables, mis à sa disposition par de ténébreux marchés, réparèrent tout; avec une activité dont il n'y avait pas d'exemple chez les Turcs depuis trois siècles, ils créèrent de nouvelles et puissantes ressources. Un firman prescrivait au pacha d'Egypte d'être prêt à mettre en mer au mois de février. Des officiers français dirigeaient ses ateliers, exerçaient ses troupes, les administraient et les commandaient. Des vaisseaux de

transport sardes, espagnols, italiens, 1825.
lui étaient promis pour recevoir son matériel, ses vivres et sa cavalerie. Tout se trouva à point nommé. La flotte turque put compter sur le même secours de la part des nations chrétiennes. Elle embarqua sous dix pavillons neutres des hordes asiatiques, qui, dès le mois d'avril, furent jetées dans la Macédoine. Larisse devint bientôt leur quartier-général. Tout le pays au nord de cette ville fut inondé; Missolunghi, Anatolico, Salone furent investies. Athènes allait être livrée, Odysseus l'avait vendue aux Turcs : sa trahison, qu'on eût été si loin de soupçonner d'après sa conduite depuis deux ans, ne fut connue que par sa fuite. Hervé Gouras, son lieutenant et son plus cher compagnon d'armes, resta fidèle à la cause nationale : il fut le chef des troupes d'Odyssée, et fit à leur tête assez bonne contenance pour arrêter les Turcs sur la frontière de Livadie.

Ibrahim-Pacha commença la campagne par l'expédition inutilement tentée à la fin de l'année précédente. Il dé-

1825. barqua à Candie, et y mit de telles forces, que l'île entière fut soumise. De là, il fit voile pour le Péloponèse, et débarqua à Modon, ayant quatorze mille hommes, dont un tiers de cavalerie : le tout discipliné et manœuvrant à l'européenne. On nommait parmi ses lieutenans un ancien officier supérieur de l'armée française, bizarrement affublé d'un titre et d'un nom qui du moins ne sont plus français, et un lieutenant-colonel de lanciers polonais, travesti en chef de mameluks.

Le gouvernement réunit à la hâte quelques milliers de Roméliotes. Le président Conduriottis se mit à leur tête. Les soldats moréotes ne se levèrent point; ils voulaient être commandés par leurs chefs, alors enfermés à Hydra. Peut-être eussent-ils accepté Coletti pour général, mais le gouvernement avait cru devoir l'écarter de ce poste. Ainsi les soldats de Colocotroni, de Deli-Janei, de Zaimis-Londos, restèrent dans leurs foyers en attendant l'ennemi. Bientôt le président Conduriottis fut obligé, par sa mauvaise santé et par la

conscience de son peu de talens militaires, de résigner le commandement. Il le donna à un capitaine hydriote tout aussi inexpérimenté que lui, bien qu'excellent homme de mer. Sous les ordres de ce nouveau chef, nommé Scurti, les Grecs furent attaqués le 19 avril et perdirent cent quarante hommes. Ils occupèrent à la suite de cette affaire un assez bon camp retranché à Cremidi, village peu éloigné de Navarin. Le fils de Mehemet-Ali avait tout disposé pour s'emparer de cette place, assez mal approvisionnée. Tant que dura ce siége le camp de Cremidi se fondit par de continuelles désertions. Les Souliotes, au nombre de cinq cents, le quittèrent pour retourner dans leur pays. Près de quinze cents Roméliotes suivirent cet exemple. Aucune représentation ne put les arrêter, et cependant quarante mille Moréotes, qui pouvaient tomber sur l'ennemi, restaient en inaction complète. L'Hydriote Scurti fut forcé de se replier sur Calamata. La chute des deux Navarin approchait : l'île de Sphacterie, qui sépare l'ancien du nouveau, fut em- 1825.

1825. portée le 7 mai par les Egyptiens. Sur ce rocher périt le noble Santa-Rosa, compatriote de Tarella, et de ce valeureux colonel Pacheroti, proscrit par les mêmes événemens, et mort comme eux au service d'une liberté étrangère.

Le vieux et le nouveau Navarin capitulèrent. Par un déplorable effet de cette tenacité de caractère à laquelle les Grecs ont dû tant d'incroyables succès et qui peut les sauver encore, la population moréote ne marcha point au-devant des Egyptiens : elle continua à demander Colcotroni. Le gouvernement se vit dans la nécessité d'accuser son impuissance; il rappela les généraux exilés. Colocotroni revint d'Hydra, fut reçu avec solennité par le gouvernement; avec enthousiasme par le peuple et l'armée. Ce chef, contre qui se sont élevées tant et de si justes plaintes, n'a pas montré ici l'insolence d'un barbare. Il a paru profondément touché des maux de la patrie; il a parlé de réconciliation dans un langage vigoureux et simple, mais qui paraît sincère. Ses anciens soldats se sont ralliés à lui; il a pris le

commandement général des forces de la Morée. Peut être était-il déjà trop tard! jusqu'à ce moment du moins le mal n'a point été réparé. Plusieurs fois les journaux ont annoncé la défaite d'Ibrahim; on l'a cru à diverses reprises cerné par la population levée en masse. Il n'est que trop certain aujourd'hui qu'un zèle imprudent et mal entendu a fait courir toutes ces nouvelles. Les Egyptiens n'en ont pas moins poursuivi leurs succès. Toutefois ces Africains, à qui l'on a fait une réputation militaire beaucoup trop grande, n'ont sur les Grecs d'autre avantage que celui d'une ébauche d'organisation, avantage considérable, puisqu'il produit l'unité du commandement; mais les lenteurs et l'indécision d'Ibrahim ont assez prouvé que les chefs manquent encore à ces Numides ridiculement francisés. Pour les anéantir, il suffirait que quelques milliers de ces Pallikares, dont chacun est un héros, voulussent se faire soldats et porter le joug de la discipline. 1825.

Pendant l'hiver, le gouvernement des

1825. Hellènes avait rendu quelques arrêts pour introduire dans les troupes nationales la discipline et l'ordonnance militaires de l'Europe. La formation d'un corps d'infanterie de ligne de quatre mille hommes, votée dans ce but, ne s'effectua point [1]. Où étaient les

[1] Le général Roche, député du comité grec de Paris, devait présider à ces travaux d'organisation. Le désaveu public dont sa conduite a été l'objet de la part de ses mandataires a fait croire que ce général avait pu manquer de capacité. Cependant il faut dire qu'on n'a mis à sa disposition ni fonds, ni effets d'habillement et d'armement; qu'une trentaine d'officiers et sous-officiers qui lui ont été envoyés à grands frais et dont on n'a pas eu de nouvelles depuis leur départ des îles Ioniennes, ne pouvaient qu'imparfaitement le seconder, quoique plusieurs d'entr'eux soient distingués dans leur arme; que ce petit nombre suffirait à peine pour former le cadre de quelques compagnies. Au reste, il y avait alors en Grèce un homme que sa réputation, sa grande capacité et la vigueur de son caractère pouvaient dispenser d'être accrédité par un comité, le colonel Fabvier, dont les talens comme organisateur ne sauraient être mis en doute. Les difficultés ont dû être insurmontables, puisque le colonel

moyens d'exécution ? Quel gouver- 1825.
nement chrétien envoyait des armes, des habits, des instructeurs? Quelle banque d'Europe accordait son crédit pour faire face aux premiers frais? L'emprunt, qui l'année précédente avait éprouvé tant de retards, se négociait avec plus de peine encore cette année. Les prêteurs voulaient des garanties de stabilité, et voyaient d'immenses risques dans le désaccord et les haines de parti qui régnaient en Grèce, en présence même du danger. Mais chez quelle nation l'imminence d'un danger a-t-elle ja-

Fabvier n'a pu que se distinguer personnellement, et n'a point réussi à former un noyau discipliné, malgré la confiance que le gouvernement grec et Colocotroni lui-même lui ont accordée. Il serait malheureux que le colonel Fabvier, MM. Raybaud, Maillet, Lavillasse, tous officiers d'un grand mérite, fussent destinés à périr comme Santa-Rosa et le brave lieutenant d'artillerie Delong, d'une mort misérable et inutile à la cause des Grecs. Nous livrons cette pénible réflexion à ceux de nos compatriotes dont les efforts peuvent contribuer à servir les Grecs et à sauver une poignée de braves Français.

1825. mais fait autre chose qu'augmenter le trouble et amener entre les partis l'échange des récriminations et des reproches? Il n'y avait que le crédit qui pût mettre le gouvernement en état de dominer les partis, et le crédit ne parvenait point à se fonder, parce que des partis existaient en Grèce. Comment sortir de ce cercle vicieux? par des appels faits à la générosité des nations chrétiennes? On souscrivait, il est vrai, en France, en Allemagne, en Suisse, en Hollande, en Angleterre. Mais veut-on savoir de quel secours ont pu être ces efforts privés? un ouvrage encore inédit, et qui nous est communiqué, évalue à dix-huit cent mille francs le produit de ces souscriptions au commencement de 1825. L'écrivain à qui nous empruntons cette évaluation s'est trouvé, par la nature des missions qu'il a remplies, l'homme le mieux à même d'être informé [1]. Selon lui l'Angleterre est pour un quart dans cette somme, la

[1] C'est M. Blaquières, député des Philhellènes anglais.

Suisse, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, les Etats-Unis se partagent le reste, et ce n'est pas là la vingtième partie de ce qu'il faudrait à la Grèce pour se constituer et résister aux forces qu'ont trouvées ses ennemis dans l'appui déclaré de l'Autriche, dans l'assistance un peu moins prouvée de la Sainte-Alliance tout entière. Voilà ce qu'a produit en Europe, en faveur des Grecs, cette opinion publique si puissante et si vantée; et ce qu'il y a de désespérant, c'est qu'elle a fait aujourd'hui ses plus grands efforts; qu'elle se montre déjà fatiguée. On commence à se dire que les Grecs pourraient bien n'avoir pas mérité ce que l'on a d'abord pensé d'eux. On veut trouver dans les maux que l'on a laissé faire une excuse pour ne les pas réparer. 1825.

Ainsi la révolution grecque ajoute aux malheureuses expériences dont l'humanité a gémi pendant ces dernières années, une nouvelle et triste épreuve de la force relative des gouvernemens et des nations. La Grèce succombera-t-elle? Les caisses, incessamment ouvertes à tant de spéculations politico-financières, res-

1825. teront-elles fermées aux angoisses de quatre millions de Chrétiens déterminés à mourir plutôt que d'accepter un joug, de quelque part qu'il vienne? Pour obtenir de l'or, il suffirait peut-être de faire connaître quelles sont les ressources de la Grèce. Prouver qu'elle peut payer chaque année ses dividendes serait lui rendre un service plus vrai, surtout plus digne de la noble cause à laquelle elle s'immole, que de solliciter pour elle une pitié devenue stérile. Nous qui n'avons pu par nous-mêmes juger de ces ressources, généralement et bien à tort considérées comme détruites, nous invoquerons le témoignage du livre que nous venons de citer, et qui bientôt jettera d'heureuses lumières sur la situation actuelle de la Grèce.

Il résulte des renseignemens statistiques que nous avons sous les yeux, qu'au printemps de l'année 1825, la population des vingt-sept préfectures du Peloponèse montait à sept cent mille âmes, dont plus d'un tiers s'y était accumulé depuis le commencement de la guerre. Un douzième des biens-fonds

était à la disposition de l'Etat, comme 1825.
biens enlevés aux Turcs, et consistait en forêts, plants d'oliviers, salines, pêcheries, bains publics, jardins et maisons de campagne. Le gouvernement recueillit pendant l'année 1824 près de cinq millions de francs dans la Morée, sans toucher aux biens nationaux; et on assure que si la perception eût été faite d'une manière régulière, il eût recueilli le double.

Dans la Grèce continentale les vingt-six préfectures ont huit cent mille habitans. La guerre n'ayant pas cessé dans cette partie de la Grèce, le gouvernement n'y a guère recueilli que deux millions cinq cent mille francs. Les deux divisions de l'Archipel, les Sporades et les Cyclades réunies, présentent une masse de population de trois cent mille âmes; elles ont produit un impôt d'un million et entretenu en mer près de huit cents bâtimens armés en guerre, depuis les bricks de seize à vingt canons jusqu'aux barques armées d'une seule pièce de chasse. Ainsi, dans l'année 1824, la Grèce a

1825. tiré de la seule partie de son territoire qui fût affranchie un revenu de huit millions cinq cent mille francs. Sa dette à la fin de cette année, y compris le premier emprunt, ne s'élevait pas, d'après les tableaux que nous avons sous les yeux, au-delà de cinq millions de piastres espagnoles, ou vingt-cinq millions; et pour absorber cette dette, il ne faudrait à la Grèce qu'une année de paix. L'écrivain que nous suivons ici croit pouvoir affirmer que, lorsque le gouvernement sera dans une situation à effectuer la vente des biens nationaux, la seule vente des plants d'olivier rapportera deux cent cinquante millions de francs.

C'est avec de pareilles ressources que la Grèce ne peut parvenir à se faire un crédit extérieur; l'Europe consent à laisser en friche ce champ d'une incalculable valeur. Les plus belles contrées que puisse féconder la culture; une mer que bordent les plus riches côtes du monde, et dans laquelle les écueils se sont couverts de villes florissantes, sont abandonnées à une guerre dont l'Eu-

rope du quatorzième siècle eût rougi. Si 1825.
le vœu des gouvernemens est rempli, elles continueront à languir entre les mains des Turcs dans un état de non-valeur, auquel les nations chrétiennes perdront à proportion autant que la nation grecque elle-même. M. Blaquières nous permet de faire usage ici de ces observations qu'il n'a point encore publiées, et qui feront envisager sous un point de vue tout-à-fait neuf la nécessité de voler au secours de la Grèce. Forcés comme lui de reconnaître l'impuissance des sentimens généreux auxquels avait été confié d'abord l'avenir de la Grèce, nous voudrions pouvoir réduire la question de l'affranchissement de ce malheureux pays à une question d'économie politique tellement claire, que les gouvernemens et leurs prêteurs pussent sentir qu'à aucun titre l'alliance des Turcs ne peut leur être préférable à celle des Grecs. Puissent ces diplomates à vues étroites, qui croient devoir sacrifier à la sécurité des trônes une terre où ils tremblent de voir germer les principes de la jeune Améri-

1825. que, considérer avant de consommer un grand crime, que dans peu d'années la liberté de la Grèce saurait créer pour l'Europe des richesses encore inconnues, des ressources de bien-être dont nous manquons encore, et qui contribueraient à garantir la stabilité cherchée jusqu'ici par tous les moyens qui peuvent la détruire. Cette stabilité ne peut plus être dans la force matérielle des gouvernemens, mais dans la prospérité des nations. Ce sont elles qui réellement aspirent à cette paix universelle, but prétendu de la Sainte-Alliance. Incessamment elles convertissent à leurs besoins, à leurs opinions, les partisans de ce qu'on appelle l'ancien régime. Selon le mot ingénieux de Paul Courrier, elles font le pouvoir raisonnable à mesure qu'elles le deviennent elles-mêmes. Les plus vieilles monarchies de l'Europe abjurent chaque jour en dépit d'elles-mêmes quelqu'une de leurs réminiscences gothiques; et ce serait à ces absurdes traditions du despotisme que la Grèce serait sacrifiée, au moment où nous semblons toucher à

la réconciliation entre les peuples et les gouvernemens, quand tout marche à l'avenir dont l'Europe ne devait jouir qu'au prix des terribles leçons données au pouvoir et aux résistances populaires par leurs mutuels excès! 1825.

Déjà Saint-Domingue est associée à ce mouvement immense; la Grèce en est encore exclue par les gouvernemens chrétiens. La Grèce, abandonnée jadis aux débordemens des Turcs, a payé de toutes ses misères cette civilisation dont les forces sont aujourd'hui lâchement prêtées contre elle à l'islamisme; on lui devait des compensations proportionnées à ce qu'elle a souffert pour le salut de la chrétienté; la justice, l'honneur, la politique prescrivaient d'aider sa renaissance; elle attend de nous aujourd'hui ses derniers coups.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

Les Grecs du Bas-Empire et les populations mahométanes de l'Asie avant l'envahissement de la Grèce par les Turcs.

CHAPITRE II.

Conquête de la Grèce par les Turcs.

CHAPITRE III.

Condition politique de la Grèce sous les Turcs.

14...

CHAPITRE IV.

Des tentatives de soulèvement qui ont précédé et préparé la révolution actuelle.

CHAPITRE VII.

Depuis l'insurrection des îles de l'Archipel jusqu'à la réunion d'un congrès à Epidaure.

CHAPITRE VIII.

Depuis le congrès d'Epidaure jusqu'à celui d'Astros.

CHAPITRE IX.

Depuis le congrès d'Astros jusqu'aux élections de 1825.

FIN DE LA TABLE.

RÉSUMÉS DÉJA PUBLIÉS.

(CHACUN PEUT S'ACHETER SÉPARÉMENT.)

	fr.	c.
Résumé de l'Histoire de France, par Félix Bodin; 7e édition. Prix.	2	50
— Angleterre, par le même; 4e édit.	2	»
— Espagne, par Alp. Rabbe; 3e édit.	3	50
— Portugal, par le même; 2e édit.	3	»
— Empire Germanique, par A. Scheffer; 2e édit.	2	»
— Hollande, par le même; 2e édit.	2	»
— États-Unis, par Barbaroux; 2e édit.	2	50
— Pologne, par Léon Thiessé; 2e édit.	2	50
— Chine, par de Senancour; 2e édit.	2	50
— Croisades, par St.-Maurice; 2e édit.	2	50
— Danemarck, par P. Lami; 2e édit.	2	50
— Suède, par Ch. Coquerel; 2e édit.	2	»
— Suisse, par Ph. Chasles; 2e édit.	2	50
— Écosse, par A. Carrel; 2e édit.	2	50
— Brésil, par Fr. Denis; 2e édit.	2	50
— Perse, par Raffenet	2	50
— Russie, par Alp. Rabbe.	3	50
— Indes Orientales, par Mérault.	2	50
— Juifs anciens, par Léon Halevy.	2	50

RÉSUMÉS DE L'HISTOIRE DE FRANCE PAR PROVINCES.

— Guyenne, par A. Thierry.	2	50
— Lorraine, par Étienne fils.	2	50
— Alsace.	2	50
— Roussillon, Foix et Bigorre, par Léonard.	2	50
— Dauphiné, par Laurent.	3	»
— Normandie, par Léon Thiessé.	2	50
— Picardie, par Lami.	2	50
— Flandre, par A. Schef[illegible]	2	»

[illegible], imprimerie de Lebel.






Angelo * Pandimig